

FIGARO ILLUSTRÉ · NOËL



LE PETIT TAMBOUR

Pastel de GEORGES SCOTT

(COLLECTION DE M. FRÉDÉRIC MALLET)





Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne Le voleur sympathique

A William S..., chef de la police,
à Sydney.

Comme je comprends votre appréhension, mon cher collègue! Elle a fait rire quelques personnes, à qui j'ai montré votre lettre; mais elle m'a paru, à moi, la plus logique du monde. Retraité, désireux de vivre en repos, et, comme tant d'autres, séduit à distance par les grâces de Paris, où vous n'êtes jamais venu, vous vous demandez si, pour un homme qui n'est plus jeune, l'aventure d'un tel déplacement est sage, et si votre sécurité personnelle ne va pas courir au milieu de nous, quelques dangers?

Car enfin, vous lisez nos journaux et nos auteurs; vous vous tenez au courant du mouvement dramatique, et le peu que vous apprennent là-dessus les dépêches suffit à vous terrifier.

Elles vous apprennent, ces dépêches, que, simultanément, trois des principaux théâtres de Paris, — le Châtelet, le Palais-Royal et les Nouveautés, — viennent de faire applaudir trois pièces, Arsène Lupin contre Sherlock Holmes, le Million, et Chou-blanc, où « le voleur » apparaît sous les traits d'un personnage éminemment sympathique et valeureux. Dans le Million, Thomas Crochard est même mieux qu'un personnage sympathique; il est un personnage bienfaisant et moral, et l'incarnation de cette immanente justice grâce à laquelle « la vertu est toujours récompensée ».

Et vous vous êtes dit fort justement, mon cher collègue, que si des auteurs dramatiques ont osé produire à la scène de si dangereux paradoxes, et que si la foule des spectateurs y a si joyeusement adhéré, c'est que, sans doute, une conception nouvelle de ce qu'on appelle « l'honnêteté » régit désormais les consciences françaises. Et vous avez peur. Vous songez que voilà un pays où les coffres-

forts sont bien peu en sûreté, et où l'homme qui se promène avec le moindre portefeuille dans sa poche est exposé à des risques bien ennuyeux!

Rassurez-vous, mon cher collègue. Vous avez entendu dire quelquefois, à moins que vous n'avez eu l'occasion de le remarquer vous-même, que les Français ressentent une volupté particulière à se diffamer eux-mêmes. Vous en avez aujourd'hui sous les yeux une preuve nouvelle. Car il serait injuste de croire que la sécurité des personnes et des biens soit moins grande à Paris, en cette fin de 1910, qu'elle ne l'était autrefois. Les apaches, grâce à la nonchalance de quelques tribunaux et au bon marché des armes à feu, y montrent peut-être un peu plus d'assurance que n'en avaient leurs devanciers; mais notre société n'a pas cessé d'être, en son for intérieur, parfaitement respectueuse des droits du capital; et l'homme qui possède légitimement une chose est aussi assuré chez nous qu'ailleurs d'être protégé par les lois contre celui qui voudrait la lui chiper... Seulement, à Paris, il y a la littérature, — qu'il ne faut jamais confondre ni avec les mœurs ni avec les lois. Notre art dramatique, notamment, est une chose à part, et déconcertante en ce qu'elle ne signifie jamais ce qu'elle a l'air de signifier.

Et c'est ainsi, mon cher collègue, que j'ai découvert trois raisons qui font que dans notre société française (une société de très honnêtes gens, je vous assure), le grand voleur est si facilement, au théâtre, un personnage sympathique :

La première raison (la principale), c'est que l'artifice dramatique qui consiste à mettre de la bravoure et de la sensibilité dans une âme de fripon crée forcément des « effets », des contrastes dont la foule s'amuse. La foule adore l'apache sensible, le voleur qui a des scrupules... Il y a là un paradoxe qui la réjouit.

La seconde raison, c'est qu'au fond nous sommes des égaux. Un homme est riche; un gueux passe à côté de lui. Que, par des moyens comiques où n'interviennent ni la dou-

leur ni la violence (car nous sommes bons garçons), celui-ci mette dans sa poche un peu de ce qu'il y avait dans la poche de celui-là, et voilà de quoi nous faire rire, et contenter le secret instinct de justice distributive qui est en nous!

Troisième raison : le Français le plus docile aux lois de son pays ne résiste pas à la drôlerie d'une bonne farce, faite à l'« autorité ». C'est plus fort que lui.

Etant enfant, il s'amusait follement de voir Polichinelle rosser le commissaire. Devenu « grand », il s'aperçoit que ce sentiment-là vit toujours au fond de lui; et qu'en passant de Guignol au Palais-Royal, il n'a cessé de trouver très drôle qu'un officier de police soit roulé par un cambrioleur intelligent.

Mais, je vous le répète, mon cher collègue, tout cela, c'est de la littérature.

Nos fils admirent, au théâtre, les rois qui épousent des bergères; mais ce n'est pas dans les bergeries qu'ils vont chercher leurs fiancées, le jour où ils décident de « faire une fin ». Ils aiment bien assister, du fond de l'orchestre, à l'aventure de la courtisane « relevée » par le mariage; mais demandez-leur de procéder eux-mêmes à l'un de ces relèvements-là : c'est toute une histoire! Et j'aurais voulu que vous vissiez au Châtelet, le soir de la première, l'état d'un spectateur à qui, dans la cohue de la sortie, des mains habiles venaient de dérober son portefeuille. Cet homme avait, pendant trois heures, acclamé le génie de Sherlock Holmes et d'Arsène Lupin. Je vous jure que dans la minute où je le vis, il était furieusement pour le gendarme!

Mon cher collègue, nous vous attendons à Paris. N'ayez pas peur. Comme on dit en notre jargon parisien le plus récent, je suis encore « un peu là ».

LÉPINE

Préfet de police

Pour copie conforme

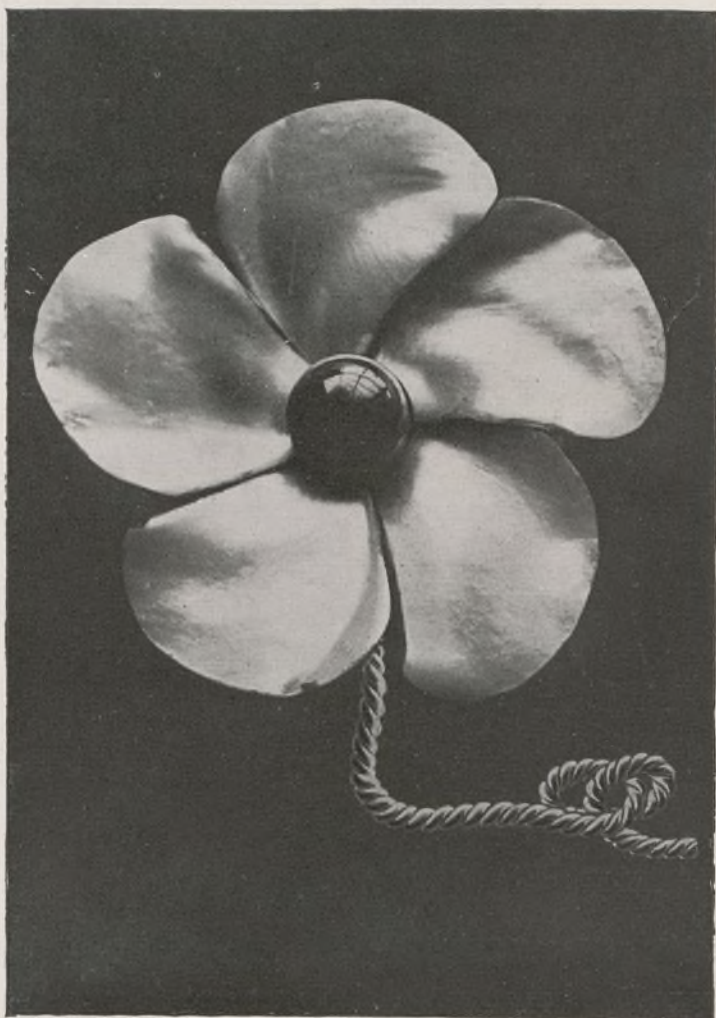
PIERRE ou PAUL.

Pour Noël

Sous la branche de gui aux perles d'opale, Noël chante son allégresse et l'an neuf va s'éveiller.

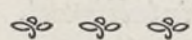
Et nous cherchons toujours de nouvelles formules pour témoigner notre liesse.

En est-il de plus tentantes que ces manches d'encas ou de parapluie Louis XVI, argent ou vermeil, ornés de perles? Mais d'une perle particulière, que l'on appelle « Naissance de perle », ou, — en style technique, — « perle baroque ». Nous devons à MM. Juclier et C^e cette innovation



TIMBRE D'APPEL
Églantine en naissances de perle, centre opale rouge,
dessous argent doré, bande émail.
Pièce unique de la Maison CAVÉ et C^e
R. JUCLIER et C^e, successeurs, 11, Faubourg Saint-Honoré.

et nous la retrouvons dans une série charmante de bibelots chics ou de petits bijoux, qui — chose incroyable! — ne sont pas ruineux : vraiment, une cinquantaine de francs ouvrent la porte à toutes nos fantaisies. L'ancien collaborateur de M. Cavé a porté également tous ses efforts sur les emplois de la belle perle fine, et les amateurs lui doivent cette perle saumon que nous tenons de la nature et qui déroutait l'imitation. Aucun succès ne lui a manqué, jusqu'à une médaille d'or que lui a méritée sa première exposition.



Ailleurs, en l'exquise actualité de sa boîte *aéroplane* où les crayons de couleur de Maurice Neumont silhouetteraient la Parisienne, Seugnot fait circuler, tout ce mois de décembre, de délicieux bonbons aux fruits, à travers le monde des raffinés et des gourmands délicats.

N'avons-nous pas aussi admiré dans cette

maison dont la réputation n'est plus à faire, des cristaux montés et taillés, — cristaux de Daum, — des cornets à fleurs pour automobiles spirituellement métamorphosés en cornets de marrons glacés ou de friandises inédites?

Mais je m'arrêterai devant cette création charmante qui séduira plus d'une maîtresse de maison, un merveilleux surtout de table formant bonbonnière, et je citerai la boîte de bridge, distribuant des douceurs, avant de servir aux hasards du jeu.

Seugnot n'oublia pas les tout-petits : pour eux, il coiffa avec d'amusants bonnets des têtes de chat, et s'inspira de Rabier pour composer une série de chiens malades curieusement emmitoufflés, du plus attendrissant comique. Enfin, pour terminer par un éclat de rire, il évoqua les souvenirs des « entravées » qui perpétueront sur les boîtes de bonbons les excentricités de nos élégances d'hier.

Élégances faites, hâtons-nous de le dire, de jolies trouvailles d'art délicat et de goût recherché.

Les belles perles s'associent délicieusement à un épiderme délicat. Or, à peau blanche et veloutée, éclat plus vif des yeux : pour atteindre ce but,



l'élégante connaît depuis longtemps la crème Simon, marque célèbre, qui ne craint aucune rivalité. Sûrement, comme une bonne fée forte de sa puissance, elle satisfait depuis un demi-siècle les coquettes qui l'emploient avec la poudre de riz Simon et le savon à la crème Simon, ses compléments, indispensables. Ainsi avons-nous la joie de rester belles en dépit des ans...

Tout comme la beauté, l'hygiène y trouve son compte; la peau reste fine, souple, veloutée et peut en ces temps de sports, braver le vent et le froid de décembre.

Pas de sport plus ancien que la danse! Longtemps abandonnée ou négligée, elle est en pleine recrudescence depuis que le perfectionnement des pianos par la fabrication de la maison A. Bord permet de faire entendre dans toutes les familles, dans tous les salons, une musique agréable, de sons harmonieux et irréprochables. La grande douceur des modulations, l'amplitude de leur sonorité les rend précieux à tous les points de vue.

Et rien de charmant comme une jeune et jolie femme faisant sauter autour d'elle les tout petits, en des rondes entraînant et harmonieuses! Le piano A. Bord est, vraiment, pour les étrennes comme pour les jeunes fiancées, le cadeau rêvé!

L'évocation de cette marque universelle ne peut nous inspirer d'ailleurs que des idées réjouissantes depuis l'apparition sur nos murs de la très amusante affiche où Fragon, le grand favori de l'Alhambra, traverse la Manche à la nage en suivant son piano, le seul sur lequel il veuille s'accompagner en ses spirituels refrains...

Plus confortablement voguent nos frileuses élégantes vers les rives ensoleillées, recherchant les douceurs d'un ciel pur, de la brise tiède. Mais toute rose a ses épines : le grand Phœbus et le plein air peuvent avoir sur le teint les plus fâcheuses conséquences et voilà la beauté de l'épiderme compromise.

Encore des Bibelots utiles

Chacun sait que nous raffolons des bibelots, un sage... ou un fou... l'a dit : le « bibelot, c'est la femme! » Voyez plutôt son home, son charme est



POUR LE DÉJEUNER DU MATIN
Ménagère porcelaine de couleur de Kirby, Beard et C^e.

fait de mille riens : là, dans un coin du salon, c'est la « table-plateau », avec sa jolie garniture de porcelaine et d'orfèvrerie, où domine la théière, non la théière banale, celle de nos mères, mais la théière de demain, la « théière antitannique » (où la science va-t-elle se nicher?), la théière qui absorbe

les principes irritants du thé, ne nous laissant que ses qualités, sa saveur et son parfum. Dissimulée, et pourquoi? la table à ouvrage, car dans toute femme il y a une fée aux doigts agiles.

Passons dans son boudoir. Ses petits meubles de prédilection sont la « table coiffeuse » et la « table onglie ». Autant de bibelots créés pour elle par Kirby, Beard et C^e (5, rue Auber) avec l'éternel souci de l'élégance dans la forme et du sens pratique dans la destination.

Cette destination, Kirby, Beard et C^e en ont eu une merveilleuse intuition, dans le « Sac Alexandra »



CHARMANT TÊTE-A-TÊTE A CAFÉ
de Kirby, Beard et C^e.

Les « bien avisées », fort heureusement, ne manquent pas de se prémunir de Lait Antéphélique Candès qui fait disparaître les marques enlaidissantes, les fâcheuses taches de rousseur. La femme, en effet, n'a pas le droit d'être égoïste, elle doit garder sa beauté, non seulement pour elle, mais pour ceux qui l'admirent.

Félicitons-nous donc de posséder ce précieux talisman; il n'est pas d'arsenal de coquetterie sans un flacon de Lait Candès.

Sous le gui aux baies d'opale, songeons à l'avenir en donnant un adieu à l'an qui passe.

TIC-TAC.

Pour le Nouvel An

Voici venir l'année nouvelle. Les Étrennes! Mots magiques qui éveillent dans l'âme des petits et des grands aussi, l'image joyeuse des doux présents.

Les Étrennes! Que de charmants souvenirs, et que d'espérances aussi!

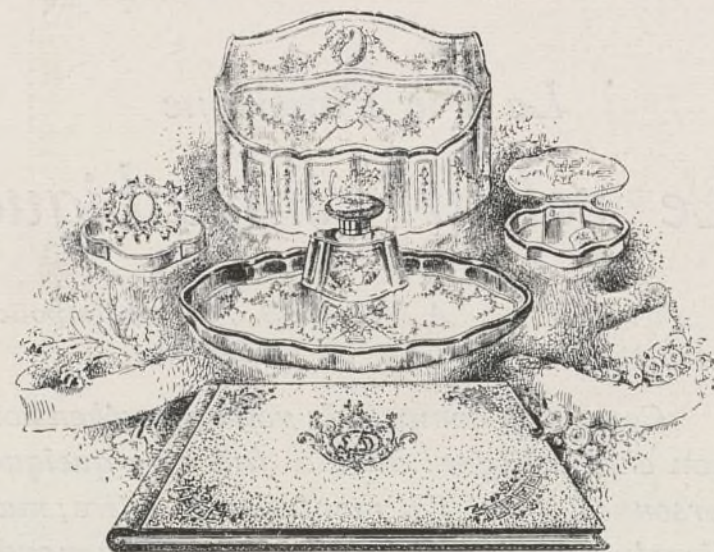
Qui d'entre vous, Mesdames, n'a pas senti son cœur battre délicieusement en ouvrant une mignonne bonbonnière, en dénouant les cordons satinés d'un ravissant coffret?

Faire choix d'un cadeau personnel, sortant de la banalité courante est chose d'importance.

Quels merveilleux bibelots, anciens ou modernes, quelles délicates fantaisies offrir à une élégante mondaine?

Le temple de ces merveilles est tout proche, 350, rue Saint-Honoré.

Mièvres bonbonnières Louis XVI, rehaussées d'or, coffrets exquis, petites boîtes d'écaillé, garnitures de bureau, pendulettes mignonnes, tous ces



Garniture de bureau (création de M^{lle} Saintyves)

mille riens charmants, émerveillement des yeux, vous les trouverez à la Maison Saintyves, où le goût délicat de la créatrice a su donner à tous ces gentils objets une note aristocratique et distinguée.

Là encore, vous pourrez admirer, élégante nouveauté, de jolis sacs à main de forme aumônière, en velours et en moire. A signaler aussi les sacs créés spécialement pour l'automobile; ils sont légers et pratiques et contiennent tout ce qui peut être utile pour une longue excursion. Que d'heureuses vont faire tous ces adorables bibelots!

Combien, pensant à la nouvelle année, vont attendre impatiemment ce jour béni du premier Janvier!

MARQUINETTE.

où nous retrouvons tous nos objets favoris : porte-cartes, porte-clefs, porte-montre, porte-monnaie, pochette à bijoux, menus accessoires de toilette.

Que peut-on imaginer de plus réussi comme cadeau de Noël ou de nouvel an?



NOUVEAUTÉ DE FUMOIR
Éléphant porcelaine "SPODE" de Kirby, Beard et C^e.

Entre tant de souvenirs ou de bibelots, choisissez : Ils sont tous faciles à donner, charmants à recevoir.

TIC-TAC.



LA "RENAULT". — VERS LES PAYS DU SOLEIL

La Mode

CHEZ NOUS La Côte d'Azur ne suffit plus aux lointaines randonnées, aux ambitions des élégantes touristes. Elles franchissent la mer bleue, doucement emportées sur ces mondes en miniature, — nos transatlantiques, — où elles retrouvent les aises, le luxe, les raffinements, dont elles ne peuvent se passer.

Point de changement de vie et d'habitudes, si l'horizon change : — en esthètes, en sybarites, elles naviguent vers les sauvages hauteurs qui leur



ROBE DE TULLE NOIR
Transparentée de drap d'argent, rebrodée de cristal et de jais
Roses anciennes au corsage (Signée LAFERRIÈRE)

dérobent au loin, très loin, les dangers du Sahara, vers les pyramides mystérieuses.

Quelle chose exquise, quel poème devient ainsi la vie ! Nous disons adieu aux brouillards de la Seine : voici la lumière rose du Nil ! — au revoir aux maisons aimées de la rue de la Paix : voici les bazars de Tunis !

Après tout, Egypte, Tunisie, Algérie, ne sont que l'autre côté d'un immense boulevard dont la Méditerranée serait la mouvante chaussée ! C'est "l'en face" de notre littoral, et pour gagner l'autre rive, nous avons la rapidité du sleeping et le bercement des somptueux navires où se retrouvent

les élégances signées de nos couturiers préférés.

Allurée par Laferrière d'une princesse de velours noir, M^{me} V... anima de sa verve si parisienne les diners du bord. Son petit col violet, liséré de rouge, s'entr'ouvrait aimablement sur une gorgerette de dentelle, tandis que montait très haut la ceinture violet évêque ourlée cardinal. Un gentil galon à boules satinées faisait une amusante garniture à cette charmante fantaisie, boutonnée devant, tout simplement.

Mais le Caire et Alger suffisent à peine aux voyageuses, aux "vraies", à celles qui demandent à l'Inde, à la Chine, voire même au Japon, d'offrir à leur intrépidité des buts plus merveilleux encore. Et par le transsibérien s'en sont allées de somptueuses toilettes à faire tomber en extase tous les fakirs ! Imaginez leur ahurissement devant cette création de la maison Agnès, due à l'inspiration délicate de M^{me} Havet et destinée à Lady G... Une poétique mousseline "pétales de roses", le voile d'une tunique de dentelle ourlée de skungs. Des perles de cristal égaient la draperie du corsage, pendant que des roses, en satin aux vieux tons, s'accrochent au bord du décolleté. Les rajahs, en tout leur faste, n'ont jamais rêvé ensemble plus charmeur !

Pendant Nice séduit toujours nos Parisiennes qui vont lui demander les plaisirs du boulevard sous un ciel pur, dans la griserie du soleil. Nice, c'est la promenade délicieuse et rapide qu'on renouvelle chaque fois que le spleen nous gagne sur les bords de la Seine.

Pour ce petit déplacement, pour cette aimable villégiature, jamais trop de toilettes. Laferrière le sait et voulut que la baronne G... emportât comme exquise nouveauté certain liberty blanc estompé de mousseline noire, en tunique alourdie de velours et incrustée de dentelles blanches. Un velours noir souligné de bleu de roy ceinture haut la délicate silhouette où la collerette de dentelle met son flou discret et flatteur.

Ce bleu de roy est particulièrement prisé de notre aristocratique couturier : il le choisit pour des entre-deux de velours formant avec des galons d'un irrésistible inédit, tout le chic d'un liberty noir piqué de grands boutons, avec cette note si distinguée, si personnelle qui le caractérise.

Nous pourrions dire que toutes les impressions de l'élégance actuelle furent résumées dans les aperçus spirituels de la conférence où M^{me} Marcelle Lender nota les tailleurs de Green comme les plus chics, les plus élégants qui soient. Et pour les incrédules, s'il en reste, l'amusante Mistinguett se drapa en de somptueux vêtements portant la même signature.

Dès lors, la cause de la mode fut gagnée : manteau de zibeline, écharpe et manchon d'hermine, étole et manchon de renard blanc soulèverent des enthousiasmes fous, suscitèrent toutes les admirations... et, — pourquoi ne pas le dire ? — toutes les convoitises.

Comment ne pas être tentée par ces merveilles

si coquettement doublées de soieries aux nuances particulières revoilées de mousseline ? Comment ne pas désirer ce manchon-sac d'un effet très spécial, plus long que large, avec pochette pour tous les accessoires devenus indispensables, depuis le mouchoir jusqu'à la boîte à poudre ? Encore une idée de Green.

De ces luxueux enroulements, de ces chatoyantes écharpes, la femme s'échappe, svelte, radieuse, avec les draperies sobres et enveloppantes de la robe, sous la ceinture haute, de teinte tranchant sur l'ensemble : silhouettes archaïques, primitives, grandies, prolongées par la traîne en « queue de poisson ».

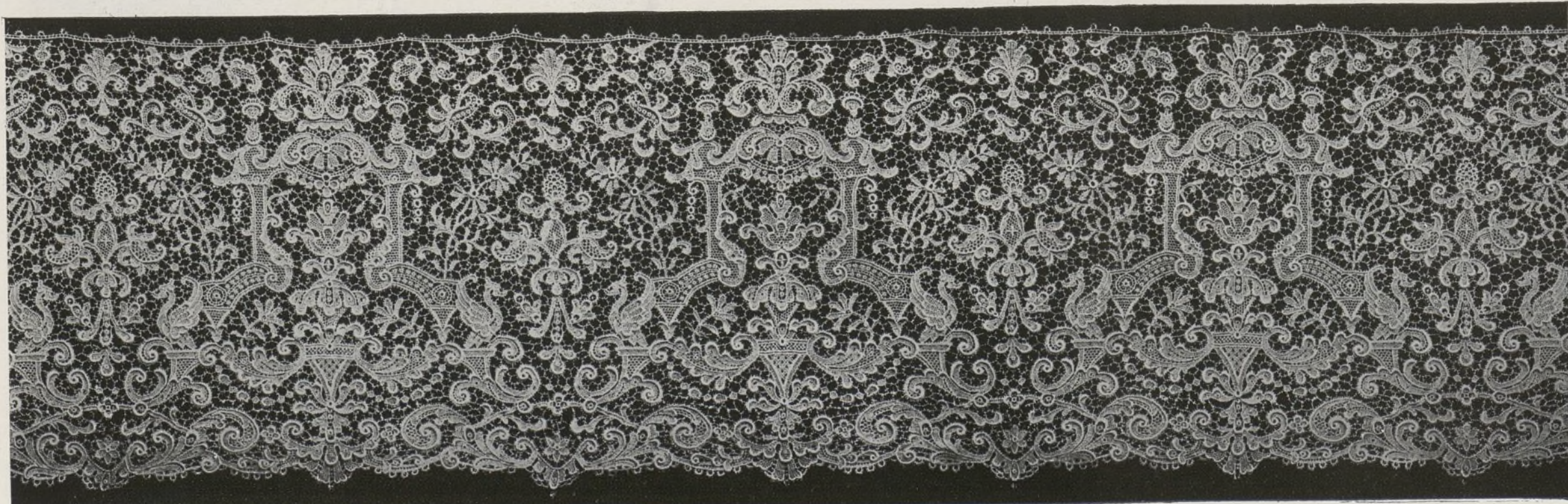
Telle la séduction étrange de ce liberty blanc



M^{me} MISTINGUETT
Étole et Manchon Renard blanc
Création GREEN

que M^{me} Havet voile de mousseline évêque, rebrodé de perles de cristal et d'or, pour la resserrer sous une haute ceinture en velours bordeaux et l'adoucir d'un étroit ourlet de skungs.

Certes, aux courses, en visites, dans les thés, extasiée devant un aéroplane ou frémissante à l'audition de quelque chef-d'œuvre, la femme d'aujourd'hui donne la vision de quelque reine de Saba, de quelque princesse des Mille et une Nuits. Voyez-la en ce liberty gris pâle, de ce gris des perles mourantes, ennuagé d'un tulle grisaille constellé de paillettes d'or formant tunique ; la ceinture de liberty rubis éclaire violemment la cuirasse métal-



VOLANT DENTELLE IMITATION (Copie de point de France ancien)
Document de la GRANDE MAISON DE DENTELLES

LA MODE



ROBE DU SOIR

Liberty rose ancien, tunique brodée de corail et d'or sur tulle d'or transparent de rose. Venise au corsage. Un rien de velours noir à la ceinture
Modèle de la Maison AGNES (M^{me} Havet, directrice), 7, rue Auber, Paris (Photo Félix)

lisée tandis que s'arrondit, puéril, le petit décolleté, et que la manche se féminise d'un volant de tulle brodé.

Ce fut encore un succès de la Maison Agnès, ainsi que le liberty « chair » de M^{me} N... qui fit sensation à certaine sensationnelle première : la tunique en était toute rebrodée de perles roses, le décolleté arrondi et la ceinture joliment nouée.

A côté de ces hardiesses heureuses, la même imagination combina pour jeune fille une robe pleine de fraîcheur, en jetant sur un satin rose le reflet mauve d'un tulle tout fleuri de petites roses peintes à la main. Entre-deux de dentelle et plis fins allègent le bas de la jupe, sous la tunique bordée de dentelle. D'une grâce virginale, le corsage drapé en fichu, retenu par une branche de bruyère rose et quelques fleurs de myosotis. Cette même guirlande posée en barrette sur l'épaule, ourle le bord des manches et les contours de la tunique. En complément, ceinture de liberty bleu ancien, aux tons adoucis comme ceux d'un pastel.

Puis, d'une simplicité raffinée et délicate, un liberty rose drapé d'une mousseline se nouant decôté sous une agrafe de boutons de roses. En dentelle, petites manches et gorgerette; une frange de perles au corsage et une haute ceinture mettent le point final à cette joliesse.

Pour compléter ces toilettes qui embellissent la silhouette, la « ligne », il faut le parfum chic, celui que toutes les Parisiennes consacrent par leurs préférences. C'est en ce moment la dernière création de Pinaud, le parfum Thisbé dont nous raffolons toutes. Il n'a d'égal, vraiment, que la Corrida ou la Brise embaumée Violette, que Pinaud imagine aussi pour nous. Il nous faut également la coiffure à laquelle nous devons ce qu'il y a de plus important : la grâce du visage, l'expression de la physiologie, le charme.

Il s'agit ici de consulter longuement son miroir et... sa coquetterie, car ce détail est très important : toute notre beauté dépend du cadre que nous lui donnons ; ce peut être auréole ou guirlande, clarté ou... éteignoir. La coiffure peut allonger ou élargir, affiner ou épaissir nos traits, nous parer d'une pointe mutine ou nous voiler d'une ombre grave ; elle augmente ou diminue le nombre apparent des années...

Mais celle qui, ayant paré nos aïeules garde cependant pour nous le même charme de jeunesse est ce capuchon de dentelle que nous jetons le soir sur le frêle assemblage de nos boucles.

Rien de plus seyant, de plus gracieux, que les fins réseaux brodés retombant sur le front, encadrant le visage d'un voile léger !

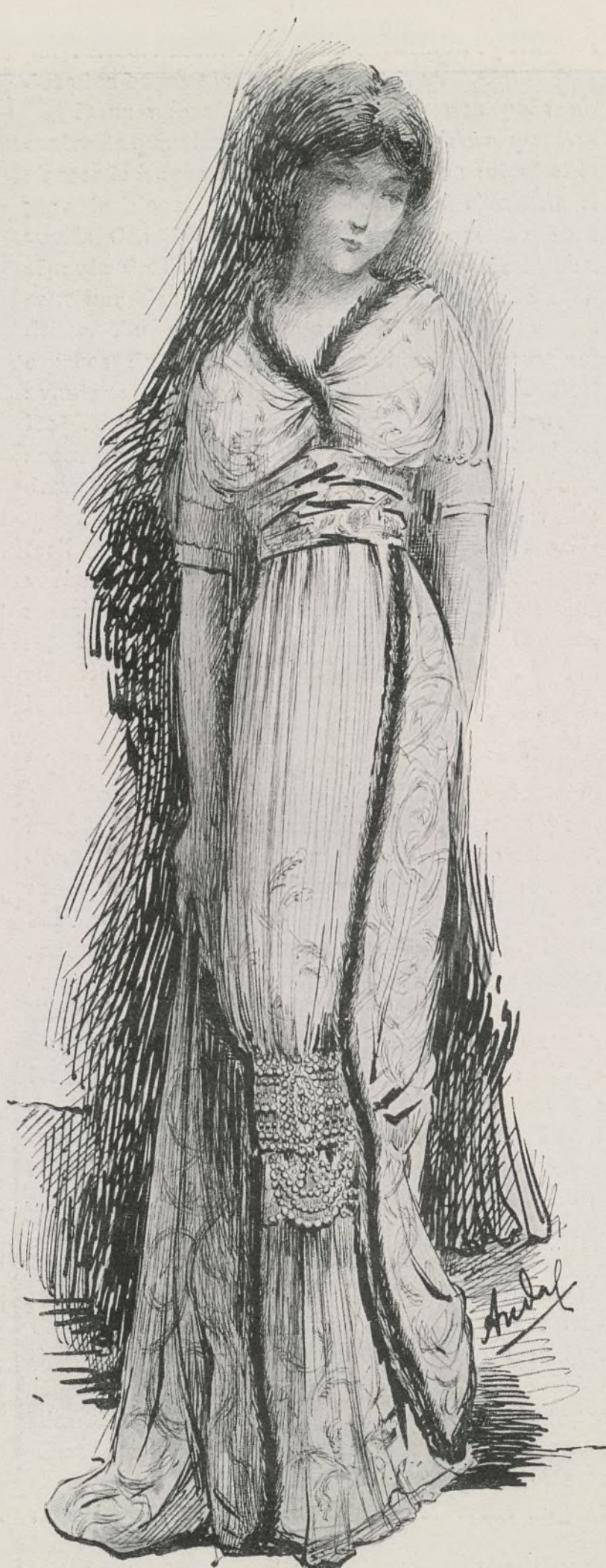
Du reste la renaissance de la dentelle n'est-elle point à son apogée ? D'antiques contours d'aubes précieuses, en Venise, ourlent le bas de robes admirables ; des volants de vieux Milan, de vieux Flandre réapparaissent sur les toilettes les plus chics.

Ces documents anciens et les reproductions charmantes d'anciens types sont l'œuvre de la Grande Maison de Dentelles où s'amoncellent, rue Halévy, de véritables trésors.

Ces productions de l'art dentellier de tous les siècles, ces fins travaux de nos dentellières d'aujourd'hui, ne se bornent pas à enrichir encore le domaine de nos élégances. Ils triomphent jusque dans l'ameublement et donnent à notre home une note adorablement féminine.

Des dessus de lit, des rideaux et des stores, des nappes et des dessus de table s'étalent orgueilleusement en combinaisons de gros Venise rebrodé, de filets copiés d'ancien, de guipures antiques. La Grande Maison de Dentelles est un Musée où voisinent les pièces rares, qu'on dirait échappées de quelque corbeille royale, et de menus bibelots très personnels, d'une haute élégance : sacs-réticules brodés, d'allure Renaissance ; coussins en vieux tissus rehaussés d'or, avec torsades et glands métallisés ; abat-jour enguirlandés d'un « rococo » amusant. Ainsi s'épanouit en beauté le luxe créé pour la femme.

Un de nos maîtres en élégance masculine, homme de goût s'il en fût, se désolait de cette égalité persistante qui



ROBE VELOURS BLANC LAMÉ OR sur fond rose
Corsage et devant de robe dentelles
Modèle de la Maison BRUNEL ET LUDINART
11, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris.

réduit le costume masculin à un obscur et monotone exemplaire.

Or, le costume masculin ne devrait-il pas être l'étiquette de l'homme, comme la toilette est, chez la femme, révélation de son goût personnel et de son charme particulier ?

Quel vêtement domine en cette foule sombre ?

— Le veston. Aussi, ajoute notre spirituel interlocuteur, nous efforçons-nous de réaliser le veston élégant, afin que l'homme bien habillé se distingue de celui qui ne l'est pas.

La jaquette est moins portée ; la redingote reste dans le domaine de l'élégance.

Mais le grand raffinement est dans l'habit : sa coupe ne souffre pas une médiocrité, son ensemble exige la perfection.

La note pittoresque, personnelle, se retrouve dans le gilet fantaisie ; pour l'avoir, l'homme chic s'adresse au tailleur extra-chic. Et celui-ci imagine cette petite merveille pour accompagner l'habit : le gilet de moire noire doublé de soie, si souple, si léger, que roulé sur lui-même, il semble réduit au volume d'un mouchoir de poche. Son ornement ? Un simple col-châle souligné d'un point brodé.

Ce n'est rien, me direz-vous ?... Certainement, mais c'est un de ces riens raffinés que nous aimons pour nous, — et qui nous plaisent, — tout autant pour nos seigneurs et maîtres... Qu'ils se le disent.

LAURENCE DE LAPRADE

La Grande Semaine d'Hiver des Pyrénées

La troisième Grande Semaine d'Hiver, organisée par le Touring-Club de France, déroulera cette année ses péripéties et ses fêtes dans le décor imposant des Pyrénées. Le Comité de Tourisme en Montagne vient d'en arrêter définitivement le programme, qui commencera le 28 janvier à Vernet-les-Bains pour s'achever le 10 février à Caunterets.

Ainsi, c'est toute la chaîne des Pyrénées que les membres de la caravane vont parcourir, dans les conditions de sécurité et de confort les plus parfaites, à une époque où ses sites majestueux revêtent des aspects d'une magnificence incomparable. A part quelques centres de villégiatures mondaines, cette belle région est encore trop peu connue. Dans sa parure d'hiver, on peut dire qu'elle était restée jusqu'ici totalement ignorée.

Le Touring-Club avait donc bien des raisons pour continuer de ce côté l'œuvre entreprise depuis cinq ans, en vue de créer chez nous des stations de sports d'hiver analogues à celles qui valurent à la Suisse un regain de fortune inespéré. Les ressources ne manquent pas. De l'Océan à la Méditerranée, les vieilles cités et les jolies villes d'eaux pourvues de bons hôtels s'échelonnent tout au long de la chaîne. Et c'est Pau, capitale du Béarn, avec l'admirable panorama des hautes cimes blanches de neige ; la vallée d'Ossau avec ses curieuses localités de Laruns et de Gabas ; Caunterets, qu'écrasent les géants d'alentour ; les délicieuses vallées de Lutour et du Marcadau ; le hardi Pont Napoléon, à Luz-Saint-Sauveur ; le grandiose cirque de Gavarnie avec sa gigantesque cascade de 422 mètres formant, en hiver, un colossal pilier de glace paraissant supporter ce fond de cirque où l'épaisseur de neige ne se mesure pas ; les cols élevés d'Aspin et de Peyresourde par lesquels passe ce long ruban de route thermale qui relie Luchon à Bigorre ; la cité luchonnaise dans son merveilleux décor de montagnes ; la vallée de l'Aude, la Cerdagne, Puigcerda, Vernet-les-Bains, séjour délicieux, au pied de l'imposant Canigou.

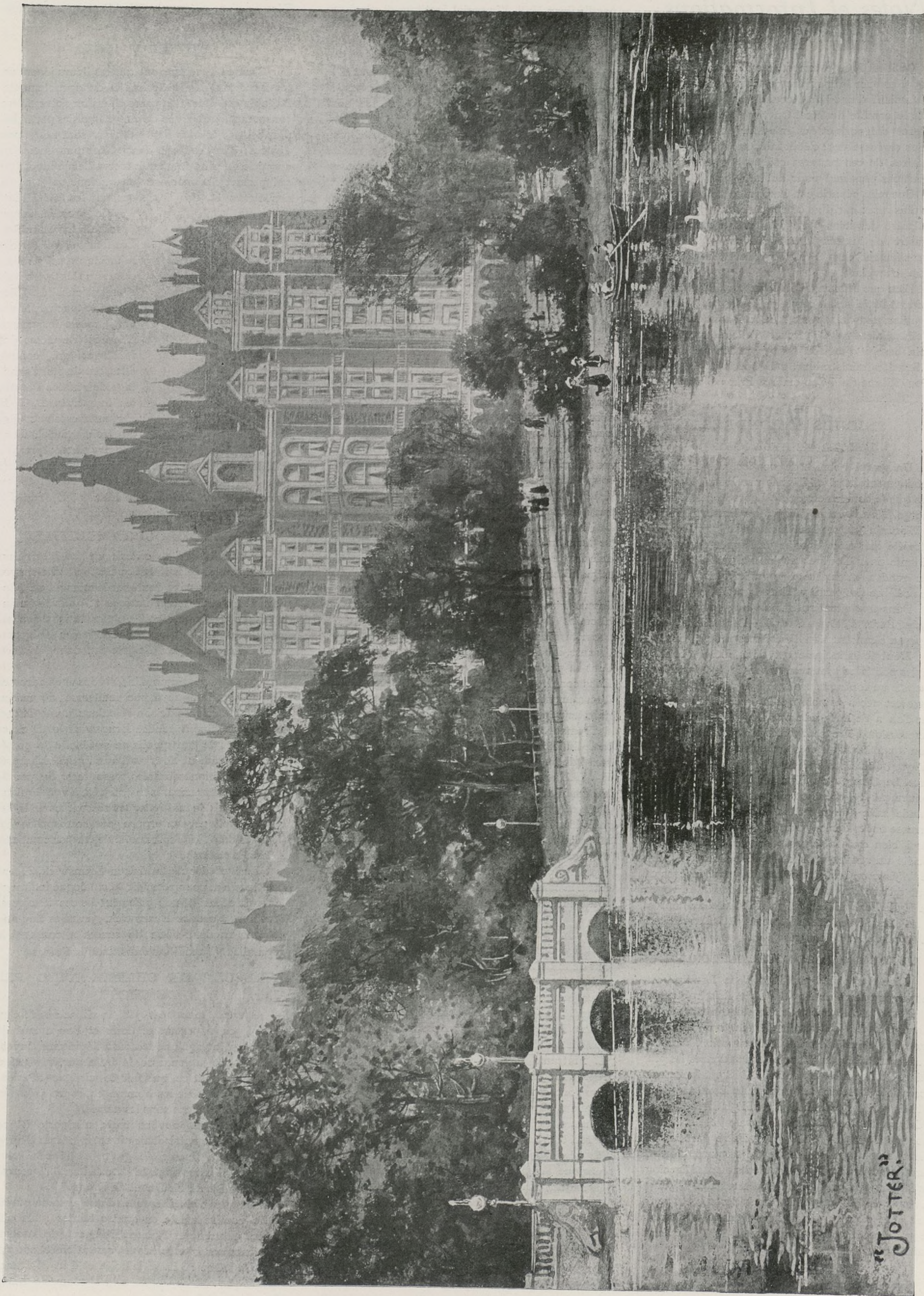
Cet immense et féérique tableau, la caravane du Touring-Club le parcourra, non dans l'ordre où nous venons d'en énumérer les merveilles, mais en partant des Pyrénées-Orientales. Déjà toutes les localités choisies pour servir de centres d'excursions se préparent à accueillir dignement la caravane du T. C. F., véritable avant-garde du grand tourisme. A Vernet-les-Bains, à Montlouis, à Luchon, à Caunterets, on ne se contente pas de prendre les mesures nécessaires pour le débaillement des routes, de préparer les skis, les luges et les traîneaux, on élabore des programmes de fêtes, des galas, on songe aux menus des banquets, on organise des concours, voire des expositions.

On le voit, il y a là pour tous les amis de la montagne et pour ceux qui désirent s'initier aux sports d'hiver, soit simplement comme spectateurs, soit pour y prendre part, une occasion vraiment exceptionnelle de faire, dans des conditions avantageuses et particulièrement agréables, la connaissance des Pyrénées en hiver (1). Ajoutons que cette « Grande Semaine » aura pour conséquence immédiate d'organiser toute la région au point de vue des villégiatures d'hiver. Hôteliars, guides, loueurs, seront par cette expérience renseignés pratiquement sur les conditions à remplir, sur les lacunes à combler, sur le matériel nécessaire, etc...

Il y a là, en résumé, mieux qu'une magnifique promenade, mieux qu'une mémorable fête du plein air. Il y a la révélation des Pyrénées en hiver, pour le plus grand profit du pays, d'abord, et pour la joie, pour le bien-être des foules qui suivront, dans un avenir prochain.

(1) Pour le programme et les demandes d'inscription, s'adresser au Touring-Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

LE PREMIER HOTEL DE FAMILLE DE LONDRES



HYDE PARK HOTEL. Vue prise du lac "Serpentine" dans Hyde Park, à Londres

Notes et Informations

HEUREUX CHANGEMENT

Qu'il est loin le temps où une femme n'aurait pas osé avouer le moindre postiche, où des crêpes paraissaient d'une haute coquetterie et une fausse natte le comble du luxe! On voyait alors de bien maigres chignons et des raies larges comme des routes carrossables; c'était laid, mais admis et les titulaires de ces pauvres coiffures ne s'en trouvaient pas plus mal pour autant.

Une telle pénurie est, heureusement, devenue des plus rares, car, d'un côté d'invisibles postiches, de l'autre des soins d'hygiène savante cachent les désastres ou les empêchent de se produire, ce qui vaut mieux et permet d'avoir bien à soi une luxuriante chevelure.

Bien que l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella soit connu de toutes les femmes élégantes, nous le rappelons à leur souvenir pour qu'elles n'aient pas à chercher si elles se trouvaient avoir besoin d'un fortifiant pour leurs cheveux. M. Senet, administrateur, a la spécialité de cette lotion, 35, rue du 4-Septembre. Prix : 6 francs et 6 fr. 85 franco.

SÉJOURS A LONDRES

L'HOTEL DE HYDE PARK

Un grand nombre de nos lecteurs visiteront certainement Londres l'année prochaine, d'autant plus que le couronnement de Leurs Majestés le roi George V et la reine Mary aura lieu à l'Abbaye de Westminster pendant le mois de juin. Il est de notoriété que cette époque de l'année est la plus brillante pour Londres et l'on ne peut nulle part s'en rendre mieux compte qu'à Hyde Park, le plus célèbre des parcs publics du monde.

Dans une situation unique, au seuil même de Hyde Park, s'élève le Hyde Park Hôtel, une imposante construction d'élégantes proportions.

L'entrée principale est dans Knightsbridge, un des points les plus mouvementés du West End. Il existe un contraste merveilleux pour le visiteur entre cet accès principal et la vue de Hyde Park que l'on a de la façade opposée de l'Hôtel. On a l'impression d'être transporté soudain de l'agitation d'un quartier d'affaires au centre d'un de ces antiques domaines qui font la gloire de l'Angleterre. La clientèle du Hyde Park Hôtel peut jouir pleinement de ce merveilleux panorama, car la grande salle à manger, le salon Louis XVI et la terrasse ont également vue sur le parc, et le salon aussi bien que la terrasse sont pour l'élite de la société un rendez-vous de prédilection à l'heure de l'*afternoon tea*. Ces attractions particulières ne sont qu'une des nombreuses raisons de la vogue du Hyde Park Hôtel, qui la doit aussi au confort et au luxe de ses aménagements et à l'excellence de sa cuisine et de son service.

LE ROYAL PALACE-HOTEL, DE LONDRES

L'un des plus beaux hôtels de Londres est, sans aucun doute, le Royal Palace. Admirablement situé sur le côté ouest de Kensington Gardens, il a vue sur les jardins du Kensington Palace, où naquit la reine Victoria. Cette situation, merveilleusement aérée, en fait une des résidences les plus saines de Londres. En outre, l'hôtel est facilement accessible de toutes les parties de Londres par le fait du voisinage immédiat de High Street Station (Metropolitan and District Railways) et du Central London Tube. La cuisine vaut d'être particulièrement recommandée, et l'établissement contient plusieurs très beaux appartements que le Directeur se fait toujours un plaisir de montrer aux visiteurs. La salle de bal magnifiquement décorée est pourvue d'un plancher en chêne anglais sur ressorts, le plus parfait dans Londres, de l'avis des connaisseurs.

L'HOTEL DE VERE

Kensington est l'un des plus délicieux quartiers de Londres pour les résidences privées. Le Royal Borough se distingue notamment par le Kensington

Palace, lieu de naissance de la Reine Victoria, par l'Albert Hall, l'Imperial Institute et plusieurs des plus beaux magasins de Londres.

Dans une situation unique, à peu près au centre du quartier, s'élève l'Hôtel De Vere, que l'on s'accorde à reconnaître comme le plus select et le plus fashionable du Borough. Les charmes si variés des Kensington Gardens, qui ne sont séparés de l'Hôtel que par la largeur de la rue, sont une des notables attractions de cette résidence. Au point de vue sanitaire, les vastes espaces du parc et des jardins présentent un avantage sur lequel il est inutile d'insister. L'Hôtel De Vere réunit tous les comforts modernes : ascenseurs pour tous les étages, éclairage électrique dans toutes les pièces, calorifères et radiateurs.

La cuisine et la cave sont parfaites. Le tarif général est loin d'être coûteux, les prix variant à partir de 10/6 par jour ou 3 guinées par semaine pour la pension complète.

Des renseignements détaillés seront fournis, sur demande, par : The Manager, De Vere Hotel, Kensington, London W.

LES ALIMENTS ALLENBURYS

Nous pensons que la plupart de nos lecteurs sont familiarisés avec les Aliments « Allenburys », dont la réputation est mondiale. Ils constituent exactement le genre de nourriture qu'il faut à un bébé pour en faire un enfant sain et robuste. Ils sont d'une digestion facile et se rapprochent beaucoup de la composition du lait humain. Ils assurent l'immunité des troubles digestifs ou autres ainsi que le développement de la vigueur et de la santé. Le Milk Food n° 1 s'emploie de la naissance à l'âge de trois mois. Le Milk Food n° 2 est pour les enfants de trois à six mois. Le Malted Food n° 3 est pour les enfants de six mois et au-dessus.

L'alimentation des enfants de dix mois et au-dessus trouvera un précieux complément dans les biscottes « Allenburys ». Elles constituent une nourriture excellente, à la fois substantielle et appétissante, d'un usage particulièrement précieux pendant la période toujours critique de la dentition. Elles conviennent également aux adultes en quête d'un aliment léger et agréable. On peut les manger dans leur état naturel ou additionnées de beurre ou de fromage. Mises au four pour quelques instants avec du lait et des œufs, elles constituent un plat sucré de fin goût.

L'Allenburys Diet, préparée avec du lait et du blé complets et partiellement transformés en vue de la digestion, est d'un usage précieux pour les malades. C'est un aliment complet, très facilement assimilable, d'une grande valeur lorsque le cerveau ou le corps est fatigué et lorsque l'absorption d'un repas un peu lourd est devenue impossible. Il permet à la constitution de retrouver sa vigueur et les médecins en recommandent l'usage.

L'ART DE DONNER

Il y a un art de donner des étrennes. Il est fait de mille nuances et de mille petits secrets. Il exige un esprit averti, de l'observation... ou de l'imagination. On en est réduit à tomber dans la banalité, si l'on ne possède pas cet art... ou à son défaut, quelques bonnes adresses. Que les hésitants jettent les yeux sur l'annonce de la Maison E. Pinteaux (page 11). Ils y verront quelques reproductions d'objets charmants, utiles et de bon goût, capables de plaire aux plus difficiles. Et en allant, 52, rue de Turbigo, ils en trouveront bien d'autres, en articles de voyage, trousse, nécessaires, etc., des modèles simples aux plus luxueux. Ne négligeons pas d'ajouter que M. E. Pinteaux fabrique lui-même tous ces jolis objets, ce qui garantit la qualité en même temps que la modération des prix.

LA GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE

Nos abonnés et lecteurs trouveront encartée dans le *Figaro-Noël* une élégante plaquette présentée sous les apparences d'une caisse de liqueur. En parcourant ces 40 pages illustrées de trente jolies gravures, ils feront une charmante prome-

nade à travers le magnifique établissement de Fécamp où se prépare la *Bénédictine*, la « Grande liqueur française ».

L'HIVER VAINCU

C'est en hiver surtout que les fleurs jouent un rôle important dans la décoration des appartements. La table du dîner, les vases du salon doivent être constamment pourvus de fleurs choisies parmi les plus belles. Mais les fleurs d'hiver sont rares, peu vivaces; elles coûtent cher. C'est pourquoi l'on apprécie de plus en plus la merveilleuse invention qui permet d'immobiliser en quelque sorte la vie des fleurs et des feuillages en les stérilisant.

Ce procédé donne des résultats admirables. Les fleurs stérilisées ont le même aspect de fraîcheur que les fleurs fraîchement cueillies. Elles en ont le toucher, le velouté, même le parfum. Il en est de même des feuillages qui, comme elles, ont de plus l'avantage de résister à toutes les températures, à la chaleur excessive comme au froid glacial. Leur conservation est presque



Bouquet de corsage en fleurs stérilisées

indéfinie : c'est réellement l'hiver vaincu, comme nos lectrices pourront s'en rendre compte en demandant au *Palais des Fleurs*, 46, rue des Petits-Champs, son catalogue série F.

UN CADEAU QUI SE MULTIPLIE

Si vous offrez en cadeau un joli bibelot, un bijou, un objet de fantaisie quelconque, choisi avec goût, il suscitera sans doute sur le moment un mouvement de satisfaction flatteur et qui vous montrera que vous avez réussi à plaire. Mais ne souhaiteriez-vous pas de pouvoir renouveler fréquemment cette expression de joie qui donne tant de prix au plaisir de donner ?

Cela n'est pas impossible, si vous vous adressez à une jeune fille ou à une maîtresse de maison vraiment soucieuse de son rôle dans la vie. Offrez-lui une machine à coudre Brunswick, et il ne se passera pas de jour qu'elle ne se félicite de posséder un instrument de travail aussi utile, aussi précieux par ses innombrables ressources. Un peu de sa reconnaissance ira, bien entendu, à vous, qui lui aurez permis de multiplier les ressources de la toilette, d'appliquer son propre goût, son esprit inventif à des détails du costume, à des transformations, à des adaptations.

Ecrivez donc à la Maison Brunswick, 29, rue de Richelieu, pour recevoir le catalogue indiquant les prix et facilités de paiement de ces délicieuses Machines à coudre Brunswick, garanties cinq ans, et dont un demi-siècle de succès a consacré la réputation. (Expédition dans toute la France.)

BEAUCOUP DE CHARME AVEC PEU DE CHOSE

Duvet... le mot est joli, la chose aussi; c'est flou, léger, vaporeux et doux, et l'on a tout dit lorsqu'on juge qu'une femme a l'épiderme duveté. Cela évoque la jeunesse, la fraîcheur, la santé et la beauté, tout ce qui fait le charme délicieux auquel s'attachent les hommages et les jalousies, les uns n'allant pas sans les autres.

Donc, nous devons tenir, n'importe à quel âge, à ce que notre chair ait cette joliesse d'apparence, cette finesse de grain, et, si cela nous manque, il nous faut le demander à l'incomparable poudre de riz Duvet de Ninon.

Impalpable, adhérente, d'une absolue pureté, cette poudre existe en quatre teintes : blanche, rosée, naturelle et Rachel. Elle peut, de la sorte, s'harmoniser avec toutes les carnations et son prix reste le même : 3 fr. 75 la boîte et 4 fr. 25 franco, quelle que soit sa teinte, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

CHRYSANTHÈME.



MARGUERITE GÉRARD

L'HEUREUX MÉNAGE

(COLLECTION DE M. H. GOUTTENOIRE DE TOURY)

Ayuntamiento de Madrid



NAZARETH

Par PIERRE LOTI

Vendredi 20 avril.

Quand notre camp s'éveille, au milieu de ses blés et de ses coquelicots, c'est le lever du jour, l'heure du premier appel sonore des muezzins, l'heure de la sortie des bergers. Près de nous, derrière des haies de cactus et des murailles, apparaissent les minarets et les petites coupoles de cette Djéninn, que nous allons quitter sans avoir même pénétré dans ses rues.

Par milliers, des chèvres et des chevreaux sortent de la ville, l'allure lente et en bêlant, si serrés les uns aux autres qu'on dirait un fleuve s'épandant sur la campagne; dans le flot uniformément noir des bêtes se dresse, de distance en distance, la stature longue d'un berger, en robe bleue ou jaune, ou rose, la tête couverte d'un voile que maintient une très large couronne de laine.

Ici est l'entrée de la Galilée, et nous dormirons ce soir à Nazareth, qui doit nous être cachée dans les replis de ces imprécises montagnes, là-bas, au delà des nappes vertes de la plaine d'Esdrélon.

D'abord, il nous faut donc traverser cette plaine si unie, déroulée devant nous à n'en plus finir. Pendant cinq heures d'affilée, au pas ou au galop, nous nous avançons à travers des orges et des blés, véritables champs de la Terre Promise, voyant peu à peu se rapprocher les montagnes du fond qui semblent être l'autre rivage de cette mer verte. Des Arabes croisent notre chemin, les uns à pied, les autres sur des ânes ou des chevaux; ils disent "Naraksaï!" s'ils nous prennent pour des chrétiens; le plus souvent: « Salam Aleikoum! » nous prenant pour des musulmans.

De loin en loin, sur de petites hauteurs qui émergent de

l'étendue unie, comme des îlots, habitent les laboureurs de ces terres fertiles. Autant que possible, ils ont perché ainsi leurs vieilles maisonnettes à coupoles, dont les murs extérieurs se tiennent les uns aux autres de façon à former rempart, et que protègent en outre des haies de cactus; dans l'arrangement de chaque groupe, s'indiquent les méfiances séculaires, la continue nécessité de se défendre contre les incursions des Bédouins voisins. Tous pareils, ces villages. A l'entrée, toujours des femmes et des filles au lavoir; en général aussi, quelque sarcophage chrétien des premiers siècles, violé, la croix grattée, servant de timbre pour l'eau du bétail. Et partout aux abords, donnant à ces nids humains l'aspect des repaires de fauves, traînent de fétides carcasses de chevaux ou de chameaux, autour desquelles chaque nuit s'assemblent les chacals.

Puis, le village passé, la mer des blés et des orges semble très vite l'engloutir, à mesure qu'il s'abaisse dans le lointain: la plaine recommence, monotone, étale au gré du vent et du soleil ses reflets verts, ses luisants de peluche.

Beaucoup de jeunes femmes sont à travailler dans ces champs immenses; enfouies jusqu'à mi-jambes parmi les épis serrés, elles arrachent les mauvaises herbes, — qui sont des coquelicots, des bleuets, des pâquerettes; — dans leurs beaux bras, nus jusqu'aux épaules, elles tiennent des gerbes de ces fleurs: non voilées, ici, en rase campagne, elles nous laissent regarder leurs traits et leurs longs yeux de naïveté sombre; de légers tatouages bleus ornent le front de quelques-unes et des boucles de cheveux noirs s'échappent des mouchoirs de mouseline qui les coiffent à l'antique. Avec leurs énormes bouquets à l'épaule, quand elles se redressent pour nous voir

passer, si naturellement nobles de lignes et d'attitude, on dirait les anciennes déesses des moissons ou de la terre, — des Cérès, des Cybèle.

Une montagne que nous avons laissée, à droite de notre route, sur la rive sud de cette mer d'herbages, est le Gilboë, contre lequel David composa un chant de malédiction. La, après la défaite d'Israël, Saül se transperça le corps de sa lance et les Philistins lui enlevèrent ses armes pour les suspendre dans le temple d'Astaroth (I Rois XXI, 4, 10).

Nous apercevons une réunion de tristes masures, un hameau sur ce Gilboë : c'est Zéhrin, l'antique Jezraël, où deux cents ans après la mort de Saül, au *xⁱ* siècle avant Jésus-Christ, s'élevait le palais du roi Achab. Et, comme il y a sur terre de persistantes et presque indestructibles petites choses, des vignes, — les seules du pays environnant, — croissent encore au penchant de la montagne, là même où devait se trouver, il y a près de trois mille ans, la ville de Naboth convoitée par Jézabel (III Rois XXI).

Ici, comme ailleurs, comme partout en Palestine, ville et palais sont retournés à la poussière; disparues aussi, les forêts qui jadis couvraient les cimes de Gilboë; tout s'est changé en un mélancolique désert de broussailles et d'herbes, où seule la vigne de Naboth a laissé trace. Mais le printemps et la lumière sont demeurés les mêmes; les tranquilles céréales, un peu plus envahissantes peut-être à présent qu'aux époques où abondaient ici les hommes, germent aux mêmes saisons et aux mêmes places. Et, sans doute, malgré les invasions, malgré les croisements, les belles filles qui ramassent aujourd'hui des coquelicots parmi les blés ressemblent à celles d'autrefois, dans leurs gestes et leurs poses, ont la même beauté brune et les mêmes regards.

Sous ces infinies nappes vertes, la terre doit être toute mêlée de débris de guerriers et d'armes, car cette plaine n'a cessé d'être le grand champ de bataille de la Palestine, depuis les Hébreux jusqu'aux Croisés, depuis les Amalékites jusqu'aux Sarrazins et aux Bédouins, leurs continuateurs pareils. A toutes les époques, elle a entendu des clameurs de guerre, des galops de cavalerie, des chocs d'armures. Et, comme si elle n'avait pas encore assez été piétinée au cours des vieux âges, Bonaparte aussi, incidemment, y est apparu; à l'époque où son

premier rêve, son vague rêve d'Empire oriental, commençait à s'irréaliser sous les murs imprenables de Saint-Jean-d'Acre, on l'a vu passer, lui aussi, dans la plaine d'Esdrelon, très vite, juste le temps d'y mettre en déroute une armée et de la coucher dans les herbes; son souvenir en ce moment nous revient, car voici que s'élève au-dessus des blés et des orges ce village de El-Affouleh sur lequel, à l'improviste, il s'abattit des hauteurs de Nazareth, un matin d'avril, pour dégager Junot et Kléber qui faiblissaient devant la grande armée turque.

El-Affouleh est semblable aux autres villages de la plaine; ses masures sont dans le même délabrement et se groupent derrière les haies de cactus avec les mêmes poses de méfiance. A l'entrée, quelques femmes, les bras nus dans l'eau, tordent des linges au lavoir; des petits ânes et des petits veaux jouent ensemble, très comiques, se poursuivent, courent sur la terre grasse et noire, semée de détrit, de carcasses de bêtes, de crânes et de vertèbres. De tout ce repaire s'exhale une sauvage odeur humaine, plus sensible après le bon air qui passait sur les orges désertes.

Les milliers de morts que Bonaparte laissa ici dans les champs d'alentour n'ont pas de pierres pour marquer leur souvenir et, depuis cent années bientôt, les Arabes, en labourant, ont dû bien des fois retourner leur cendre. Nous cheminons recueillis sur cet ossuaire, au milieu de la magnificence des moissons, dans le silence et dans la lumière de midi.

Très loin, sur l'une des montagnes à droite de notre route, apparaît le triste hameau de Naïn, reste de cette ville où Jésus ressuscita le fils unique de la veuve (Luc, VII).

Et, derrière Naïn, il y a Endoûr, — l'Endor de la Pytho-nisse et de Saül.

C'est étrange, cette persistance des noms bibliques à travers les siècles. Étrange aussi, cette ténacité des hommes à habiter aux mêmes places : presque partout en Palestine, ils continuent obstinément de bâtir des hameaux sur les lieux où, avant le dépeuplement du pays, s'étendaient des villes.

Bientôt nous atteindrons le bout de la vaste plaine; les coteaux pierreux où se cache Nazareth sont tout proches. Une montagne maintenant va passer près de nous, une montagne presque isolée des chaînes voisines et dont la forme nous





rappelle quelque chose de déjà remarqué dans des tableaux ou des images : le mont Thabor.

L'antique mont Thabor, en cet infime et furtif instant de notre passage, se dresse à nos yeux contre le soleil dans un clair ciel bleu très pur, où courent des nuages comme des parcelles de ouate blanche; son aspect ne justifie pas les comparaisons du roi psalmite, ni celles de Jérémie qui, pour exalter la grandeur terrifiante de Nabuchodonosor, dit au peuple d'Israël qu'il apparaîtra « comme le Thabor entre les montagnes » (Jérémie, XLVI, 18). Il ne dépasse pas les cimes voisines; cependant, sa forme très spéciale, sa rondeur de sphère est bien pour frapper l'imagination comme une chose inusitée; des stries rocheuses dessinent sur toute sa surface des hachures obliques et il est moucheté de taches noires qui doivent être des arbres à feuillage sombre, chênes verts ou térébinthes. Dans son ensemble, il est d'une teinte fine et douce, d'un gris perle très léger et comme vaporeux.

A ses pieds, les orges magnifiques, qu'un peu de vent agite et froisse, ont, sous le soleil, des luisants d'herbes argentées.

Et l'Orient s'indique ici par une lente caravane qui défile entre la montagne et nous : grandes bêtes à l'allure calme, au cou longuement tendu, frôlant sans bruit les moissons vertes.

Au sommet du Thabor, en regardant bien, nous distinguons, même de si bas et de si loin, des traces de constructions humaines. Tant de choses se sont passées là-haut, sur cette cime ronde qui, aux temps antiques, était couverte de maisons, de forteresses! Elle a vu de grandes batailles, déjà commencées par Baruk à l'époque de la prophétesse Déborah. Puis, aux premiers siècles chrétiens, elle est devenue un lieu d'adoration, et des églises byzantines s'y sont élevées, quand Eusèbe et saint Jérôme, contrairement au témoignage des Evangiles, l'eurent désignée comme lieu de la Transfiguration du Christ. Pendant les croisades, on s'y battit encore : la citadelle, l'église et l'abbaye de Tancrede y furent prises et reprises par les Francs et les Sarrazins, et le grand Saladin en personne y monta par deux fois. Depuis le ^{xiii} siècle, elle était restée déserte et de nos jours seulement, des franciscains de Nazareth y ont construit un petit monastère, parmi tant de ruines amoncelées.

Les plantes et les bêtes, c'est encore ce qui change le moins au cours des âges. Ce Thabor est habité par de nombreuses familles de sangliers, nous dit notre guide arabe, et il est surtout rempli de perdrix, de toutes sortes de gibiers à plume, — absolument comme il y a bientôt trois mille ans, au siècle du prophète Osée, qui parle « des filets que l'on tendait là pour prendre les oiseaux » (Osée, v. I).

Elle disparaît bientôt à nos yeux, la vénérable montagne, quand nous nous engageons dans ces coteaux où nous devons trouver Nazareth.

Nos chevaux, sortis enfin des terres grasses et mouillées d'Esdrelon où s'enfonçaient leurs pieds, trottent maintenant sur des pentes rocheuses, embaumées de menthe et de toutes sortes d'aromates. Sur ce sol changé, des plantes différentes nous entourent, des plantes nouvelles : de beaux lins roses à corolles très larges et une fleur dont le jaune soufre rappelle la teinte de nos pâles primevères occidentales. Pendant beaucoup de jours nous allons vivre à présent au milieu de ces fleurs-là, qui étendent sur les tristes champs abandonnés de Gâlil un tapis immense, nuancé à l'infini du même jaune et du même rose...

Il y a une demi-heure environ que nos chevaux montent, lorsque Nazareth, encore un peu lointaine, se découvre à nous. Une bourgade mélancolique, étagée à mi-côte et enfermée presque sans vue, dominée de partout par des hauteurs pierreuses. Des monastères, des églises, des cyprès; sur les maisons, beaucoup plus de toitures en tuiles rouges que de terrasses arabes, Nazareth, contrairement à Djéninn, étant surtout peuplée de chrétiens. La plaine d'Esdrelon, la mer d'herbages que nous avons laissée au-dessous de nous, pénètre jusqu'ici comme dans une sorte de petit golfe fermé, vient étendre aux pieds de cette patrie de Jésus une immobile nappe verte. Et, depuis des siècles, c'est tout ce que regarde l'antique Nazareth, ces bas-fonds tapissés d'orges, ces champs resserrés entre d'arides collines.

Au bord du chemin, un rocher s'avance comme un toit,

forme une sorte de petite caverne qui, depuis des temps incalculables probablement, sert aux passants d'abri contre la pluie ou le soleil; la voûte en est toute noircie par les feux des bergers. Nous nous arrêtons là, nous aussi, pour y prendre à l'ombre, le dîner du milieu du jour, en attendant que passent nos mulets de charge, attardés dans les terres molles de la plaine. Et, sitôt que nos tapis d'Orient sont étendus sur le sol de la grotte, cela devient un charmant lieu de repos et de songe, les contours de l'espèce de baie de pierre sont tout lisérés d'anémones rouges qui, vues de l'ombre où nous sommes, éclatent au soleil comme du feu; et, par cette ouverture bordée de fleurs, nous dominons un pays de fleurs, des lointains de fleurs; un revêtement de lin rose est jeté sur les tranquilles montagnes qui s'étendent devant nous, immuables depuis les âges historiques, — et jadis, sans doute, longuement contemplées par Jésus...

Nos mulets tardent deux heures, — deux heures exquises que nous passons là à les attendre, errant au hasard, nous asseyant sur des pierres, nous étendant sur des lits d'herbes, aux environs de la grotte où notre quartier général est établi. Des roches nous cachent à peu près Nazareth, qui demeure assez lointaine, assez imprécise encore, et auréolée à distance de toute la magie de son nom. Rien que le paysage seul, le paysage presque éternel, qui fut familier à l'enfance du Christ.

Au fond de ce golfe sans eau, que Nazareth regarde si tristement, le velours uni des blés et des orges est d'un vert intense. Mais partout ailleurs, sur les régions hautes d'alentour, une même teinte discrète est répandue; des affleurements de pierrailles grises alternent avec les plantes délicates des lieux secs: lins roses ou fleurs pâles couleur de soufre, au-dessus desquelles des myriades de très fines graminées jettent comme un immense voile de mousseline. Et pas un arbre ne vient rompre la monotonie de ces plans de montagnes, qui n'ont du reste aucune forme heurtée, dont les courbes sont adoucies comme les nuances. Au delà des nappes vertes qui simulent à nos pieds une eau profonde, sur le versant de la baie opposé au nôtre, paissent des troupeaux de chèvres: lentes traînées noires, — dirait-on d'où nous sommes, — qui se déplacent en ondulant, qui peu à peu descendent toutes, comme si elles coulaient, vers les orges d'en bas. De temps en temps, les bergers les appellent et nous entendons au loin l'écho prolongé de leurs cris; ou bien ils jouent du pipeau, et alors une petite ritournelle sauvage, un petit turlututu naïvement plaintif monte jusqu'à nous au milieu du silence de ce lieu presque saint. Le Thabor élève là-bas sa cime un peu bleuie par la distance et, à l'extrême horizon, s'esquissent les monts de Galaad. L'air est suave et léger. De tout petits souffles passent, sans froid et sans chaleur, idéalement purs...

Et c'est en ce recoin pastoral de la terre que Jésus, il y aura tantôt deux mille ans, « croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». Il a connu le

printemps d'ici, les tièdes avrils pareils à celui qui nous charme à cette heure, les mêmes tapis de lin rose et de fines graminées. Notre pensée, en ce moment et en ce lieu, est hantée par le mystère de sa rêveuse enfance, — mystère encore plus fermé peut-être à notre pénétration humaine que celui de sa vie d'homme, dont un reflet au moins a été transmis jusqu'à nous par les évangélistes. De cette enfance insondable, saint Luc est le seul qui nous ait dit quelques mots vagues, comme osant à peine en effleurer l'énigme; après avoir conté l'étrange anecdote du temple de Jérusalem, la fuite de ce petit Jésus de douze ans pour aller interroger les docteurs, puis l'inquiétude, les reproches tendres de sa mère, il ajoute, adorablement simple: « Il s'en alla ensuite avec ses parents, et revint à Nazareth; et il leur était soumis. Or, sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses. » (Luc, II, 51, 52.)

En esprit, nous voyons maintenant apparaître, se préciser sur ce vieux immuable sol de pierres et de fleurs, un enfant...

non plus blond et rose comme celui dont le moyen âge nous a légué la tradition, mais brun et pâle, ayant les yeux noirs de sa race, dans lesquels déjà se mêlent et resplendissent ensemble le grand amour et la grande angoisse... Il différerait peu, sans doute, cet enfant qui fut le Christ, de ces petits pâtres, de ces petits garçons solitaires au regard grave, comme on en rencontre dans les champs de Palestine et qui semblent réfléchir à des choses profondes. Presque avec l'inquiétude d'être puérils, ou même d'être profanateurs, nous songeons à ce qu'étaient son aspect, ses humbles petits costumes et ses jeux, ses promenades, — et ses haltes ici-même peut-être, au bord du chemin de Jérusalem, sous ces rochers qui nous abritaient tout à l'heure.

La lumière du ciel, à mesure que le jour s'avance, va de plus en plus s'adoucissant. Un soleil atténué éclaire les tranquilles montagnes sur lesquelles tant de lins roses et de fleurs jaune pâle tracent à l'infini leurs marbrures de deux teintes exquises, fondues sous le voile roux des graminées. Et

il y a un tel recueillement partout, en nous-mêmes comme dans le temple immense de la campagne que, sur la fin de nos heures d'attente, la petite ritournelle antique des chalumeaux de bergers, toujours intermittente et grêle dans l'air silencieux, arrive à nous sembler une musique religieuse...

Quand nos mulets sont enfin passés et ont pris assez d'avance pour que nous espérions trouver en y arrivant nos tentes montées, nous nous décidons à entrer dans Nazareth.

Et là, c'est d'abord la déception dont nous avions peur. Une petite ville semi-orientale, trop modernisée, où les couvents, les églises ont à peine l'air ancien. Nous y pénétrons par une rue assez large qui sépare le quartier des Latins de celui des musulmans; sur les murs de quelques maisonnettes, à contrevents bleus ou verts, se lisent des enseignes d'hôtellerie; une caravane est là arrêtée, et il y a même deux ou trois attelages de touristes, venus par la route à peu près possible qui relie Nazareth à Khaïfa: c'était imprévu, ces voitures, pour nous qui arrivions à travers champs, par les vénérables chemins





(MUSÉE DU LOUVRE)

L'ÉTANG

THÉODORE ROUSSEAU (1812-1867)



... Les femmes nous offrent de petits voiles... (Page 6.)

**

de Sichem et de Béthel, — familiers à l'enfance de Jésus lors de ses pèlerinages annuels à Jérusalem.

D'ailleurs, il doit rester ici bien peu de chose de la bourgade de jadis qui fut si hostile au Christ et qui, en son temps, était si dédaignée. Son nom seul demeure, ce nom qui est pour les Arabes d'aujourd'hui un terme général de mépris servant à désigner les chrétiens... « Nazaréen ! » Dans le sombre Moghreb, je me rappelle avoir été souvent nommé ainsi, et avec quelle nuance hautaine !

Après le Christ, Nazareth, comme on sait, continua d'être obscure jusqu'à l'époque de Constantin, où elle vit les premiers pèlerinages et les premières églises. Plus tard, pendant la longue tourmente des croisades, elle reçut Tancred, Saladin, puis saint Louis; détruite enfin à la chute de l'empire des Francs, elle fut déserte pendant près de quatre siècles, jusqu'aux époques plus tolérantes où les musulmans commencèrent à permettre aux chrétiens d'y revenir et d'y relever les ruines de leurs sanctuaires. Elle est actuellement peuplée de huit ou dix mille âmes, dont les deux tiers au moins appartiennent aux diverses confessions chrétiennes, mais les juifs, en mémoire du forfait ancestral, ont interdiction d'y paraître.

Nous entrons en passant dans l'église Franciscaine, agrandie et réparée à neuf avec un mauvais goût notoire, sur l'emplacement de la basilique primitive. Derrière l'autel, de tristes petits souterrains, assez semblables aujourd'hui à des chambres sépulcrales, sont adorés depuis des siècles comme ayant été la maison de Joseph et de Marie.

Ailleurs, dans le quartier musulman, un débris de mur sous une chapelle représente l'atelier de saint Joseph...

Tout cela, bien qu'authentique peut-être, est défiguré, ne dit plus rien. Et nous laissons d'autres lieux encore, que des traditions plus contestables désignent à la piété de la foule. Il nous tarde d'être à demain, pour voir enfin les bords de ce lac de Gennezareth, qui fut la patrie d'adoption de Jésus, l'ardent et mystérieux berceau de l'épopée chrétienne...

Le long de la petite route poussiéreuse que nous continuons de suivre après ces arrêts aux églises, s'ouvrent surtout des boutiques de sellerie, où l'on vend des harnais gaîment peinturlurés dans le goût oriental. Au-dessus des murs bas des jardins, apparaissent des figuiers, des grenadiers, des palmiers que des vignes enlacent. Pas de rues obscures et voûtées, pas de farouches grillages aux fenêtres, comme dans les vieilles villes de l'Islam. Les rares passants, vêtus de longues robes et coiffés de fez rouges, ont la figure jolie, l'air très doux, le sou-



rire ouvert. Nazareth, en somme, malgré la banalité de ses petits monuments et de ses rues, a je ne sais quel attrait accueillant et bon, qui nous repose du grand charme morne des villes musulmanes.

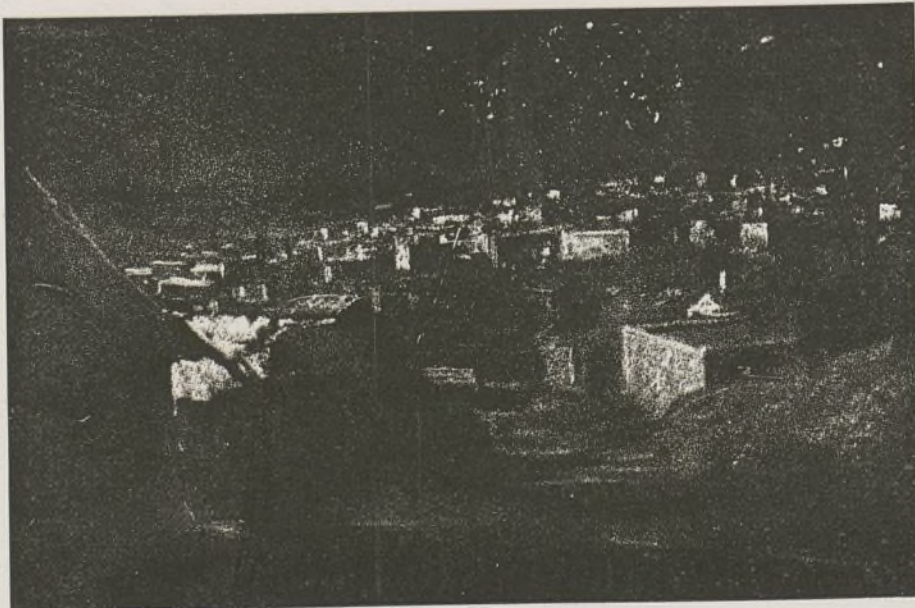
Notre campement est au-dessus du quartier des Grecs, au bord de la route de Tibériade et au milieu des vergers enclos de cactus, sur un sol couvert de graminées courtes, sur un terrain sec, très propice aux nomades. Nous dominons là les tranquilles maisonnettes et les jardins verts, les couvents et les cyprès; alentour et au loin, se déploient les montagnes unies et pareilles sous leurs minces tapis de fleurs... Et le délicieux soir descend sur nous, le crépuscule commence, à la fois limpide et indécis, fondant comme avec une estompe les détails transitoires de la terre, n'en laissant que les grandes lignes immuables. L'instant présent, le siècle autant que l'heure, nous semblent bientôt perdus dans une sorte de vague synthèse des durées, — comme en doivent concevoir ces choses quasi-éternelles qui sont les montagnes, les roches, les pierres des temples antiques, ou les souches des plantes renouvelées indéfiniment...

La nuit tout à fait tombée, quand nous sommes assis sous nos tentes, des Nazaréens et des Nazaréennes arrivent les uns après les autres, soulevant notre porte de toile après avoir demandé la permission d'entrer. Les hommes pour nous vendre des vases de verre irisé, trouvés dans des tombeaux; les femmes, toutes jolies, pour nous offrir des petits voiles de mousseline, brodés par elles d'après des traditions de dessin particulières à ce pays. Ils sont chrétiens, les vendeurs et les vendeuses, et il y a dans leurs manières je ne sais quoi d'aimable, de franc, de presque fraternel, pourrait-on dire, qui nous change des continuels marchandages et duperies, chez les juifs des bazars levantins.

Cependant une clarté de plus en plus blanche resplendit au dehors, et nous sortons pour voir un peu, avant de nous endormir; la grande pleine lune éclaire la campagne. Elle est toute en argent

et rayonne avec une tranquillité infinie... Une fois de plus elle est venue, avec sa régularité d'horloge, apporter à ce pays cet éclat périodique très spécial, cet aspect à la fois vague et étrangeté précis, qui, au temps du Christ, était déjà connu des hommes depuis des millénaires sans nombre... De Nazareth, endormie à nos pieds, monte vers nous la clameur des chiens errants, qui est le bruit continu des nuits dans les villes de l'Orient. Mais nous n'entendons pas chanter les muezzins, car nous sommes ici sur une terre presque chrétienne.


PIERRE LOTI.






LES NUITS MORTES

par FERNAND GREGH



*Les nuits de Babylone et de Suze et de Tyr,
Les fabuleuses nuits de l'Asie, où les femmes,
Assises sur les toits bleus, croyaient sentir
Des parfums déferler dans l'air comme des lames.*

*Les nuits où, du secret des jardins étagés,
Les sanglots des amants confondus sous leurs voiles,
Parmi l'azur qu'au loin contemplaient les bergers,
S'élevaient et semblaient monter jusqu'aux étoiles.*



*Les nuits mortes dont rêve, aux soirs des tièdes Mais,
Un poète soudain nostalgique, — où sont-elles?
Sont-elles donc vraiment mortes, et pour jamais,
Les nuits qui dans son rêve encor sont immortelles?*

*Ou bien, si leurs regrets viennent parfois nourrir
D'un beau songe l'avidité d'une âme triste,
D'avoir un jour été n'ont-elles pu mourir,
Moments d'un éternel mystère où tout persiste?*

*Et comme, sur la brise emportés tour à tour,
Des pétales obscurs de roses effeuillées,
Vastes choses, pans noirs du monde, jour par jour,
Aux longs souffles du temps s'en sont-elles allées*

*Ailleurs, dans un endroit vague et toujours béant,
Accroître, indéfinie et souveraine somme,
L'éternité qu'ici nous nommons le néant,
Parce qu'elle n'a pas de sens aux yeux de l'homme ?*

*Et toutes, quelque part, vivent-elles encor,
Mêlant dans quelque immense abîme leurs ténèbres,
Leur silence, leur ample et magique décor,
Et leurs voluptueux sanglots presque funèbres.*

*Toutes, avec leurs ciels pleins d'astres abolis,
Avec leurs palais blancs, leurs balcons, leurs terrasses,
Les fantômes épars de leurs amants pâlis,
Et les spectres des dieux qui régnaient sur leurs races ?*

*Et, de ce lieu profond où tout vient aboutir,
Parfois encor, pareils aux odeurs étouffées
Que dans les soirs de Mai l'on pleure de sentir,
Leurs regrets vers nos cœurs soufflent-ils par bouffées,*

Les nuits de Babylone et de Suze et de Tyr ?

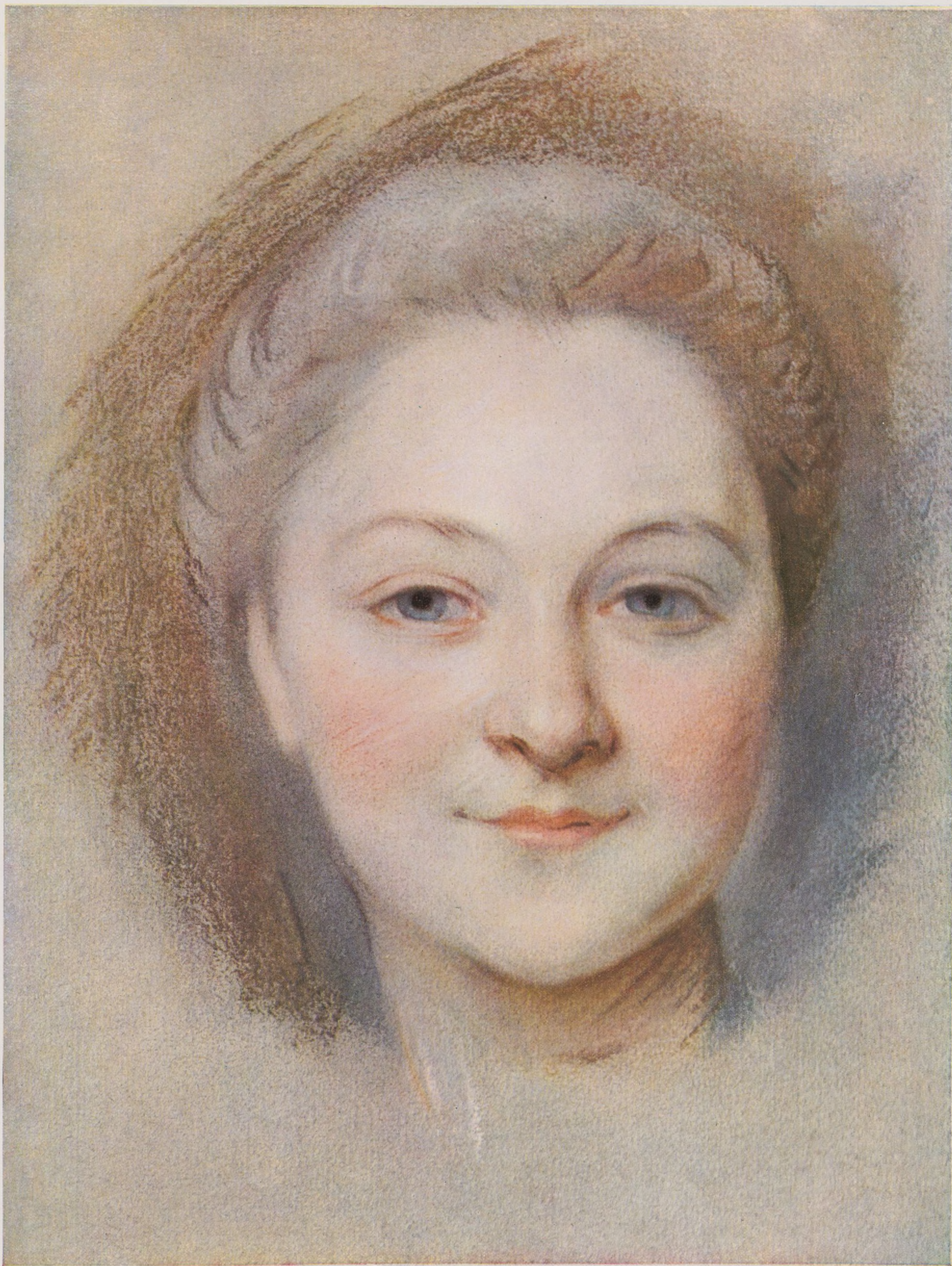
FERNAND GREGH.

Compositions inédites de A. GUMERY.



Ayuntamiento de Madrid

A. Gumery



MAURICE QUENTIN DE LA TOUR

INCONNUE

ÉTUDE POUR UN PORTRAIT

(PROPRIÉTÉ DE L'ÉCOLE GRATUITE DE DESSIN DE SAINT-QUENTIN)

Ayuntamiento de Madrid



LE BONHEUR

Comédie en un acte, de PIERRE VEBER

A mon ami Claude Roland

PERSONNAGES :

MAZERAUD — GAUCHER — CHOTELLE — MADAME MAZERAUD

Un intérieur d'employé gêné; salle à manger avec table, suspension, fenêtre au fond; porte à droite dans le pan coupé; porte à gauche 2^e plan. Un buffet à droite 3^e plan. Au lever du rideau, M^{me} Mazeraud, assise à la table, en tablier bleu, épluche des légumes, et parle à Mazeraud, qui est dans la chambre (gauche) dont la porte est ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

MAZERAUD à la cantonade, MADAME MAZERAUD

MADAME MAZERAUD. — Mazeraud !... Voyons ! est-ce que tu ne ferais pas mieux de sortir, au lieu de rester comme ça, vautré sur ton lit !

VOIX DE MAZERAUD. — Va au diable !

MADAME MAZERAUD. — Je ne te comprends pas ! Toute la semaine, tu attends le dimanche pour prendre l'air, et le dimanche venu, tu le passes ici, dans ta chambre, à te creuser la tête ! Est-ce raisonnable ?

VOIX DE MAZERAUD. — Si ça me plaît ?

MADAME MAZERAUD. — Ce que je t'en dis, c'est pour toi ! Il fait beau aujourd'hui, tu aurais pu aller jusqu'au Bois, te promener.

VOIX DE MAZERAUD, amère. — A pied !

MADAME MAZERAUD. — Oui, à pied ! Quand on est resté six jours, cloîtré dans un bureau, on devrait prendre un peu d'exercice. Lorsque tu seras tombé malade, tu seras content !

VOIX DE MAZERAUD. — Ah ! oui, alors !

MADAME MAZERAUD. — Mauvais cœur ! Et moi, ta femme, si je te perds, qu'est-ce que je deviendrai ?

VOIX DE MAZERAUD. — Veuve, probablement.

MADAME MAZERAUD, émue. — Tu es méchant, Mazeraud ! Chaque fois que tu passes le dimanche à la maison, tu es méchant... je ne te parlerai plus !...

VOIX DE MAZERAUD. — Ce ne sera pas moi le privé ! Chotelle n'est pas venu ?

MADAME MAZERAUD. — Ton ami Chotelle n'est pas pressé de visiter un ours pareil ! Il est joyeux, Chotelle, à la bonne heure, il prend la vie du bon côté, lui !

VOIX DE MAZERAUD. — Parbleu ! il n'est pas marié !

MADAME MAZERAUD. — Plains-toi donc ! On t'en donnera des femmes comme moi, qui ne boudent pas à la besogne et qui se contentent de peu... T'es bien heureux que je t'aie épousé !

VOIX DE MAZERAUD. — C'est que tu n'as pas trouvé mieux !

MADAME MAZERAUD, furieuse, se levant. — Je n'ai pas trouvé mieux ?

VOIX DE MAZERAUD. — On ne voulait pas de toi.

MADAME MAZERAUD. — Par exemple ! On ne voulait pas de moi ! Quand il y a un capitaine au long cours qui m'a offert sa main ! Parfaitement ! Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Des blagues ? Tiens, Mazeraud, en voilà assez ! (Elle ferme la porte violemment. Seule.) Comme ça, j'ai le dernier... (A la porte.) Un capitaine au long cours. (En scène.) A la vérité... c'était seulement un pilote sur le bateau Charenton-Louvre, mais un homme très distingué. Et il n'a tenu qu'à moi ! Oui, si j'avais su !... Et encore, ça serait à refaire, je crois que j'épouserais tout de même mon pauvre Mazeraud... (On sonne.) Mon Dieu ! une visite...

Elle serre précipitamment son tablier et ses légumes dans le bahut et va ouvrir; elle rentre avec Chotelle.

SCÈNE II

CHOTELLE, MADAME MAZERAUD

CHOTELLE, au fond. — Bonjour, Madame Mazeraud ; votre mari n'est pas sorti ?

MADAME MAZERAUD. — Non, Monsieur Chotelle. Il est là, couché tout de son long.

CHOTELLE. — Alors, je le dérange ? Je m'en vais.

9

Illustrations de JEAN VEBER.

MADAME MAZERAUD. — Je vous en prie! restez; il sera content de vous voir. Vous lui égaieriez un peu les idées.

CHOTELLE. — Il n'est pas de bonne humeur?

MADAME MAZERAUD. — On dirait d'une châtaigne; on ne sait par quel côté l'aborder.

CHOTELLE. — Bien, si j'avais su!

MADAME MAZERAUD. — Vous ne seriez pas monté, n'est-ce pas?

CHOTELLE, *confus*. — Je n'ai pas voulu dire ça!

MADAME MAZERAUD. — Que si! Je vous comprends. Avec ses perpétuelles récriminations, mon pauvre mari a écarté peu à peu tous ses amis. Il n'y a guère que vous qui teniez bon!

CHOTELLE. — Oh! moi, je suis un homme d'habitudes; je ne change jamais de fournisseurs ni d'amis.

MADAME MAZERAUD, *suppliante*. — Monsieur Chotelle! Vous qui avez un peu d'influence sur Mazeraud, vous devriez bien lui remonter le moral.

CHOTELLE. — Soit! Je l'emmène faire une partie de piquet.

MADAME MAZERAUD. — Evidemment!... le piquet c'est quelque chose... mais ça ne suffit pas. Vous devriez prendre mon mari à part, lui demander ce qu'il a... lui qui était si gai autrefois, si vivant! Depuis six mois il tourne au sombre... Vous n'avez pas remarqué?

CHOTELLE. — En effet, il s'est montré plusieurs fois amer, ironique même...

MADAME MAZERAUD. — Ah! Ça vous a frappé?

CHOTELLE. — Oui... Ces messieurs du bureau ont pensé qu'il souffrait de l'estomac... comme tous les gens ironiques.

MADAME MAZERAUD. — Non... Ça ne vient pas de l'estomac; ça vient de ce qu'il a pris notre existence en dégoût.

CHOTELLE. — Pourquoi?

MADAME MAZERAUD. — Au bout de onze ans de ménage, il s'est aperçu tout à coup que d'autres étaient plus riches, plus heureux; et c'est à cela qu'il pense du matin au soir; le bonheur d'autrui lui fait envie, et de jour en jour, il s'attriste. D'abord, j'ai essayé de réagir; quand je le voyais rentrer avec sa mauvaise figure, je me forçais à être joyeuse, à créer de la gaieté autour de lui; peine perdue! Et maintenant, je sens que le découragement me gagne, moi aussi; il me semble que je n'ai plus confiance en lui, ni en moi.

CHOTELLE, *contrarié*. — Chère Madame, c'est fâcheux... très fâcheux, mais je n'y peux rien.

MADAME MAZERAUD. — Oh! si! Mazeraud vous écoute beaucoup; vous seriez tout à fait gentil, si vous vouliez bien lui parler, lui glisser, comme si ça ne venait pas de moi, que cela me fait de la peine; qu'il devrait résister à ses idées noires, prendre le dessus, enfin! Consolerez-le... dites-lui toutes les bonnes choses que votre amitié vous dictera.

CHOTELLE, *contrarié*. — Bon! Je les lui dirai.

MADAME MAZERAUD. — Avec ménagement, pourtant! Il est si ombrageux, en ce moment, si susceptible, traitez-le un peu en malade; n'ayez pas l'air de connaître son état d'esprit.

CHOTELLE. — Ne craignez rien!... J'ai beau avoir mes défauts, mais pour le tact, je ne crains personne.

MADAME MAZERAUD. — Oh! Je n'en doute pas. Je vous serai bien reconnaissante, Monsieur Chotelle. J'avertis mon mari de votre visite, je vous l'envoie.

Elle entre à gauche.

CHOTELLE, *seul*. — Je connais quelqu'un qui aurait mieux fait de rester chez lui! Je déteste ces commissions-là, moi!



SCÈNE V. — M^{me} Mazeraud rentre

SCÈNE III

CHOTELLE, MAZERAUD, MADAME MAZERAUD

MAZERAUD, *entrant, suivi de sa femme*. — Salut, Chotelle!... Je te demande pardon... Je dormais.

CHOTELLE. — Je t'ai fait lever, paresseux!

MAZERAUD. — Tant mieux... je t'attendais un peu.

CHOTELLE. — Un domino?

MAZERAUD. — Bah! Ça ou autre chose...

M^{me} Mazeraud apporte les dominos.

CHOTELLE, *jouant avec Mazeraud*. — Merci, Madame... à toi!... A propos... Eh bien! Ça ne va donc pas, mon pauvre vieux...

MAZERAUD, *surpris*. — Ça ne va pas?

MADAME MAZERAUD, *à part*. — C'est ça des ménagements? Maladroit!

MAZERAUD. — Qu'est-ce qui ne va pas?

CHOTELLE. — Toi, parbleu!

MAZERAUD. — Moi? Ça va très bien. Qu'est-ce qui te prend?

CHOTELLE, *décontenancé*. — Ah! Je croyais... Je te demande pardon C'était ta femme qui...

MADAME MAZERAUD, *à part*. — L'imbécile!

MAZERAUD. — Ma femme t'avait dit que je ne me portais pas bien?

MADAME MAZERAUD, *vivement*. — Mon ami... M. Chotelle s'est mépris...

MAZERAUD. — Je devine! Tu t'es plainte de mon caractère désagréable, hein? Tu as raconté à Chotelle que je tournais au maniaque. N'est-ce pas, Chotelle?

CHOTELLE. — Mais, je t'assure...

MAZERAUD, *regardant sa femme*. — Si... Si! Je le par ierais! Madame t'a fait ses confidences! Elle t'a prié de me chapitrer.

CHOTELLE, *à part*. — Oh! que je suis donc contrarié d'être monté!

MAZERAUD. — Eh bien, oui, mon bon! Il paraît que je perds la tête; je suis assez peu raisonnable pour ne pas me contenter de ce que j'ai; de la destinée somptueuse qui m'a été départie.

MADAME MAZERAUD. — Ça va recommencer.

MAZERAUD. — Il n'existe personne de plus ingrat que moi envers la Providence, qui me comble de ses dons, et je pousse la bassesse jusqu'à envier la condition du moindre millionnaire!

CHOTELLE. — Tu as bien tort de t'occuper des autres; ils ne s'occupent guère de toi!

MADAME MAZERAUD. — Pour sûr!

MAZERAUD. — Est-ce que je fais envie à quelqu'un, moi?... Est-ce qu'il viendra jamais à quelqu'un l'idée de dire: « Ah! ce sacré Mazeraud! quel veinard! Il gagne deux mille francs dans les bureaux de l'Assurance sociale! » A peu près cinq francs par jour. Cinq francs avec lesquels il faut vivre, manger et s'habiller à peu près correctement; par exemple, avec ce qui reste, on est libre de se payer un coupé au mois un petit hôtel et des cigares à bague.

CHOTELLE. — Soit... C'est peu... Mais on a la retraite.

MAZERAUD. — Parlons-en de la retraite! Quand on s'est exténué quarante années durant à copier des lettres ou à vérifier des additions, on se trouve sur le pavé, lesté de six cents francs de retraite; moyennant quoi on n'a même pas le droit de mourir de faim.

MADAME MAZERAUD. — Tiens! Tu es injuste!

MAZERAUD. — Voilà! J'en étais sûr! C'est encore moi qui suis injuste! Mais regarde-le mon intérieur! Regarde-le, Chotelle.

CHOTELLE. — Certainement il y a mieux! Enfin, il est gentil!

MADAME MAZERAUD. — Et c'est propre!

MAZERAUD. — Propre! Ça oui! Il n'y a rien qui accroche la poussière! Nous remplaçons les meubles par la plus franche cordialité. Tiens, toute ma vie, j'ai désiré une chaise longue, tu sais où l'on se jette en rentrant du bureau, pour cuver sa fatigue de la journée: il a fallu s'en passer!

CHOTELLE. — On peut vivre sans chaise longue.

MAZERAUD. — J'ai désiré aussi une lampe à pied, comme il y en a une





SCÈNE VI. — Un misérable qui prend plaisir à torturer sa victime.

chez Boucard, le sous-chef, une grande lampe ornée d'un abat-jour qui a l'air d'une jupe de danseuse. Mais ça coûte trente francs ; et le soir, je me brûle les yeux à écrire des adresses sur des bandes, à la lueur de ce lumignon qui empeste.

MADAME MAZERAUD. — Prive-toi de fumer, et tu l'auras, ton abat-jour !

MAZERAUD. — Se priver ! Toujours se priver ! Je vois bien de quoi je me prive ! Je ne vois pas de quoi je ne me prive pas !

CHOTELLE, construisant un château de dominos. — Et ce sont ces petites choses qui te font souffrir !

MAZERAUD. — C'est surtout dans les petites choses que la gêne se fait le plus péniblement sentir. Et je souffre beaucoup plus du manque de luxe que je ne souffrirais du manque de pain. Tu trouve ça gai, toi, d'habiter au sixième, devant cette perspective de tuyaux de cheminées et de toits funèbres, que borne, au lointain, immuable, la Tour Eiffel ! Ah ! le joli paysage ! comme ça vous monte l'imagination ! Et l'appartement ! trois pièces exigües ! On y gèle, en hiver ; en été, on y rissole ; jamais on n'y respire !

CHOTELLE. — Il faut avoir plus de philosophie : tu es peut-être plus heureux au sixième que les gens riches du premier.

MAZERAUD. — Ouiche ! Voilà un bruit que les gens du premier font courir, afin que les gens du sixième n'aient pas l'idée de descendre. Et c'est un financier qui a dit que l'argent ne faisait pas le bonheur.

MADAME MAZERAUD. — Le bonheur ! Sais-tu seulement ce que c'est ?

MAZERAUD. — Si je le savais, je ne demanderais pas à le connaître ! Tu le sais, toi ?

CHOTELLE. — Le bonheur, c'est d'être heureux.

MAZERAUD. — Tu ne t'es pas fatigué pour découvrir ça !

MADAME MAZERAUD. — Le bonheur, c'est de ne rien désirer.

MAZERAUD. — C'est d'avoir ce que l'on désire ; le bonheur, c'est tout ce que je n'ai pas, et que je n'aurai jamais : c'est la richesse, le plaisir de se sentir libre parce que l'on n'a pas sa chienne de vie à gagner, parce que l'on ne dépend pas de gens qui vous paient ; c'est le luxe, le pouvoir de satisfaire tous ses appétits ; d'entrer dans la boutique au lieu de rêver devant la vitrine ; c'est la sécurité en face de l'avenir ; c'est le droit au repos et à l'optimisme. Il y a là, en face, des tas de personnages souriants, tranquilles, et je les regarde être heureux, j'assiste à leur félicité, et j'enrage de penser que je mourrai sans l'avoir éprouvée.

MADAME MAZERAUD. — Vous l'entendez, Monsieur Chotelle ; nous passons aux idées noires !

CHOTELLE. — Autrefois, tu ne te croyais pas malheureux.

MAZERAUD. — Parce que j'espérais encore.

CHOTELLE. — Quoi ?

MAZERAUD. — Je l'ignore. J'espérais des aubaines vagues... Je me disais : « Ça ne peut pas durer ainsi, et je n'ai qu'à gagner au change. » Hélas ! Non. Ça peut durer éternellement, j'en suis sûr, désormais.

MADAME MAZERAUD. — A moins que le cousin Gaucher ne se décide à revenir.

CHOTELLE. — Quel cousin Gaucher ?

MADAME MAZERAUD. — Le fils de la sœur du père de mon mari !

MAZERAUD. — Un malin, celui-là ! Au lieu de rester employé à deux mille francs, il est parti un beau matin pour le Transvaal, et là, il a découvert une mine d'or, en se promenant.

CHOTELLE. — Une mine d'or !

MADAME MAZERAUD. — Il lui a donné un nom de femme. (Cherchant.) « La Rosine » ou « La Marinette ».

MAZERAUD. — « La Rosemonde ». Et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il ne s'y connaissait pas plus que moi ! Encore un chançard ! (Courant au tiroir.) Tiens, voilà son portrait.

CHOTELLE. — Il n'a pas une figure très expressive.

MAZERAUD. — Il a l'air d'une gourde !

Il rejette le portrait dans le tiroir.

CHOTELLE. — Il est millionnaire...

MADAME MAZERAUD. — Dix fois !

MAZERAUD. — Plus que ça ! Il ne sait pas le compte de sa fortune.

CHOTELLE. — Et ce richard n'a pas pensé à vous ?

MAZERAUD. — Si fait ! Tant qu'il a été pauvre ! Mais dès qu'il a été riche ! Bonsoir Constant !

MADAME MAZERAUD. — Tu exagères ; les premiers temps, il nous a écrit ! Nous sommes toute sa famille ; et, en nous annonçant la bonne nouvelle, il nous a proposé de le rejoindre...

MAZERAUD. — Moi, je ne voulais pas risquer un voyage ; je lui ai écrit de nous envoyer vingt mille francs... Avec ça, nous nous serions retirés en province, nous aurions acheté un petit commerce...

CHOTELLE. — Bien entendu, il n'a pas jugé utile de répondre.

MAZERAUD. — Nous n'avons plus eu de ses nouvelles que par les journaux ; regarde le courrier financier, les actions de sa mine montent toujours ; il a triplé sa fortune. Il est probable que depuis dix ans il nous a oubliés.

CHOTELLE. — Quel égoïste !

MADAME MAZERAUD. — C'était un brave garçon, Gaucher ; je suis persuadée qu'il tombera ici au moment où nous l'attendrons le moins. Les parents riches vous réservent de ces surprises-là !

MAZERAUD. — Qu'il se dépêche alors, car je suis à bout de patience.

MADAME MAZERAUD. — Je vous laisse ; je vais surveiller mon diner.

SCÈNE IV

CHOTELLE, MAZERAUD

CHOTELLE. — Pauvre M^{me} Mazeraud ! Elle t'est très attachée.

MAZERAUD. — Comme la corde au pendu !

CHOTELLE. — Ce n'est pas bien ce que tu dis là !

MAZERAUD. — Mettons que je n'ai pas de cœur !

CHOTELLE. — Tiens, tu es aigri !



SCÈNE VII. — Gaucher! Bon Dieu de bois !

MAZERAUD. — Voyons, Chotelle ! Tu as regardé M^{me} Mazeraud ? Là, vrai ! Est-ce que c'est un objet de convoitise ?

CHOTELLE, *vaguement*. — Mon Dieu !...

MAZERAUD. — Parle sincèrement ! Est-ce que tu t'es jamais dit : « Matin ! Voilà une jolie petite femme à qui je ferais volontiers la cour ? »

CHOTELLE. — Pourquoi pas ?

MAZERAUD. — Farceur !

CHOTELLE. — D'abord, la femme d'un ami est sacrée.

MAZERAUD. — Un proverbe arabe affirme : « La femme d'un ami vivant sent toujours bon. »

CHOTELLE. — Et puis, autrefois...

MAZERAUD. — Autrefois, tu ne la connaissais pas... Autrefois, elle avait la même tournure ; c'est une justice à lui rendre : elle n'a jamais vieilli parce qu'elle n'a jamais été jeune.

CHOTELLE. — Elle est remplie de qualités, M^{me} Mazeraud.

MAZERAUD. — C'est ce que je me répète pour me consoler, parbleu ; je pense que je suis un ingrat de ne pas comprendre tant de dévouement résigné, tant de courage allègre ; je me dis : « Dans tout Paris, tu n'en trouverais pas deux comme celle-là pour accepter ta médiocrité ou pour la supporter. »

CHOTELLE. — Alors.

MAZERAUD. — Alors, je regarde autour de moi : la femme d'un tel, qui est exquise, la femme de chose qui lui apporta cent mille francs de dot !

CHOTELLE. — Ce n'est jamais que trois mille francs de rente.

MAZERAUD. — Mais c'est le moyen de donner deux diners par an, de faire figure, de se pousser peu à peu ; et parfois, je songe que si je suis resté simple employé, c'est la faute de M^{me} Mazeraud qui m'apporta en dot, devine quoi ? Cent sous dans une bourse en acier !

CHOTELLE. — Chut ! Écoute !

MAZERAUD. — Quoi ?

CHOTELLE. — Derrière la porte !... J'ai entendu du bruit.

MAZERAUD. — Tu crois ? Elle nous écoutait ?

CHOTELLE. — Je le crains... Tu as parlé trop haut !

MAZERAUD. — Diable ! Pauvre Louise ! (*Furieux.*) Tiens, voilà ce que c'est de n'avoir pas le moyen de se payer des portières !

CHOTELLE. — Tais-toi !

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME MAZERAUD

M^{me} Mazeraud rentre, elle a les yeux rouges. Elle porte des plats qu'elle range : «eu muet. Mazeraud interroge des yeux Chotelle qui fait signe qu'elle a pleuré.

CHOTELLE, *dégagé*. — Eh bien ! Puisque tu n'es pas prêt ! Je descends faire un tour.

MAZERAUD, *désolé*. — Comment ? Tu me laisses ?... Reste encore !

CHOTELLE, *bas*. — Tu sais, je n'aime pas les scènes... et il y en a dans l'air ! Au revoir, Madame !

MAZERAUD, *le retenant*. — Au moins tu repasseras avant le dîner ?

CHOTELLE, *s'échappant*. — Oui... oui... n'aie pas peur !

SCÈNE VI

LES MÊMES moins CHOTELLE

MAZERAUD. — Egoïste, va ! Tous les vieux garçons se ressemblent.

MADAME MAZERAUD, *qui s'est contenue jusque-là, fond en larmes*. — Oh René ! René !

MAZERAUD. — Quoi ! Qu'est-ce que tu as ?

MADAME MAZERAUD. — J'ai... entendu.

MAZERAUD. — Ah !... Je t'ai fait de la peine ? Je te demande pardon

MADAME MAZERAUD, *pleurant*. — Oh ! Méchant ! Méchant !

MAZERAUD, *se montant peu à peu*. — Ne pleure pas !... Je n'en pensais pas un mot, tu sais ! Et puis, je suis dans un mauvais jour. Il ne faut pas m'en vouloir !... Essuie tes yeux ! Et puis Chotelle m'agaçait !... N'est-ce pas que tu ne m'en veux pas ?... Puisque je te demande pardon... ne pleure pas comme ça !... c'est agaçant !... Et puis, après tout, c'est ta faute ! Tu n'avais qu'à ne pas écouter aux portes !

MADAME MAZERAUD, *pleurant*. — René !

MAZERAUD. — Tant pis ! On retient la vérité pendant des années, et puis, une fois, elle s'échappe et on ne peut plus la rattraper. Ce que j'ai dit est dit.

MADAME MAZERAUD. — Si tu ne veux plus de moi, je m'en irai... Tu ne me verras plus.

MAZERAUD. — C'est ça ! fais-moi passer pour un bourreau, tout de suite ! pour un homme qui chasse sa femme, un misérable qui prend plaisir à torturer sa victime. Oh !

MADAME MAZERAUD, *s'essuyant les yeux*. — Tu ne m'aimes pas... Tu ne m'as jamais aimée !

MAZERAUD, *furieux*. — Mais si ! mais si ! Je t'adore ! Je t'en prie ! ne me gâte pas mon dimanche ! mon joyeux dimanche ! Passe-moi *Les Trois Mousquetaires*... Il fallait cette histoire-là pour me mettre tout à fait de bonne humeur. (*M^{me} Mazeraud lui donne les livraisons.*) Merci.

Il se met à lire. On sonne.

MADAME MAZERAUD. — On sonne. Faut-il dire que tu es là ?

MAZERAUD, *dans sa lecture*. — Ça te regarde. En voilà un qui sera bien reçu ! (*Seul.*) C'est vrai qu'il y a des moments dans la vie où on est dégoûté de tout... même de soi...

SCÈNE VII

MAZERAUD, MADAME MAZERAUD puis GAUCHER

MADAME MAZERAUD, *reparaissant émue*. — Mazeraud !... Ah ! Il... il... est là !

MAZERAUD. — Eh bien, après ?

MADAME MAZERAUD. — C'est lui !

MAZERAUD. — Qui ça, lui ?

MADAME MAZERAUD. — Le cousin Gaucher.

MAZERAUD, *se levant*. — Gaucher ! Bon Dieu de bois ! Tu es sûre ?

MADAME MAZERAUD. — Il est entré ! Il m'a dit : « Vous ne me remettez pas, je suis votre cousin Gaucher ! »

MAZERAUD. — Et tu le laisses dans l'antichambre. (*Allant à la porte.*) Mon cousin !

GAUCHER, *entrant, très gai*. — Mazeraud ! Tu me reconnais ?

MAZERAUD. — Si je te... Si je vous... Ah! oui, par exemple! Est-ce que vous avez fait bon voyage?

GAUCHER. — Passable... merci; on fait toujours bon voyage quand on rentre dans son pays. Ma cousine, on peut vous embrasser?... Tu permets?...

MAZERAUD. — Comment donc!... Allez-y!... Et il y a longtemps que vous êtes en France?...

Il lui offre une chaise

GAUCHER. — J'arrive.

MAZERAUD. — Et vous venez comme ça, tout droit voir vos cousins?

GAUCHER. — Je pense bien!... Vous êtes mes seuls parents.

MAZERAUD. — Et vos seuls amis, allez!...

GAUCHER. — Tu me dis vous?... On se tutoyait, autrefois!

MAZERAUD. — Oui... mais maintenant... Je n'ose plus!...

GAUCHER. — Pourquoi?

MAZERAUD. — Dame... un homme qui a trouvé une mine d'or... ça m'intimide!

GAUCHER. — La belle affaire!... Qui est-ce qui n'a pas trouvé une mine d'or dans sa vie?...

MAZERAUD. — Moi!

GAUCHER. — Parce que tu n'as pas voulu!... Que je te regarde! Tu n'as pas changé!

MAZERAUD. — Toi non plus!... Pour une surprise, c'est une rude surprise!... Nous causions encore de vous... de toi, avec ma femme, tout à l'heure.

GAUCHER. — Ces bons cousins! Ça vous fait un peu plaisir de me voir?...

MADAME MAZERAUD, *vivement*. — Ah! Pour sûr!...

GAUCHER. — Ça m'en fait encore plus à moi!... Je reviens de si loin!

MAZERAUD, *vivement*. — Assieds-toi!...

MADAME MAZERAUD. — Alors, si j'osais vous proposer!... — après le voyage, la poussière et puis la fatigue... un coup de brosse...

MAZERAUD. — Mon cousin n'aura pas ici le luxe auquel il est habitué!...

MADAME MAZERAUD. — Qu'importe! M. Gaucher voudra bien nous excuser; nous sommes un petit ménage.

GAUCHER. — Mais, ma cousine, je vous assure, je suis confus.

MADAME MAZERAUD, *l'entraînant*. — Venez, venez.

MAZERAUD, *seul*. — La maladroite! Elle lui laisse voir notre misère, cela suffit pour le mal disposer à notre égard.

SCÈNE VIII

MAZERAUD, MADAME MAZERAUD

MADAME MAZERAUD, *rentrant, à la cantonade*. — La brosse est pendue à droite mon cousin. (*Fermant la porte*.) Eh bien!

MAZERAUD. — Je n'en reviens pas!

MADAME MAZERAUD. — Trouves-tu qu'il faut désespérer, maintenant! Juste au moment où l'on se croit perdu, le bonheur vous tombe du ciel.



SCÈNE IX. — Tu ne nous dois pas de remerciements!

MAZERAUD. — Nous en sommes si près du ciel! Je suis encore tout étourdi! Il n'a pas trop changé Gaucher, depuis dix ans.

MADAME MAZERAUD. — Et quelle figure distinguée!

MAZERAUD. — L'homme qui possède une mine d'or a toujours l'air distingué. (*Allant au tiroir*.) Ah! son portrait! Il faut le mettre là, en évidence! qu'il voie qu'on ne l'a pas oublié.

Il dispose le portrait.

MADAME MAZERAUD. — Quel brave garçon, au débarqué, même avant de descendre à l'hôtel, il court droit ici.

MAZERAUD. — Tous les Gaucher avaient le sentiment de la famille.

MADAME MAZERAUD. — Dire qu'il a monté nos six étages! Comme il est simple et sans façon pour un millionnaire.

MAZERAUD, *important*. — Tu as remarqué qu'il m'a tutoyé.

MADAME MAZERAUD. — Il a dit : « Vous êtes mes seuls parents. » Cela signifie...

MAZERAUD. — « Mes seuls héritiers. » C'est la pure vérité.

MADAME MAZERAUD. — Il doit avoir des intentions sur nous... sur toi!

MAZERAUD. — Tu crois? Ne perdons pas la tête... Il se peut que nous nous trompions.

MADAME MAZERAUD. — Allons! Il ne serait pas venu ici directement.

MAZERAUD. — Si tu veux mon avis, je le trouve simplement vêtu pour un millionnaire... Je sais bien qu'il arrive de voyage!

MADAME MAZERAUD. — Il rendait visite à de pauvres gens; il n'avait pas besoin d'étaler son luxe.

MAZERAUD. — Il a du tact! Ah! ce bon Gaucher! (*Allant à la porte*.) Il se lave les mains... Il est bien long à se laver les mains.

MADAME MAZERAUD. — Ne le presse pas... Tu l'as attendu dix ans, tu peux bien l'attendre cinq minutes de plus!

MAZERAUD. — Oui, profitons-en pour nous concerter. Faudra-t-il aborder la question des vingt mille francs?

MADAME MAZERAUD. — Là? sur-le-champ? Sans lui laisser le temps de respirer? Ça me semble bien délicat!... Enfin, tu es le maître!...

MAZERAUD. — Quoi! Tu te fâches tout de suite! Je te demande un conseil! Pendant que nous le tenons, ne vaudrait-il pas mieux l'engager?

MADAME MAZERAUD. — On peut toujours essayer.

MAZERAUD. — Vingt mille francs! Ce n'est pas grand'chose pour un richard comme celui-là... J'ai envie de pousser jusqu'à trente mille!

MADAME MAZERAUD, *éblouie*. — Trente mille francs! Il nous donnerait tant d'argent que ça!

MAZERAUD. — Bah! Qu'est-ce que ça représente? Ce que la Rose-monde produit en un jour! Est-ce que ça compte? Vois-tu, sur le moment, on n'ose jamais demander assez, et après, on regrette d'avoir été trop discret... Il irait peut-être jusqu'à quarante mille?...

MADAME MAZERAUD. — Tu perds l'esprit...

MAZERAUD. — En somme, je suis son seul héritier! Tant pis, je risque les quarante mille... Il ne refusera pas! Il ne peut pas me refuser!

MADAME MAZERAUD. — Que d'argent! La tête me tourne rien que d'y penser!

MAZERAUD. — Peuh! Deux mille louis! Ça ne représente pas encore le Pérou!

MADAME MAZERAUD. — Mais c'est la tranquillité! le repos pour toi! la fin de nos misères!

MAZERAUD. — D'accord! Moi, je vois plus loin!... l'avenir, les espérances.

MADAME MAZERAUD. — Oh! René!
 MAZERAUD. — Dame! Ce garçon-la n'a pas l'air d'avoir une santé très forte!
 MADAME MAZERAUD. — Tais-toi donc!... les portes sont minces...
 (Avec intention.) On entend tout! Le voici!

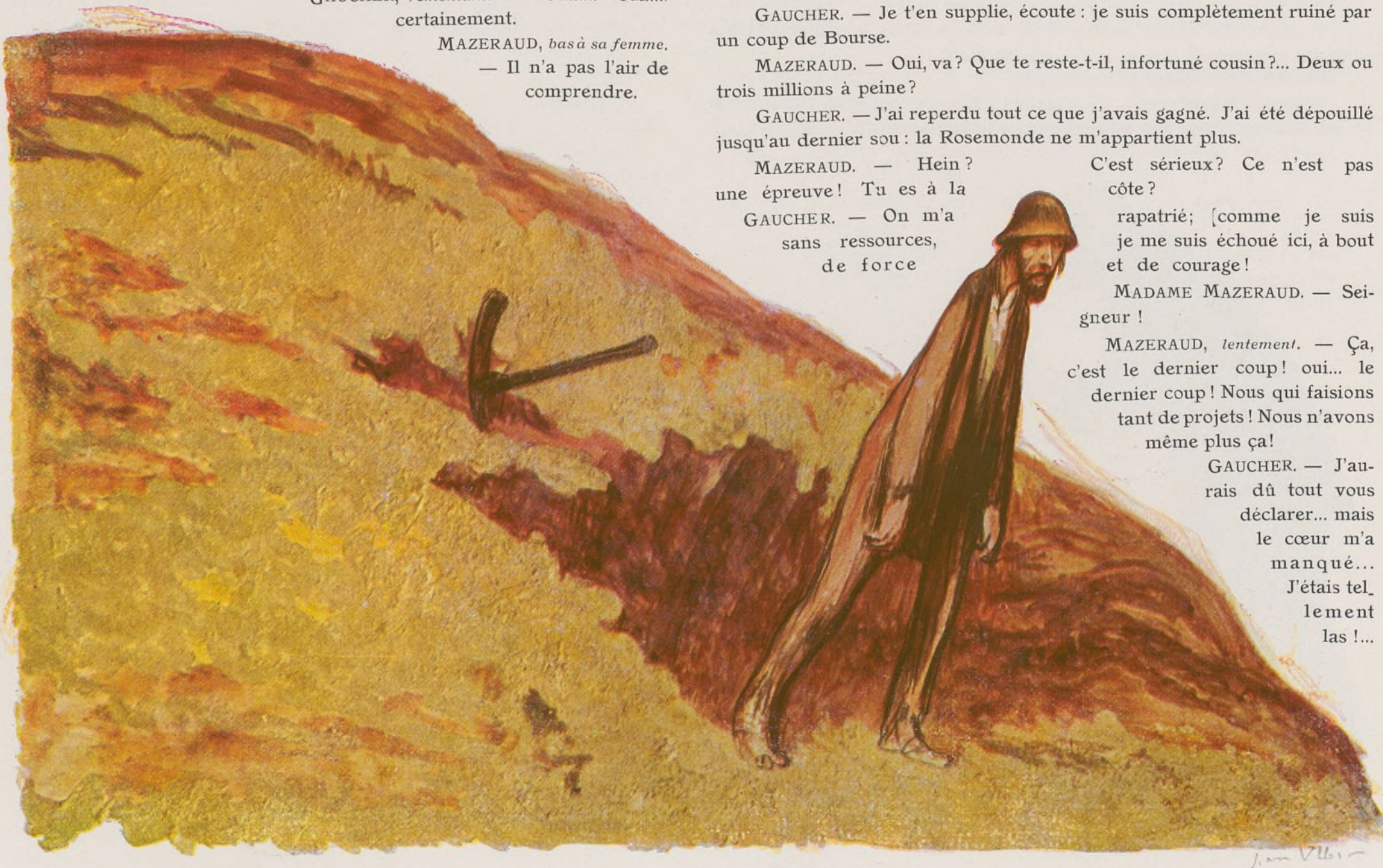
SCÈNE IX

LES MÊMES, GAUCHER

GAUCHER, entrant. — Ah! Cela m'a délassé... Mes braves cousins!
 MAZERAUD, bas à M^{me} Mazeraud, ravi. — Ses braves cousins! (Haut.) Mon brave Gaucher! Et comme ça tu as fait bon voyage!
 GAUCHER. — Il me semblait que le train n'arriverait jamais; j'avais hâte d'être à Paris et d'oublier près de vous ces dix années d'aventures!
 MADAME MAZERAUD. — Il vous plaît à dire! N'en a pas qui veut des aventures pareilles!
 MAZERAUD. — Sans doute, dans son métier, il y a de durs moments.
 GAUCHER. — Oh! pour sûr!
 MAZERAUD. — Regarde ce portrait là-bas! Il n'a pas quitté cette place depuis ton départ, tu étais avec nous, toujours! Ce n'est nullement préparé!
 GAUCHER. — Comme je suis touché!
 MADAME MAZERAUD. — Tout de même, vous voilà revenu dans votre pays, près de vos parents qui vous aiment, vous allez vous retremper un peu dans la vie de famille.
 GAUCHER, lui serrant les mains. — Chère Madame Mazeraud!
 MADAME MAZERAUD. — Oh! Ne croyez pas que ce soit à cause de votre situation que nous sommes contents de vous revoir... Loin de nous ce bas calcul.
 MAZERAUD. — Que tu sois riche ou pauvre, ça ne nous regarde pas. Tu es notre cousin Gaucher et cela suffit.
 GAUCHER. — Mon ami!
 MAZERAUD. — Moi, d'abord, je ne suis pas le courtisan de la richesse; ma femme peut le certifier; n'est-ce pas que je ne suis pas le courtisan de la richesse?
 MADAME MAZERAUD. — Assurément! Tu as bien des défauts, mais tu n'es pas envieux. Mon cousin, quand il a appris votre aventure, il s'est écrié : « Tant mieux! Voilà Gaucher tiré d'affaire! Le voilà heureux! »
 GAUCHER. — Quels bons parents!
 MAZERAUD. — Oh! je sais bien ce que tu vas répondre : l'argent ne fait pas le bonheur! Qu'est-ce qu'il te faut, alors? la gêne? Sapristi, non! Toi qui as passé par là, tu en sais quelque chose.
 GAUCHER. — En effet.
 MAZERAUD. — Et aujourd'hui que tu rentres après fortune faite, tu vas te donner du bon temps, tu vas semer le bonheur et la joie autour de toi... comme le soleil.

GAUCHER, remontant. — Oui... oui... certainement.

MAZERAUD, bas à sa femme.
 — Il n'a pas l'air de comprendre.



LA ROSEMONDE

MADAME MAZERAUD. — Tu l'as trop pressé.
 MAZERAUD. — Il a une drôle de figure.
 MADAME MAZERAUD, bas. — Oui... (Haut.) Eh bien, mon cousin, qu'est-ce que vous avez? Vous êtes tout pâle!
 GAUCHER, allant s'asseoir. — C'est la fatigue et puis l'émotion du retour.
 MADAME MAZERAUD. — Ah! pas cette chaise!... je vais chercher le fauteuil.
 MAZERAUD. — Vite... vite... le fauteuil.
 Ils sortent à gauche.
 GAUCHER, seul, se levant. — Pauvres gens! Comment leur avouer que je n'ai plus le sou!
 MADAME MAZERAUD, reparaisant avec Mazeraud, ils poussent un fauteuil. — Là, vous serez mieux assis.
 GAUCHER, s'asseyant. — Je n'avais besoin de rien.
 MAZERAUD. — Si... toi qui es habitué au luxe, tu dois te trouver mal à l'aise dans notre mansarde.
 MADAME MAZERAUD. — Mais vous nous excuserez... ce n'est pas notre faute.
 GAUCHER. — Je voudrais vous remercier... et je n'ose pas.
 MAZERAUD. — Tu ne nous dois pas de remerciement. A notre place, tu agirais de même, tu es notre cousin Gaucher, n'est-ce pas? Eh bien, plus tard, si tu juges que nous avons mérité quelque affection de ta part, tu auras mille occasions de nous la témoigner.
 MADAME MAZERAUD, sévère. — Mazeraud!
 MAZERAUD. — Mais non!... Le cousin comprend ce que je veux dire!... N'est-ce pas que tu comprends ce que je veux dire?
 GAUCHER. — Oui... vaguement.
 MAZERAUD. — Je n'insiste pas... Nous causerons de ça plus tard... Tu sais, les capitaux, en France, sont difficiles à placer; or, ma femme et moi nous avons en vue une spéculation assez avantageuse.
 GAUCHER. — Et tu as compté sur moi?
 MAZERAUD, gêné. — Dame!... Un peu!...
 GAUCHER. — Si, par hasard, tu t'étais abusé.
 MADAME MAZERAUD. — Comment! Vous refusez?
 GAUCHER. — Si je n'étais pas aussi riche... que tu te l'imagines.
 MAZERAUD. — Oh! tu veux rire!
 GAUCHER. — Si j'étais ruiné!
 MAZERAUD, surpris. — Toi, le Crésus de la famille... le riche Gaucher?
 GAUCHER. — J'ai été riche... pas longtemps, hélas!
 MAZERAUD. — Ah! ce Gaucher! Je le reconnais bien... là! Toujours prêt à plaisanter!
 GAUCHER. — Mais je t'assure!
 MAZERAUD, riant. — Le propriétaire de la Rosemonde ruiné! C'est bien inventé!
 GAUCHER. — Je t'en supplie, écoute : je suis complètement ruiné par un coup de Bourse.
 MAZERAUD. — Oui, va? Que te reste-t-il, infortuné cousin?... Deux ou trois millions à peine?
 GAUCHER. — J'ai reperdu tout ce que j'avais gagné. J'ai été dépouillé jusqu'au dernier sou : la Rosemonde ne m'appartient plus.
 MAZERAUD. — Hein?
 GAUCHER. — On m'a sans ressources, de force
 C'est sérieux? Ce n'est pas côté?
 rapatrié; [comme je suis je me suis échoué ici, à bout et de courage!
 MADAME MAZERAUD. — Seigneur!
 MAZERAUD, lentement. — Ça, c'est le dernier coup! oui... le dernier coup! Nous qui faisons tant de projets! Nous n'avons même plus ça!
 GAUCHER. — J'aurais dû tout vous déclarer... mais le cœur m'a manqué... J'étais tellement las!...

Si j'avais su! Vous allez
me détester maintenant!
Je pars!

MADAME MAZERAUD. — Où irez-vous?

GAUCHER. — Droit devant moi... Adieu!

MADAME MAZERAUD, à son mari. — René!

MAZERAUD. — Allons, je ne te laisserai pas
partir ainsi... tu vas rester.

GAUCHER. — A quoi bon!

MAZERAUD, le retenant. — Tu resteras!... Après
tout tu es notre cousin Gaucher! Notre seul parent...
On ne peut pas te renvoyer ainsi!

GAUCHER, ému. — Mazeraud! Vrai... c'est bien
ce que tu fais là!

MAZERAUD. — C'est bien... si on veut!

GAUCHER. — Tu me pardonnes?

MADAME MAZERAUD. — Ce n'est pas de votre
faute, si nous nous sommes monté la tête!

MAZERAUD. — Allons, assieds-toi!

GAUCHER. — Dans le fauteuil? Non!

MADAME MAZERAUD. — Dans
le fauteuil! Si, si! Et vous allez
dîner avec nous.

GAUCHER. — Vous êtes trop
bonne.

MAZERAUD. — Tu as déjeuné? Je parie que non!

GAUCHER. — J'ai déjeuné... avant-hier.

MAZERAUD. — Mon pauvre garçon! Tu meurs de faim!

MADAME MAZERAUD. — Et vous ne le disiez pas! Je vais vous servir.
Mazeraud, aide-moi à mettre le couvert.

GAUCHER. — Non... non... Je vous donne de l'embarras! Je suis
désolé!

MAZERAUD. — Ne bouge pas! C'est l'affaire d'un instant!

GAUCHER, les regardant. — Vous êtes de braves gens! Vous ne m'avez
pas chassé!

MAZERAUD. — Il ne manquerait plus que ça!

GAUCHER. — Vous auriez pu me renvoyer. Comment m'acquitterai-je
envers vous?

MAZERAUD. — On en recausera. Mon pauvre vieux, tu peux te vanter
de nous avoir fait une fausse joie!... Nous qui te croyions milliardaire!...
Je me voyais déjà lâchant l'Assurance Sociale!...

GAUCHER. — Tu es toujours à la Sociale?

MAZERAUD. — Plus que jamais!... Mais je suis au contentieux, main-
tenant!...

GAUCHER. — Mâtin! tu as fait ton chemin!...

MAZERAUD. — Mon Dieu!... J'avance sur place, mais j'avance!...

GAUCHER. — Tu as de la veine! Crois-tu qu'on me reprendra, à la
Sociale?

MAZERAUD. — Dame! j'en parlerai à ces messieurs... Tu sais, ils sont
si difficiles!

GAUCHER. — Je pense bien!

MAZERAUD. — Mais toi, tu dois en avoir eu des aventures?... Tu
nous conteras cela!

GAUCHER. — Oh! ce n'est pas très curieux, ni très gai... des luttes,
des mécomptes, des coups de fortune et puis des défaites... Tout ça pour
revenir ici Gros-Jean comme devant! Je n'aime pas parler de cela! Tenez,
depuis dix ans, voilà le premier instant de sécurité que j'ai; je ne me sens
plus isolé, à la merci des hommes, des événements, je respire enfin,
sans contrainte!

MADAME MAZERAUD. — Quant à ça vous pouvez respirer! Nous per-
chons assez haut pour avoir de l'air.

GAUCHER, à la fenêtre. — Oh! comme la vue s'étend loin d'ici... sur
ces toits.

MAZERAUD, amer. — Et c'est joli, hein? Une collection complète de
tuyaux de cheminées. J'espère que tu as vu mieux que ça dans tes
courses!

GAUCHER. — Mieux que ça! J'ai vu des paysages admirables, des
sites splendides, mais qui ne m'appartenaient pas; ce n'était pas le
décor familial qui est avec vous, qui encadre vos pensées de
chaque jour, dont on connaît les moindres détails et dont on suit les rares
changements. Que de fois j'ai rêvé d'avoir un paysage à moi, un coin de
paysage stable comme celui-ci. Regardez comme ces tons gris sont jolis
au lointain.

MADAME MAZERAUD. — Vous trouvez.

GAUCHER, admiratif. — Et... vous avez la tour Eiffel.

MAZERAUD. — C'est vrai... on a la tour Eiffel.

MADAME MAZERAUD. — A table, mon cousin. (Gaucher se met à
manger.) Le bouillon d'abord.

GAUCHER. — Il est exquis!

MADAME MAZERAUD. — C'est que j'y mets un cou de poulet...
Un peu de bœuf... pas si vite... Vous allez vous faire mal! Buvez!

GAUCHER. — Merci!

MAZERAUD. — Eh bien! On dirait que tu vas mieux?

GAUCHER. — Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est pour un homme
harassé et traqué comme je l'ai été que de trouver enfin une minute
d'apaisement. Comme on est bien ici!

MAZERAUD. — Tu n'es pas difficile.

GAUCHER. — Comme on est loin des luttes
et des tumultes; et quel oubli du passé! Il me
semble que je n'ai pas quitté le pays; tout ce
que j'ai subi là-bas n'est plus qu'une pénible
histoire que l'on m'a racontée et qui s'efface.

MAZERAUD. — Tu ne

regrettes rien! ta richesse, ton luxe.... ce que tu possédais!

GAUCHER. — Je n'ai pas eu le temps de rien posséder, même quand
j'étais riche.

MAZERAUD. — Enfin, que diantre! Tu as connu le bonheur, toi!

GAUCHER. — Jamais.

MAZERAUD. — Allons donc!

GAUCHER. — Le bonheur, je ne le connais qu'aujourd'hui.

MAZERAUD. — Où ça?

GAUCHER. — Là, près de vous.

MAZERAUD. — Tu te moques du monde.

GAUCHER. — Ah! vous avez su organiser votre existence; vous êtes
heureux, vous!

MAZERAUD. — Parlons-en!

GAUCHER. — Vous êtes restés dans votre bien-être, et moi aussi,
j'aurais cette quiétude, si je n'étais parti bêtement, par coup de tête, pour
un pays où les plus forts usent leur énergie. Je ne connaîtrais pas l'anxiété
du présent, la peur du lendemain; j'aurais une besogne régulière, qui me
permettrait de mener une vie libre, sans imprévu dangereux.

MAZERAUD. — Ça, c'est vrai, il n'y a pas d'imprévu.

GAUCHER. — Des appointements qui tombent à date fixe, l'argent
dont on n'a pas à se préoccuper parce qu'on le gagne justement.

MAZERAUD, fier. — Et puis, on a la retraite!

GAUCHER. — On a la retraite!... Si je n'étais pas parti j'aurais un
intérieur, moi qui suis condamné à vivre à l'hôtel; j'aurais mon chez
moi, un chez moi gai et cordial comme celui-ci; même au temps de ma
richesse, je n'ai pu me passer cette fantaisie: avoir des meubles à moi.

MAZERAUD. — Notre mobilier ne paie pas de mine... mais c'est tout
cœur de chêne; il ne nous manque rien. Je pourrais avoir une chaise
longue, mais je n'y tiens pas, elle encombrerait.

GAUCHER, dont l'émotion augmente peu à peu. — Oui... C'est un intérieur
comme celui-là que j'aurais désiré; on devine dans les moindres détails,
l'âme discrète qui anime toutes choses, l'âme de la maison; on la surprend
qui veille sur ta vie; c'est elle qui écarte de toi les menus soucis, les tracés
de chaque jour; c'est elle qui éclaire d'une gaieté intime, le décor qu'elle
t'a choisi; à ton insu, elle a pris une part de ton fardeau, la plus difficile
et la moins glorieuse. Quand tu rentres, il y a quelqu'un qui t'attend, et
qui t'accueille; avant que tu l'aies dite, ta peine est apaisée et ta joie est
doublée puisque tu la communiques. Il y a au monde, un être à qui tu
peux te fier sans contrainte. Et vois-tu, c'est cela que je t'envie le plus,
moi; j'ai toujours été seul, et c'est la pire détresse, et c'est pour cela que
j'ai été vaincu. Aux moments graves, où l'on risque son va-tout, je n'ai
pas trouvé, près de moi, la compagne qui fortifie et qui conseille; lorsque
j'ai douté, je n'ai pas trouvé l'amie qui encourage et qui ranime. Je n'ai
travaillé en égoïste, que pour moi, mon effort était condamné d'avance,
et lorsque j'ai désespéré, je n'ai pas trouvé la femme qui tend les bras et
qui console. (Très ému.) Maintenant, je vois comment j'ai manqué ma vie;
j'avais le bonheur à portée de la main; je me suis sauvé loin de lui; et
c'est bien fait pour moi.

Il s'enfuit dans la chambre de gauche. Mazeraud et sa femme, qui sont restés
immobiles à l'écouter, se regardent soudain.

MAZERAUD, tendant les bras à sa femme. — Allons, ma vieille! (Elle

se jette dans ses bras, puis un silence.) Je t'aime bien tout de même!

MADAME MAZERAUD. — Tiens donc! J'en étais sûre.

On sonne.

MAZERAUD, *allant ouvrir.* — Ça doit être Chotelle, il devait repasser : reste! je vais ouvrir! (*A la cantonade.*) Tu peux entrer.

CHOTELLE, *bas.* — La scène a eu lieu?

MAZERAUD. — Il y a belle lurette! L'orage est passé, nous sommes au beau.

CHOTELLE. — Tiens, tiens! Depuis longtemps je ne t'avais vu aussi gai... Qu'est-ce qui vous est arrivé?

MAZERAUD. — Rien... Nous sommes contents; voilà tout! N'est-ce pas, Louise? Nous sommes contents?

CHOTELLE. — J'y suis! Vous avez des nouvelles du cousin Gaucher?

MAZERAUD. — Il est de retour!

CHOTELLE. — Oh! il a ramené le galion?

MAZERAUD. — Non... Le galion, c'est un bateau! Gaucher est complètement ruiné; il revient après infortune faite.

CHOTELLE. — Hein? Et vous prenez ça gaiement?

MAZERAUD. — Mon Dieu, oui! Car je sais désormais ce que c'est que le bonheur.

CHOTELLE. — Voyons!

MAZERAUD. — Le bonheur, mon vieux Chotelle... ce n'est pas ci, ce n'est pas ça... non! Le bonheur, c'est de trouver plus malheureux que soi.

CHOTELLE. — Ah bah!...

Gaucher paraît à gauche.

MAZERAUD. — Permets-moi de te présenter mon cousin Gaucher... Monsieur Chotelle...

Les deux hommes se saluent et se serrent la main.

PIERRE VEBER.





MAURICE QUENTIN DE LA TOUR

INCONNUE

ÉTUDE POUR UN PORTRAIT

(PROPRIÉTÉ DE L'ÉCOLE GRATUITE DE DESSIN DE SAINT-QUENTIN)



L'Eglise et le Couvent de Sainte-Claire, d'après un dessin d'André Dauchez

L'AME D'ASSISE

Par GABRIEL MOUREY

C'est la troisième fois en quatre ans que je touche le seuil de la Cité séraphique.

De la gare à la porte San Francesco mes yeux s'attendent à regarder grandir là-haut, entre les rideaux de cuir du break grinçant qui m'emporte sur la route poussiéreuse, le troupeau gris et rose des maisons d'Assise. Au flanc de la colline que couronnent les ruines déchi-quetées de la *Rocca maggiore* et que prolonge à pic sur la vallée la masse cyclopéenne du vieux couvent, avec, à son faite, en plein azur, et toujours offerte la première et la dernière aux bénédictions du soleil, la radieuse Basilique du *poverello*, elles se présentent les unes contre les autres, elles grimpent les unes sur les autres... elles ont si peu de place où se tenir! Les campaniles carrés de leurs églises leur servent de bergers, les tours crénelées des remparts de chiens de veille; et des yeux grands ouverts de leurs fenêtres qui depuis des siècles contemplent le même horizon elles sourient. Quelle douceur de les revoir! Le premier soir que je vins vers la ville miraculeuse, leurs vitres étincelaient dans l'or du crépuscule avec des lueurs

d'incendie; mais ce matin, à travers la brume légère elles ont pour moi des regards amicaux...

Est-il de paysage au monde qui, plus simplement, plus candide-ment, plus amè-nement s'offre et se donne à qui désire le conquérir? Tout y est apaisé, adouci, reposant. A l'ombre lumineuse des oliviers évangéliques dont le temps a creusé et noué le tronc, les moissons blondes s'étalent et ondoient suivant les mouvements de la terre qui les porte; parmi les mûriers et les ormeaux, derrière des murailles de roses grimpantes, de claires villas s'enivrent de lumière; de beaux cyprès, ici et là, dressent vers le ciel leur quenouille de bronze sombre; des oratoires jalonnent le chemin.

Il serpente et monte raide à présent; les jardins s'étagent: à travers les guirlandes des pampres, au-dessus de sa tête, soudain l'on aperçoit un coin de la ville, tout proche, semble-t-il, dans ce cadre de feuilles; on distingue le parapet d'une petite place suspendue dans le vide avec de gros arbres devant une église dont la façade au pignon triangulaire est percée de l'œil rond d'une rose de pierre ajourée. La route tourne

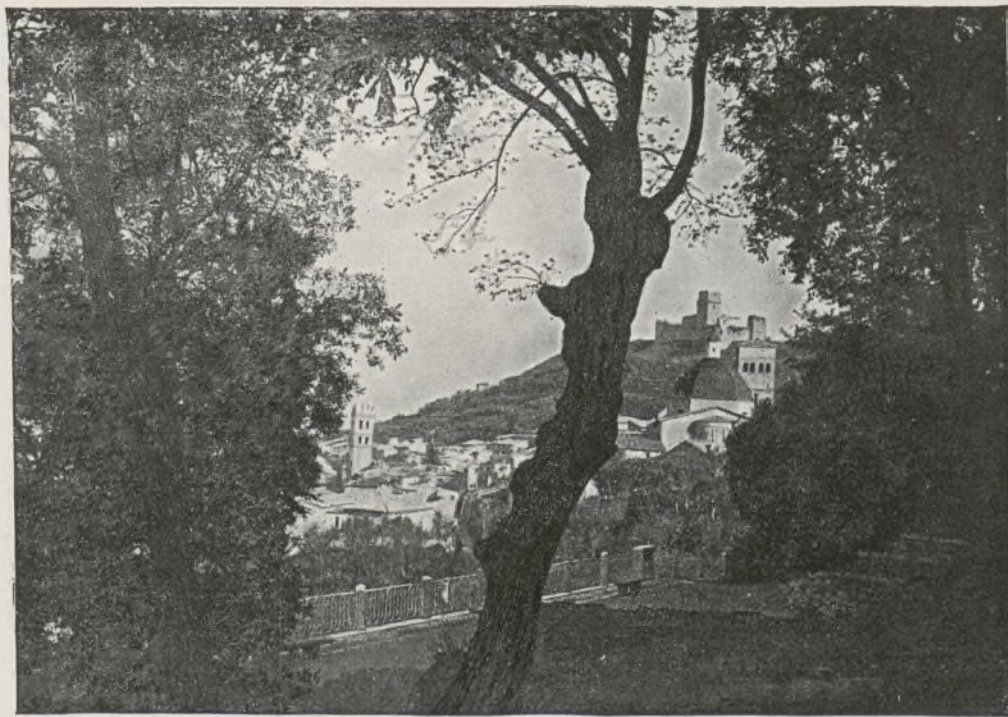


Eglise inférieure d'Assise, Sainte Claire
Fresque de Simone Memmi (Phot. Benvenuti, Assise)

encore et l'air se fait plus vif : Assise est devenue invisible. C'est l'immensité de la plaine qui descend, puis s'étale maintenant à vos pieds, close là-bas, très loin, par les collines bleues qui barrent l'horizon, l'immensité de la plaine où le long serpent blanchâtre du torrentiel Tescio promène vers le Tibre sa marche paresseuse... et l'on monte toujours. Enfin la porte San Francesco se creuse noire dans les murs roses; elle est franchie... et voici qu'au bout d'une obscure et abrupte ruelle que ferme l'arc d'une autre porte, apparaît dans un poudrolement de soleil, triomphale, aérienne, toute inondée d'azur, la Basilique sainte : le clocher massif aux fortes nervures, les lourds contreforts de la nef, les pignons de la façade et d'un des bas-côtés, et formant la plus harmonieuse transition entre la terre d'où ils ont poussé et ces constructions sévères et pesantes, le cloître blanc, l'humble cloître aux toits de tuiles éteintes qui clôt la place lumineuse et nue et le charmant portique qui donne accès dans l'église inférieure.

Il faut s'arrêter là un moment, se mettre au cœur de ce paysage d'architecture et de ciel, d'où l'on n'aperçoit pas un arbre, d'où l'on ne voit que de la pierre et de l'azur, où l'on se sent si haut, si loin, si à l'abri des vicissitudes, des vanités, des rumeurs de la vie actuelle, pour prendre un premier contact avec l'âme d'Assise. Et l'âme d'Assise, n'est-ce pas l'âme de saint François, dont les restes reposent tout près d'ici dans les caveaux toujours brûlants d'or et de flamme du sanctuaire qui lui est dédié, du sublime poète de « l'Hymne joyeux de notre frère Soleil », dont Giotto a glorifié aux voûtes de l'église souterraine et aux murs de l'église aérienne l'enseignement et la légende, la pensée et la vie? Il est, certes, à Assise, des lieux plus tendrement, plus intimement émouvants et où l'on retrouve plus familière, plus vivante la figure du divin « petit pauvre »; ce n'est ici le lieu ni de ses souffrances, ni de ses joies, ni de ses miracles, ni de sa sublime activité : c'est celui de son triomphe, de sa glorification, de son apothéose.

Je me suis souvent assis, par le clair de lune, sous les arcades de ce cloître, et, repassant dans mon esprit les principaux épisodes de l'histoire sublime du fils de Bernardone :



Assise, vue de la terrasse du jardin public (Phot. Benvenuti, Assise)



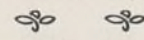
Entrée du couvent de Saint-Damien (Phot. Benvenuti, Assise)

« Que ne sommes-nous assez courageux, que n'avons-nous sur nous-mêmes assez d'empire pour suivre, nous aussi, tels ou tels des exemples qu'il nous a laissés? Ne serait-ce que sa soumission joyeuse aux lois qui régissent le monde, la fraîche pureté de ses intentions, son amour du sacrifice, le tendre respect

qu'il professait pour toutes les manifestations, pour toutes les beautés de la nature et de la vie, son dégoût du superflu, son oubli de soi-même, sa passion pour la pauvreté! Ah! Les belles leçons de bonheur et de sagesse! Comme il savait jouir de la douceur, de la bonté des choses, comme il savait en pénétrer le charme secret, comprendre le naïf langage qu'elles parlent! Il regardait l'univers avec un « visage émerveillé », et son « cœur innombrable » battait à l'unisson du cœur de l'éternelle

et miraculeuse nature! Ah! si chacun dans sa sphère, les hommes apprenaient à se servir, comme il le faisait lui-même, des forces bienfaisantes qu'ils portent en eux, au lieu de ne s'ingénier que pour accroître leurs souffrances et le malheur de ceux qui les entourent!... » Et les heures sonnaient claires et graves dans la sérénité de l'air lunaire.

Je reviendrai ce soir me promener entre les arcades blanches du cloître, sûr d'y goûter, cette fois comme les autres, le même enchantement...



L'exquise volupté que d'errer au matin dans les rues d'Assise! C'est justement jour de marché. Sur la place Victor-Emmanuel où s'élève, flanqué de la Tour Communale, le fameux portique du Temple de Minerve, dont la vue inspirait à Goethe tant d'enthousiasme, alors qu'il n'éprouvait « que de l'aversion » pour le couvent et la basilique de Saint-François, une foule bruyante et bariolée, comme toutes les foules italiennes, s'est réunie. Jusque sur les marches du temple, les étalages de légumes, de fruits, de « terrailles » à l'émail étincelant couvrent la place d'un étrange tapis somptueux et barbare, tandis qu'autour de la fontaine stationnent des ânes chargés de cages en osier où bêlent des agneaux et des biquettes. Les femmes ont la tête couverte de foulards



Cathédrale d'Assise (Saint-Rufin), d'après une pointe sèche d'Edgar Chahine

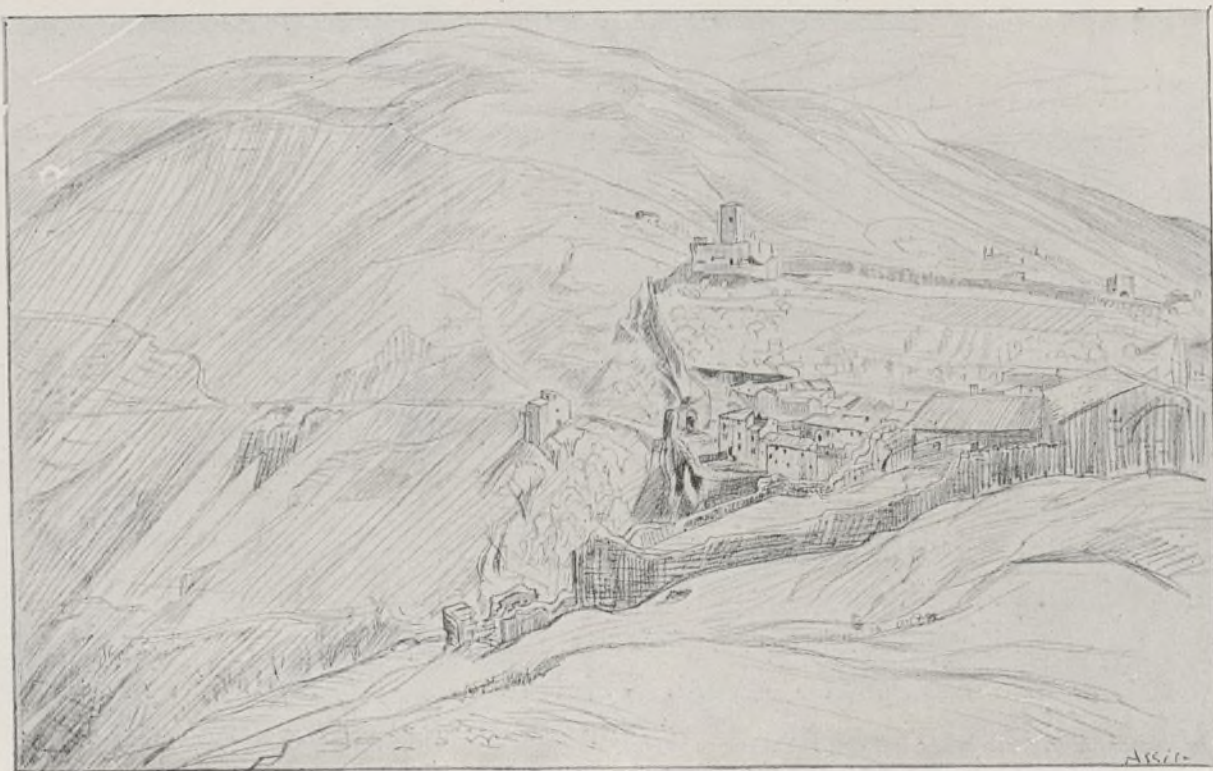
d'indienne aux couleurs éclatantes, les hommes sous les bords du feutre mou qui leur descend au niveau des sourcils montrent des visages farouches aux yeux naïfs, à la bouche vite souriante; et tous ces gens s'agitent avec de grands gestes amples auxquels ils donnent parfois inconsciemment une noblesse et une majesté souveraines. Aux gueules des lions accroupis dans la vasque de la fontaine, j'ai vu des femmes tendre leur cruche de cuivre ou de grès, puis la poser sur leur épaule d'un geste aussi souple, aussi harmonieux que celui des porteuses d'offrandes qui défilent le long des cortèges antiques. Elles étaient belles, vraiment, montant ainsi chargées les ruelles abruptes, entre les maisons hautes que le soleil drape, celles-ci, de lumière aveuglante, celles-là, d'ombre obscure; et selon qu'elles longeaient les unes ou les autres, elles ressemblaient, dans le rythme gracieux et puissant de leur démarche, à de vivantes statues de joie ou de deuil; et quand elles avaient disparu au sommet d'un escalier, là-haut, sous l'un de ces passages couverts qui souvent, à Assise, enjambent les rues, il restait d'elles comme un souvenir de parfaite et mélodieuse beauté, comme le regret d'une vie lointaine, plus saine, plus riche et plus forte...

Des gradins de l'amphithéâtre que l'on a élevé à l'entrée du *Pincio*, là-bas, à l'extrémité de la ville, par delà le couvent et l'église des Clarisses, au-dessus de la *Porta Nova*, il faut venir contempler Assise dans la poussière d'or du crépuscule. Comme le soleil se couche derrière Pérouse, c'est-à-dire juste en face de soi, la Cité séraphique est tout entière enveloppée par le mystère du contre-jour; mais l'atmosphère est si limpide, si cristalline que l'on distingue nettement les moindres détails de l'admirable paysage sous la pénombre dorée qui l'enveloppe. Voici les hautes murailles sans fenêtres, comme d'un château-fort dominant la vallée, l'abside et le clocher du couvent et de la basilique de Sainte-Claire; plus loin la coupole et le campanile de la cathédrale, de Saint-Rufin, la coupole de

la *Chiesa Nova* bâtie sur l'emplacement de la maison où naquit saint François, et les créneaux de la Tour Communale, puis, au sommet de la colline, les murs d'enceinte, le donjon, les tours de la *Rocca*; chaque plan a sa silhouette caractéristique, sa physionomie particulière, sa signification aux yeux de qui sait lire un paysage... Mais la souveraine beauté de celui-ci, c'est l'infini des fonds sur lesquels il se détache; d'abord l'immense plaine aussi chatoyante, aussi diverse, aussi mouvante que la mer, puis la pureté de profil des collines qui ferment l'horizon, s'étagent les unes derrière les autres, s'abaissant et se relevant avec une espèce de douceur, de souplesse qu'il semble que n'ont point d'autres collines; et c'est aussi, et c'est surtout, la qualité de l'air, sa légèreté, sa candeur, si l'on peut dire, le silence de l'air! J'ai l'impression que nulle part au monde on ne jouit autant du silence qu'à Assise, que nulle part au monde le silence n'est aussi enivrant qu'à Assise. L'enivrement du silence! Quel est l'homme un peu habitué à la vie intérieure qui n'en connaît la volupté?

Par ce soir d'or fluide, dans les bosquets de chênes et de lauriers du *Pincio* d'Assise, un rossignol s'est mis à chanter...

Sous les oliviers, par un sentier en pente rapide, l'on descend de la *Porta Nova* au couvent de Saint-Damien. Les pierres de Saint-Damien ont vu l'aube de la vie franciscaine. C'est là que François Bernardone reçut de la bouche même du Crucifix miraculeux qui se trouve aujourd'hui vénéré au couvent de Sainte-Claire, la révélation de sa mission; c'est là, dans ce petit monastère dont François avait rebâti de ses propres mains les murailles chancelantes, que sainte Claire vint habiter en compagnie d'un petit nombre de sœurs, c'est là, derrière ces murailles blanches, à l'abri de ces toits de tuiles pâles, que pendant plus de quarante et un ans, la plus noble et la plus belle des jeunes filles d'Assise « détruisit, à coup de discipline, le délicat albâtre de son corps et, en même temps, remplit l'Église du parfum de son âme ». Dans la petite chapelle, dans le réfectoire, dans le dortoir, dans les cellules, dans le jardin du minuscule couvent, j'évoque la présence gracieuse de celle que François appelait « ma sœur Claire » et de ses premières compagnes : elles portaient les plus suaves noms : Mansueta, la Suave; Amata,

Eglise supérieure d'Assise
Les adieux de sainte Claire à saint François
Fresque de Giotto (Phot. Benvenuti, Assise)

Les remparts d'Assise et le mont Subasio, d'après un dessin d'André Dauchez

l'Aimée; Benvenuta, la Bienvenue; Angeluccia, le petit Ange; Chiarella, la Clairette. La pure et belle et douce vie! « Claire — dit Johannès Joergersen, dans les brèves pages qu'il consacre à la sainte au cours de cette admirable vie de saint François d'Assise que M. Teodor de Wyzewa a traduite avec tant d'amour, on le sent! — ne se bornait pas à partager l'idée que se faisait saint François de la pauvreté, considérée comme le fondement de la perfection chrétienne... elle partageait aussi les vues de son maître sur l'utilité du travail par



Cérémonie dans la cathédrale d'Assise (Saint-Rufin)
D'après le tableau de Lucien Simon (Phot. Crevaux)

où « Grégoire IX a été l'hôte de sainte Claire, et où, sur l'ordre du pape, elle a béni les pains, et où, sur chaque pain, à mesure qu'elle les bénissait, se dessinait miraculeusement l'image d'une croix »; voici la cloche dont elle se servait pour appeler ses sœurs à la prière; voici le bréviaire que frère Léon avait écrit pour elle; voici la petite chambre où elle prenait son repos; voici le minuscule jardin à peine grand comme le voile dont elle se couvrait la tête. C'est une sorte de terrasse, serrée entre deux murs, où la légende raconte qu'elle cul-



Une rue à Assise
(Phot. Benvenuti, Assise)

la vie religieuse. Malgré sa dignité d'abbesse, elle servait, le plus souvent, elle-même, à table, versait de l'eau sur les mains des autres sœurs, et prenait soin d'elles en toute façon. Plutôt que d'imposer une tâche aux autres, elle aimait à l'accomplir elle-même. C'était elle encore qui soignait les malades; et il n'y avait point de besogne si répugnante qu'elle ne prît plaisir à l'exécuter. Lorsque les sœurs qui étaient allées mendier revenaient au couvent,

tivait que trois espèces de fleurs : le lis, qui symbolise la pureté, la violette qui symbolise l'humilité, la rose enfin qui symbolise notre amour pour Dieu et pour les hommes. Mais d'entre les parois étroites de cette terrasse, ah! le radieux paysage que l'on contemple : la vallée divine, toujours la lumineuse vallée d'oliviers; les chemins blancs qui la sillonnent, les collines bleuâtres à l'horizon...

Et c'est à Saint-Damien enfin, que s'est déroulée l'une



Le cimetière près de la basilique
(Phot. Benvenuti, Assise)

c'était elle qui leur lavait les pieds. La nuit, elle se relevait de son lit pour aller voir si quelqu'une des sœurs ne s'était point découverte en dormant, et ne risquait point de se refroidir... Et comme elle donnait à ses sœurs l'exemple du travail, de même elle leur donnait celui de la dévotion... La nuit, longtemps elle veillait, seule, dans l'église, devant ce crucifix dont jadis François avait entendu la voix... et cela ne l'empêchait point, le lendemain matin, d'être debout avant toutes les autres sœurs, d'éveiller elle-même les dormeuses, d'allumer les lampes, et de sonner la cloche pour la première messe. »

Ah! qu'il est touchant de parcourir le vieux et humble petit couvent. Voici le chœur où les clarisses récitaient leur bréviaire assises sur les bancs tout usés qui font le tour de la pièce; voici le réfectoire



Le jardin de Sainte Claire au couvent de Saint-Damien (Phot. Benvenuti, Assise)

des scènes les plus émouvantes de l'histoire franciscaine : la halte dans l'église du couvent, du cortège funèbre de saint François le lendemain de sa mort à la Portioncule. « Les frères qui portaient le corps, est-il écrit dans le *Speculum perfectonis*, enlevèrent le grillage à travers lequel les servantes de Dieu avaient coutume de recevoir la sainte hostie et d'entendre la parole de Dieu; et les frères soulevèrent du brancard ce corps vénérable, et le tinrent sur leurs bras devant la fenêtre, aussi longtemps que pouvaient le souhaiter, pour leur réconfort, M^{me} Claire et les autres sœurs. » C'est la scène que Giotto a représentée avec son sens profond du pathétique, mais en la situant au seuil même de l'église, sur les murs de la basilique supérieure; qu'importe le lieu où elle se passe; elle n'est ni moins vraie ni moins impressionnante : on



entend les cris de douleur, les lamentations, les sanglots des saintes femmes devant les restes inanimés de celui qui avait ouvert leurs yeux à la lumière, qui avait ouvert leurs cœurs à la joie. Non, Giotto n'a pas eu tort de vouloir faire participer la nature au deuil causé par la mort de François qui l'avait tant aimée, de vouloir que toute cette douleur humaine, au lieu de s'étouffer contre les voûtes basses d'une église, résonnât dans le plein air, dans la pleine lumière, parmi les splendeurs du ciel ombrien dont le *poverello* avait éprouvé toute sa vie tant de volupté à s'emplir les yeux, à respirer la douce et fraîche et pure lumière...

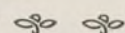
Giotto n'a pas eu tort de vouloir qu'au moment où sainte Claire et ses filles se penchaient pour la dernière fois vers l'image du saint, un rayon de soleil vint se poser sur les lèvres d'où avait germé naguère le cantique de reconnaissance et de joie :

Très Haut, Tout-Puissant, Bon Seigneur
A toi louange, gloire, honneur !
Loué sois-tu avec le soleil notre frère
Qui nous donne le jour, par qui tu nous éclaires
Et qui est rayonnant, et très splendide, et beau !
Loué sois-tu, Seigneur, Très Haut,
Pour notre sœur la lune et nos sœurs les étoiles,
Que tu crées au ciel précieuses et belles
Et claires !

Et loué sois-tu, mon Seigneur Très Haut,
Pour notre sœur l'eau
Qui est utile et précieuse, et humble et chaste !
Et loué pour notre frère le feu
Par qui tu illumines la nuit vaste

Et qui est fort, robuste, beau, joyeux !

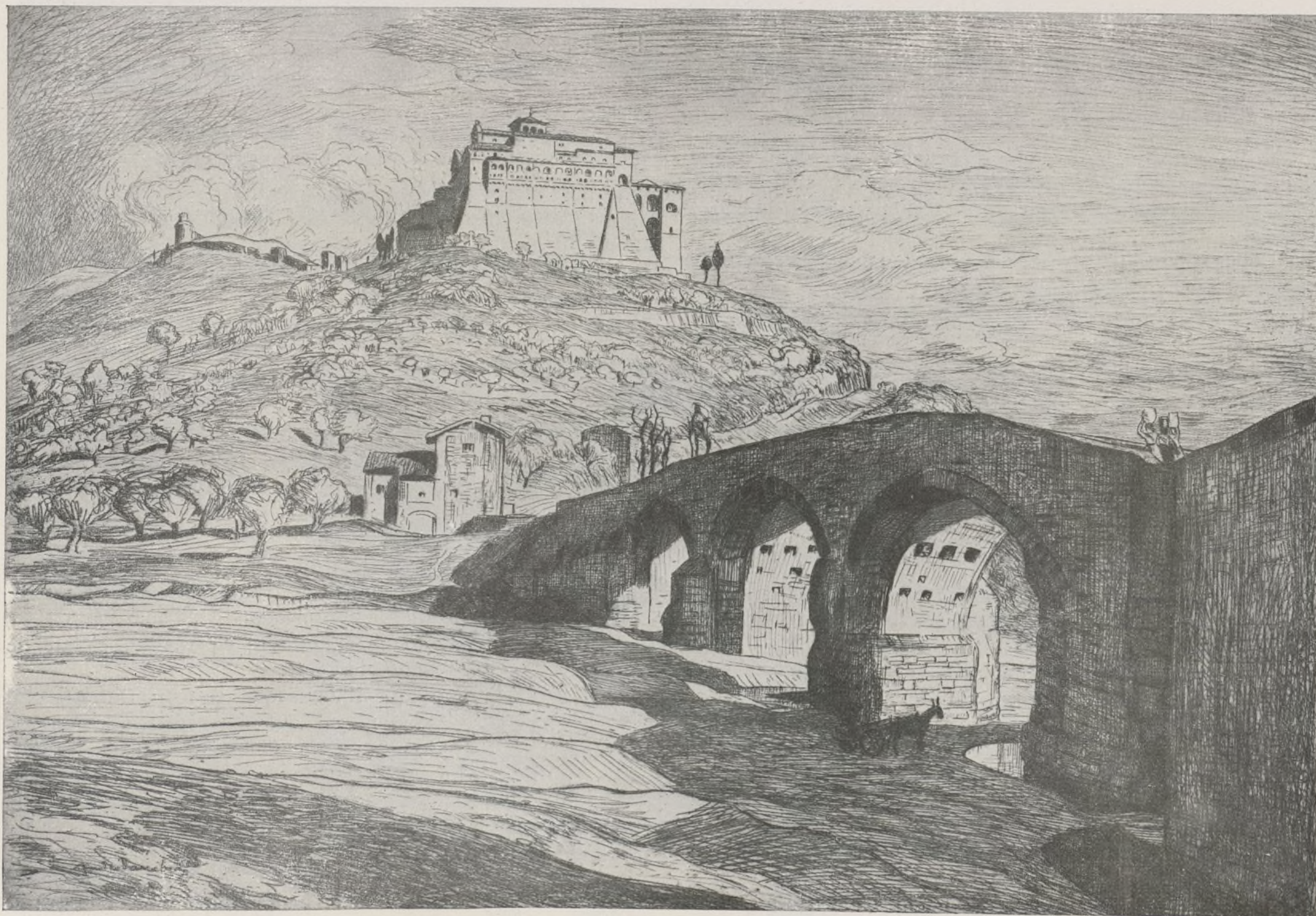
Bénissez, louez le Seigneur, rendez-lui grâces
Et servez-le en grande humilité !



A travers les arceaux de roses qui surmontent le parapet de la terrasse, dans le jardin de l'Hôtel Subasio, je regarde mourir le dernier jour que je passe à Assise. Le crépuscule est d'une tendresse infinie ; c'est une de ces harmonies de turquoises mourantes et d'argent qui donnent aux regards de si subtiles caresses ! Sur les pylones babyloniens du couvent séraphique qui dresse là, tout près, sa masse autoritaire et victorieuse, sur le campanile de la basilique, une poussière de lumière pâle achève de se disperser ; les plants d'oliviers ne sont plus qu'un peu de brume blanche qui traîne sur la vallée et le lit du Tescio a perdu ses miroitements. Seuls, les deux cyprès qui montent la garde à l'angle en glacis du couvent, mettent parmi toutes ces choses déjà sommeillantes et passives, une silhouette de volonté, de force, de vie active. Et tout à coup, sur une hauteur là-bas, des fleurs de feu s'allument ; ce sont les foyers électriques de Pérouse... Huit heures sonnent au clocher de San Francesco ; j'entends le break grinçant qui doit me conduire à la gare.

Dans le cœur d'une rose rouge aux pétales serrés, j'emporte l'âme ascétique et passionnée d'Assise...

GABRIEL MOUREY.



Pont sur le Tescio et couvent des Franciscains, d'après une eau-forte d'André Dauchez

Indoidka VI abdiquera son droit à la couronne d'Hasmatie en faveur de son frère cadet, S. A. R. Le Prince Coriza.

!!!

Lorsque le texte de cet abominable décret parvint au roi, le pauvre vieux se mit à pleurer abondamment, car il avait conscience de l'impossibilité où il se trouvait de remplir la condition.

Il fit tout de suite venir au Palais le docteur Isch, qui ne put que constater l'impossibilité en question et sur laquelle il est inutile d'insister davantage.

Ah! le prince Coriza avait bien mené sa barque!

N'était-il pas dès à présent certain de l'avoir, cette couronne qu'il brigua depuis tant d'années?

Et cependant il ne l'eut pas!

Indoidka avait perdu le sommeil et l'appétit. Et lorsqu'il lui arrivait de rire, c'était nerveusement.

On ne donnait plus de fêtes au Palais royal et la reine ne travaillait même plus son piano.

Le prince Coriza, escomptant la réussite de sa criminelle entreprise, s'était commandé un manteau de cour dont le frère Iribus avait indiqué la couleur et dessiné le col.

Un matin, de bonne heure, un homme étrange se présenta au Palais d'Indoidka et dit qu'il désirait parler au roi.

Indoidka le reçut tout de suite, dans la crainte où il était sans cesse de mécontenter quelqu'un.

L'homme étrange devait avoir une vingtaine d'années. Il était grand, mince, et, malgré qu'il n'eût pas la beauté d'Apollon, son geste était gracieux et son visage fin. Son regard était fait d'étonnement et de malice.

Et il avait des cheveux verts.

Le roi lui désigna un siège et le pria de lui exposer le but de sa visite.

L'homme aux cheveux verts parla ainsi :

— J'ignore où je naquis et quels furent mes parents. Je ne sais pas quel est mon nom et mon seul souvenir est ma seule aventure. Une nuit, je fus réveillé, — je dormais dans les bois, — je fus réveillé par une belle dame toute vêtue de blanc. Elle portait de longs cheveux fins en or véritable et ses yeux, doux cependant, brillaient d'un vif éclat. Elle me dit qu'elle était une fée et qu'elle me voulait du bien. Elle me raconta alors une histoire très longue et très ennuyeuse. Mais j'ai toujours regretté que cette histoire ne fût pas plus longue, car, pendant que la belle dame parlait, je ne cessais de baiser ses épaules, sa nuque et ses bras qui sentaient fort bon. Lorsqu'elle eut achevé son histoire, elle me passa autour du cou le ruban que voici, auquel pendait et pend encore ce petit morceau de je ne sais quoi...

Et, ce disant, l'homme aux cheveux verts montrait au roi le petit morceau en question.

Il continua :

— La belle dame me dit que c'était un talisman et que le vœu, quel qu'il soit, que je formulerais en avalant ce petit morceau de je ne sais quoi, serait exaucé sur l'heure.

Le roi eut un mouvement.

Et l'homme aux cheveux verts termina son récit de la sorte :

— J'ai parcouru depuis le monde et jamais rien ne m'a tenté. Je n'ai jamais convoité la richesse d'autrui, ni sa femme, ni sa gloire, ni son talent. Et jus-



ques à présent, les personnes, au profit desquelles j'aurais pu expérimenter la valeur de mon talisman, ne me parurent point dignes d'intérêt. C'étaient des envieux, des méchants ou des sots. Mais on m'a dit hier que vous étiez malheureux! Est-ce vrai?... Dites-moi ce qui cause votre tourment, Majesté, et je verrai si... peut-être...

Le roi mit son miraculeux interlocuteur au courant de sa pauvre situation.

L'homme aux cheveux verts écouta Indoidka, puis il lui demanda son âge et dit :

— Votre histoire m'est indifférente. Mais vous êtes l'homme le plus vieux que j'aie rencontré, c'est-à-dire le plus vraisemblablement près de la mort, c'est-à-dire le plus malheureux de tous. Je vais donc vous rendre le bonheur. Vous aurez un enfant avant qu'il soit un an. Mais conduisez-moi d'abord auprès de la reine; il faut que je lui parle.

Indoidka fit immédiatement venir Egséma et il lui raconta rapidement ce que l'homme aux cheveux verts venait de lui raconter.

Egséma avait souri un peu en apercevant l'étrange visiteur, mais bientôt elle subit le charme de sa conversation.

Ils causèrent longtemps... longtemps...

Indoidka, prétextant des courses à faire, les avait discrètement laissés seuls.

Que se dirent-ils?

On l'ignora toujours.

Mais l'homme aux cheveux verts déjeuna ce jour-là, dîna ce soir-là, et coucha cette nuit-là au Palais...

Le lendemain matin, sitôt après le lever du jour, l'homme aux cheveux verts se fit conduire auprès du roi et il lui dit :

— Majesté, la reine est digne également de la destruction de mon talisman. Faites-la venir, faites venir les dignitaires de la Cour et devant eux...

— Non! dit Indoidka, ce n'est la peine! Faisons ça entre nous! Ne dérangeons personne. J'ai pu dissimuler à tous votre séjour au Palais... profitons-en! Vous partirez par derrière... personne ne vous aura vu et tout sera pour le mieux.

— Soit! répondit l'homme aux cheveux verts.

Puis il arracha le morceau de je ne sais quoi qui pendait à son cou, il l'avalait et prononça ces mots :

— Je désire qu'avant un an S. M. la reine Egséma mette au monde un enfant mâle et de bonne complexion!

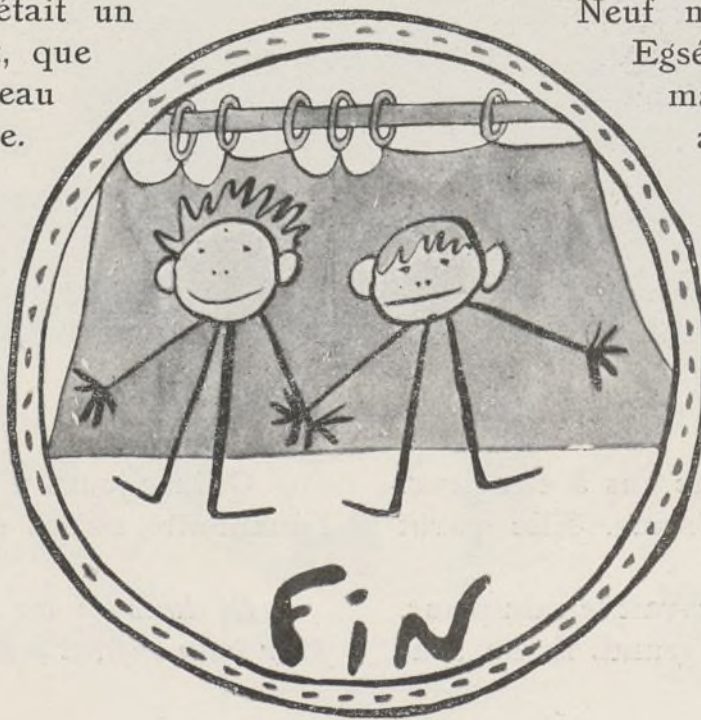
Le roi l'embrassa de toutes ses pauvres vieilles forces attendries et il lui offrit des cadeaux que l'homme aux cheveux verts, du reste, accepta.

Ensuite ils allèrent tous deux au-devant de la reine qui traversait le salon des Marbres. L'homme aux cheveux verts lui fit ses adieux simplement, il salua le roi, et disparut.

Neuf mois plus tard, jour pour jour, la reine Egséma mit au monde une paire d'enfants mâles et de bonne complexion, dont l'un avait les cheveux verts, — et l'autre aussi d'ailleurs.

Pendant la grossesse de la reine, le prince Coriza était mort de rage et le docteur Isch était devenu fou.

SACHA GUITRY.





JOSEPH BAIL

LA LINGÈRE

(COLLECTIONS ARTISTIQUES DE LA VILLE DE PARIS)

Ayuntamiento de Madrid

UNE ERREUR JUDICIAIRE ÉVITÉE

Un de nos juges d'instruction les plus en vue recevait, ces jours-ci, une lettre anonyme lui dénonçant une dame M... comme complice d'un crime remontant à un an.

Tout semblait accabler la pauvre femme qui, éplorée, ne savait opposer que ses larmes aux arguments du magistrat.

— Vous le voyez, Madame, tout vous condamne, et il vous sera difficile de me faire croire que l'argent trouvé chez vous ne vient pas du vol qui suivit l'assassinat... Et cette maisonnette construite au bord de la Marne?... Toujours sur vos économies, n'est-ce pas?... Vous ne dites rien... Allons, la cause est entendue. Garde, emmenez l'inculpée au Dépôt!

M^{me} M... se dressa, hagarde, affolée :

— Monsieur le juge, quelqu'un peut m'innocenter. C'est le directeur de *La Fourmi*!

— *La Fourmi*... Je connais cette honorable institution... Mais que peut-elle avoir de commun avec l'accusation dont vous êtes l'objet?

— J'y ai placé mes économies...

— Soit. Mais, où est le siège de *La Fourmi*?

— A Paris même, 23, rue du Louvre.

— C'est bien, je vais me renseigner.

Trois jours après, l'inculpée était de nouveau amenée dans le cabinet du juge d'instruction. M. Bolle, directeur de *La Fourmi*, préalablement mis au courant des affirmations de M^{me} M..., avait été convoqué. Il fut prié de donner le résultat de ses recherches.

— Je connais bien cette dame, dit M. Bolle. D'après mes livres, elle a, jadis, souscrit une part de *Fourmi*, puis son patron lui en a pris d'autres, afin de récompenser ses services. Enfin, si j'en juge par une souscription importante, faite il y a sept ans, elle a dû réaliser un petit héritage, ce qui lui a permis d'entrer dans toutes nos combinaisons. A l'une de nos liquidations de séries, il lui a été remboursé près de 8.000 francs.

— Vous me surprenez, dit le juge!

— Monsieur le Directeur, dit M^{me} M..., vous oubliez une rente provenant de ma souscription à dix séries successives!

— C'est exact. M^{me} M... reçoit, de ce chef, une rente variant entre 240 et 300 francs. De plus, elle possède 50 actions de la *Fourmi Immobilière*, ce qui représente environ 5.650 francs. Elle peut donc vivre, et cela dans une maison lui appartenant, sans l'avoir mal acquise.

— Mais, enfin, monsieur Bolle, quel est donc le but des Sociétés que vous dirigez?

— *La Fourmi*, qui est une caisse d'épargne perfectionnée, constituée, depuis trente ans, au moyen de versements mensuels assez faibles (3 francs au minimum) convertis en obligations à lots: 1° Un capital ou un revenu, en dix années; 2° une dot aux enfants, en vingt ans. Cette institution a déjà fait épargner 44 millions et a remboursé 37 millions à la suite de liquidation de séries, de décès ou de fermeture de comptes.

— C'est prodigieux, dit le juge intéressé, mais les lots sont rares, je le sais par moi-même.

— *La Fourmi*, répliqua M. Bolle, en a déjà encaissé pour 1.520.000 francs.

« Nous avons encore *La Fourmilière* (mutuelle vie), entreprise privée, assujettie au contrôle de l'État, à tarifs très réduits, qui, depuis quinze ans, a payé 521.000 francs d'indemnités, tout en constituant une importante réserve, laquelle nous a permis de rembourser notre *Fonds de Garantie*, devenu inutile, et de commencer le *dégrèvement des primes*, cela à la grande satisfaction de nos adhérents.

« Songez, Monsieur, qu'avec un franc par mois, jusqu'à trente-trois ans (la prime augmente ensuite avec l'âge), on est assuré pour 1.000 francs. *La Fourmilière* n'accepte que des contrats de 10.000 francs au plus. En souscrivant, à la fois, un livret de *Fourmi* (épargne) et une police *Fourmilière* (vie), on fait l'assurance mixte avec des avantages incroyables, c'est-à-dire qu'en cas de décès on laisse à ses bénéficiaires deux capitaux au lieu d'un: 1° le montant de la police; 2° le capital

que *La Fourmi* a pu constituer, du jour de la souscription au décès.

— Je ne saisis pas très bien, et pour cause, dit le Juge... Donnez-moi donc quelques chiffres?

— Très volontiers, répliqua M. Bolle. Ainsi celui qui pratique notre mixte avec 10 parts de *Fourmi* et 10 parts (10.000 fr.) de *Fourmilière-vie* peut, en payant deux cotisations s'élevant ensemble au même chiffre que la seule prime d'assurance mixte des autres Compagnies, laisser à ses ayants-droit, non pas les 10.000 francs que ces derniers toucheraient ailleurs, mais 12.000 francs si le décès arrive au bout de 5 ans, 14.500 francs, s'il se produit après 10 ans, 17.000 francs au bout de 15 ans, etc.

— Voilà qui est intéressant; mais pourquoi?

— C'est que la mutualité bien comprise offre des avantages; et puis, nous avons peu de frais... et pas d'actionnaires!...

« Enfin, j'arrive à la *Fourmi immobilière* — notre troisième branche — laquelle a pour but d'acquérir en commun, des maisons de rapport, dont les produits nets sont répartis, deux fois l'an, entre les intéressés, au prorata de leur mise.

« Fondée en 1899, la *Fourmi immobilière* a déjà acheté treize beaux immeubles, valant 7 millions 900.000 fr., et rapportant 529.000 fr. Les parts sont de 100 francs; on en souscrit autant qu'on veut, chaque année, du 1^{er} décembre au 20 juin suivant. Avec les fonds versés, une maison est acquise. Le dividende annuel a été, jusqu'ici, de 4 fr. 50, net d'impôts, par part; ce qui n'a pas empêché la Société de constituer diverses réserves qui, au 31 décembre 1909, s'élevaient ensemble à 267.700 francs. A la fin de 1910, ces réserves atteindront 300.000 francs.

— En vérité, Monsieur le Directeur, ces résultats sont superbes. Ils sont obtenus par des moyens très simples et ne donnant pas prise à l'aléa. Remettez-moi, je vous prie, vos brochures explicatives qui devraient être dans les mains de tous les pères de famille...

— Quant à vous, Madame, remerciez M. Bolle... Vous êtes libre!



Immeuble sis: 16, rue de Lübeck
Propriété de LA FOURMI IMMOBILIÈRE
Siège social: 23, rue du Louvre, Paris

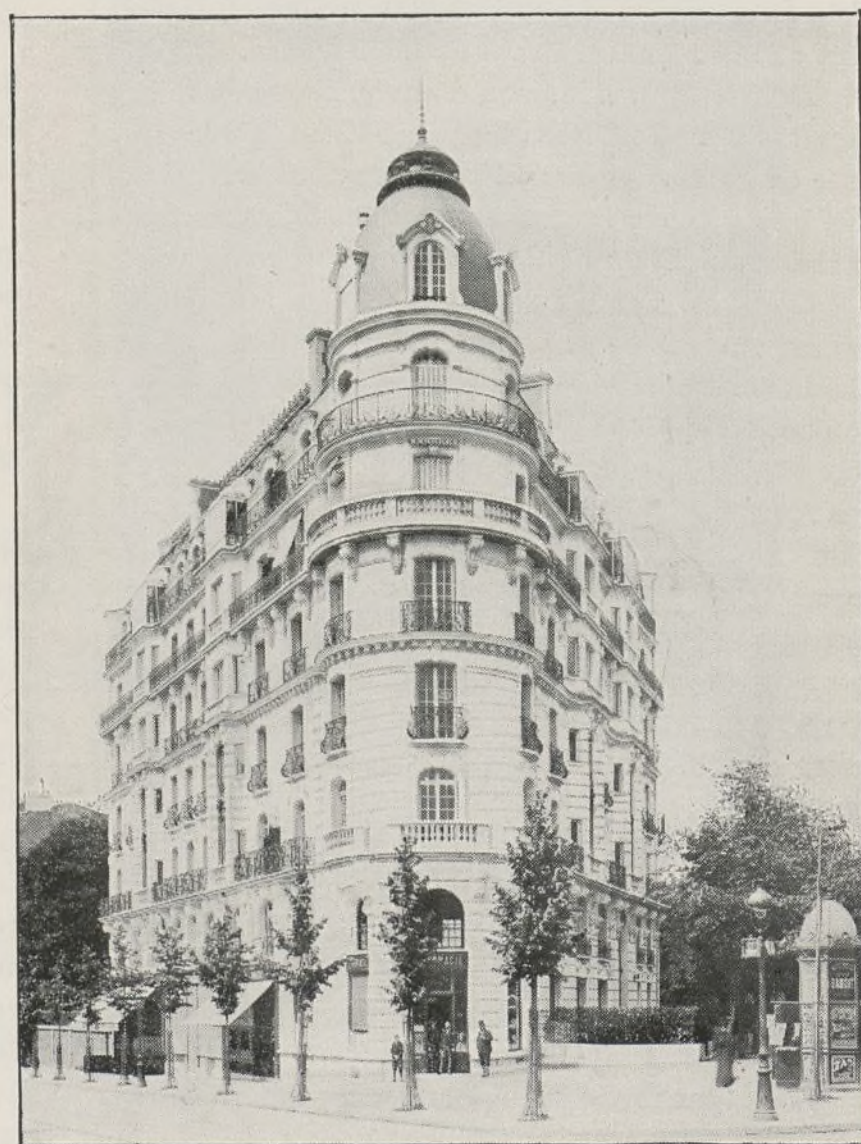
PROPRIÉTÉS de la Fourmi Immobilière

11, chaussée de la Muette.
16, rue de Lübeck.
34, rue Baudin.
78, rue du Rocher.
3, rue du Quatre-Septembre.
4, rue Léon-Cosnard.
17, rue de Longchamp.
11, rue Saint-Ferdinand.
63 bis, rue Damrémont.
40, rue des Abbesses.
21, rue Poncelet.
32, boulevard Poissonnière.
121, rue de Courcelles.

RÉSERVES CONSTITUÉES au 31 Décembre 1909 par la Fourmi Immobilière

Réserve spéciale	114.879 50
Réserve légale	91.511 05
Réserve d'amortissement	12.381 58
Provision pour réparations	8.282 75
Réserve extraordinaire	40.636 59
Total	267.691 47

Le bilan au 31 Décembre 1909, a été publié au Bulletin annexe du Journal Officiel, à la date du 10 Janvier 1910.



Immeuble sis: 11, chaussée de la Muette
Propriété de LA FOURMI IMMOBILIÈRE
Siège social: 23, rue du Louvre, Paris

Chronique Immobilière

Parmi les immeubles que nous avons à vendre, nous en signalons aujourd'hui un certain nombre que nous considérons comme des affaires de tout premier ordre.

Avenue de Clichy. Maison d'angle. Parfait état d'entretien. 6 étages. Belle façade. Tout à l'égout. Rapport brut : 10.095 francs. Prix : 128.000 francs. Il est dû 65.000 francs au Crédit Foncier.

Rue Vaugelas. Immeuble moderne, pierre de taille. Boutiques. Toujours tout loué. Rapport brut : 9.300 francs. Prix : 123.000 francs. Il est dû : 70.000 francs à 4.25 0/0 que l'on peut conserver.

Rue Lepic. Construction, pierre de taille, 5 étages. Beaux appartements. Locations 500 à 700 francs. Jamais de non valeurs. Rapport brut : 12.060 francs. Prix : 160.000 francs (faire offres). Il est dû 70.000 francs au Crédit Foncier pour 60 ans.

Rue de Vaugirard. Maison moderne, pierre de taille. 6 étages. Locations : 1.300 francs. Électricité, salle de bains. Toujours tout loué. Rapport brut : 12.923 francs. Prix : 170.000 francs. Il est dû 75.000 francs au Crédit Foncier que l'on peut conserver.

Rue Mozart. Immeuble d'angle, pierre de taille. 6 étages. Belle façade. Boutiques. Rapport 14.562 francs. Prix : 190.000 francs. Le revenu est à augmenter.

Rue de Grenelle. Maison, pierre de taille. 5 étages. Tout à l'égout. 2 appartements par étage. Loyers : 500 à 1.100 francs (à augmenter). Rapport brut : 9.150 francs. Prix : 115.000 francs.

Rue de Vaugirard. Superbe immeuble en pierre de taille. Construction très soignée. Tout à l'égout. Locations : 500 à 1.000 francs. Rapport brut : 21.300 francs. Prix : 280.000 francs, dont 110.000 fr. restent dus à 4 0/0, que l'on peut conserver. Soit du 6 0/0 bien net.

Boulevard Voltaire. Construction en parfait état. Pierre de taille. 6 étages. Boutiques. Locations de 500 à 1.200 francs. Surface : 475 mètres. Rapport brut : 27.447 francs. Prix : 350.000 francs, dont 160.000 francs restent dus à 3.90 0/0. Soit du 6.35 0/0, bien net.

Rue La Fontaine. Maison en parfait état, construction de tout premier ordre. Belle façade. Électricité. Locations : 600 à 2.000 francs. Rapport brut : 19.111 francs. Prix : 275.000 francs. A débattre sur offres.

Muette. Bel immeuble moderne. Tout le confort. Locations : 1.500 à 2.000 francs. Rapport brut : 23.000 francs. Prix : 275.000 francs.

Rue de Passy. Maison d'angle, pierre de taille. Façade 30 mètres. Locations de 930 à 1.800 francs. Salle de bains. Calorifère. Toujours tout loué. Rapport brut : 23.000 francs. Prix : 350.000 francs, contrat en mains. Placement spécialement recommandé.

Gare de Lyon. Immeuble de 7 ans. Tout le confort moderne. Ascenseur, calorifère, électricité, téléphone, tout à l'égout. 2 appartements par étage. Toujours tout loué. Rapport brut : 24.000 francs. Prix : 340.000 francs (faire offres).

Rue de Bellechasse. Maison en pierre de taille. 5 étages. Ascenseur. Toujours bien loué. Rapport : 28.670 francs. Prix : 475.000 francs, contrat en mains.

Nous rappelons aux lecteurs du *Figaro Illustré* que nous traitons avec rapidité, et aux meilleures conditions, toutes les opérations générales immobilières.

Nous disposons de capitaux importants pour : Ouvertures de crédit pour construire. Prêts hypothécaires à longue durée à 4, 4.10 et 4.15 0/0 en 1^{er} rang, à 4.75 en 2^e et 3^e rangs. Délégations de loyers (solution en 48 heures). Avances sur successions, nues-propriétés, usufruits.

Pour tous renseignements concernant la Chronique Immobilière, écrire ou voir : M. Léon Gamotot, 28, rue de Montpensier, Paris (Palais-Royal), de 9 à 10 heures et de 4 à 6 heures. Téléphone : 268-57.

La Beauté féminine. -- Le Rôle des Parfums

LE PARFUM " STARS AND STRIPES "

Le rôle des parfums dans la beauté féminine est peut-être indirect, mais il est indiscutable. N'est-il pas certain que le charme embellit, et qu'une femme charmante n'est jamais laide ? Or, un parfum suave et distingué augmente et spiritualise le charme.

Il faut donc user de parfums, mais de bons parfums. En voici un que je recommande à mes élégantes lectrices.

Extrêmement concentré, possédant une odeur très fine mais très prenante et ultra-persistante, telles sont les qualités du nouveau parfum *Stars and Stripes* dont le nom rappelle le drapeau rayé et étoilé de la Grande République Américaine, et que vient de mettre en vente en Europe, la To Kalon Mfg. Co de New-York.

On n'a rien créé de mieux de-



M^{lle} NAPIERKOWSKA (Cl. Waléry)

*Le parfum Stars and Stripes
est tout simplement
exquis
Stasia Napierkowska*

puis longtemps comme suavité, ténacité, et en même temps comme distinction. Dans peu de temps, *Stars and Stripes* sera le parfum préféré de toutes les femmes de goût.

D'ailleurs, l'appréciation si flatteuse qu'a bien voulu porter sur *Stars and Stripes*, l'exquise et troublante artiste qu'est M^{lle} Napierkowska, qui, par ses danses d'art, a su donner au charme féminin une expression si originale, si neuve et si pure, me dispense de plus amples commentaires.

Ce témoignage suffit à prouver que le parfum *Stars and Stripes* apporte à la beauté féminine une ressource appelée à prendre le premier rang dans son genre.

Le "*Stars and Stripes*" est en vente dans les Grands Magasins et aussi à la To Kalon Mfg. Co, 7, rue Auber, Paris.

INDISCRÈTE.

La Rue de la Paix

La Rue de la Paix ! Mots magiques qui éveillent dans le monde entier des idées de luxe, de haute élégance, d'esprit parisien dans ce qu'il y a de plus raffiné.

Cette réputation qui fait que l'étiquette *Rue de la Paix* est une garantie de qualité et de bon goût, a été établie par quelques maisons, une dizaine à peine, mais qui y sont installées depuis près d'un siècle.

Mais depuis quelques années, une quantité de nouvelles maisons sont venues s'établir dans ce coin de Paris privilégié, afin de pouvoir inscrire sur leurs produits ce nom de *Rue de la Paix*, si évocateur, et de profiter ainsi des avantages et de la réputation attachés à cette mention.

Par suite, les loyers sont arrivés à des prix fantastiques, mais pour certaines de ces nouvelles maisons françaises ou étrangères il n'y a là en réalité qu'une publicité que leurs affaires à l'étranger leur permettent de supporter.

Quant au public parisien, il ne s'y trompe pas ; il suffit de passer l'après-midi rue de la Paix pour voir la foule de voitures arrêtées devant « les

anciens » et, en particulier, devant cette boutique si connue, que les Américains appellent *Small Shop big trade of Guerlain*.

C'est que les Parisiennes élégantes savent trouver là les plus fins produits de toilette, les parfums



les plus suaves et les plus exquis. Et si le nom de la rue de la Paix est déjà une garantie, le nom de *Guerlain*, heureusement, en est une plus sérieuse encore, et qui n'appartient qu'aux produits de cette illustre maison.

MARQUINETTE.



The Allenburys' Foods

Attestation d'une Mère

« J'ai le plaisir de vous envoyer sous ce pli quelques photographies de mon fils qui a maintenant huit ans accomplis. Elles vous montreront comme il s'est admirablement développé. Il a été nourri dès sa naissance avec les 'Allenburys' Food et sa santé ne nous a jamais causé un moment d'inquiétude ».

Cette lettre, qui n'est qu'un exemple isolé des nombreux témoignages que nous recevons chaque jour, justifie pleinement nos prétentions en ce qui concerne les 'Allenburys' Foods, à savoir :

que la composition de ces aliments est basée sur des données scientifiques certaines et qu'ils fournissent l'alimentation complète requise pour le développement régulier de l'enfant depuis sa naissance jusqu'aux premières années d'une jeunesse robuste et saine.

RÉGIME PROGRESSIF ADAPTÉ
AU DÉVELOPPEMENT DES ORGANES.

Milk Food N° 1

de la naissance à l'âge de 3 mois.

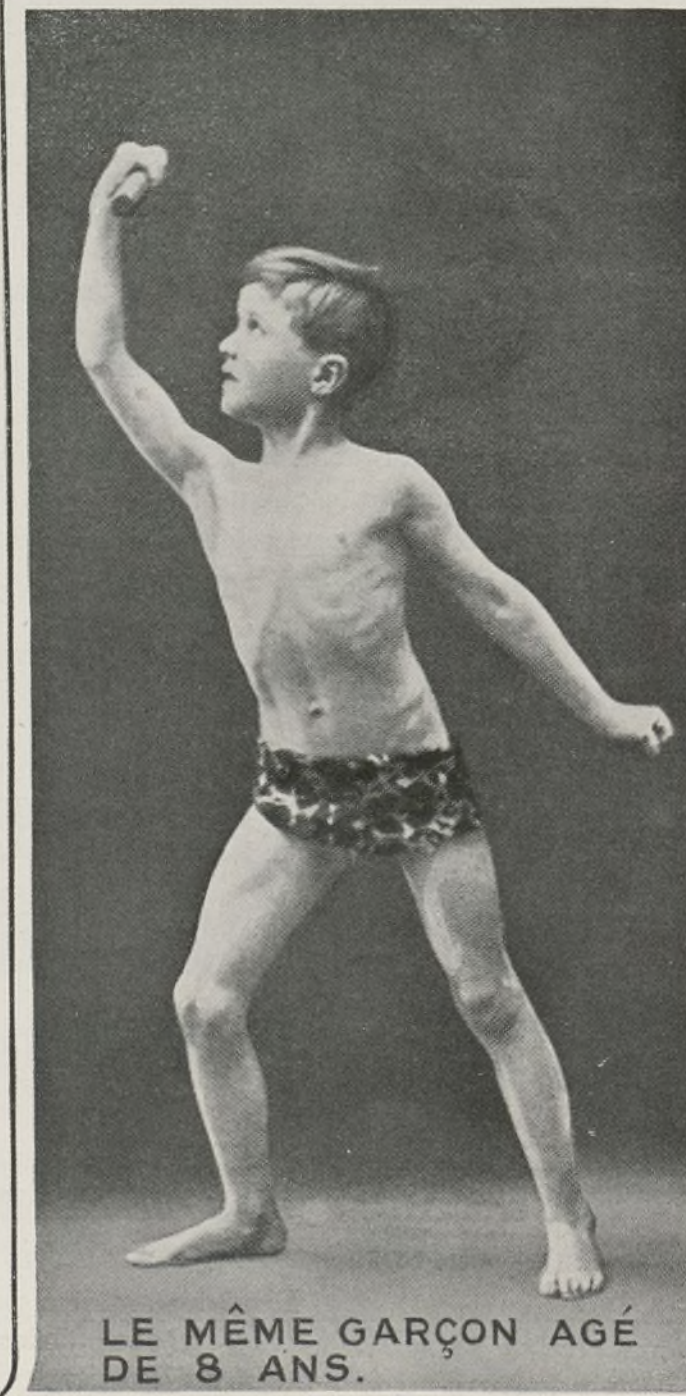
Milk Food N° 2

de 3 à 6 mois

Malted Food N° 3

à partir de 6 mois

Brochure gratuite sur la nourriture et les soins à donner aux enfants



ALLEN & HANBURY LTD., Lombard St., LONDON.

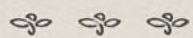
LE MOIS FINANCIER

Dans ce numéro de Noël, présage de la fin de l'année, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil en arrière et de faire le compte de ce que nous a apporté la période écoulée. Au lieu du mois financier, examinons l'année financière.

Il faut convenir qu'elle s'est déroulée au milieu d'un concours de circonstances toutes plus défavorables les unes que les autres. On n'y prend pas garde parce que, chez nous, on oublie avec facilité le mal passé, ce dont il ne faut d'ailleurs pas se plaindre. Mais à envisager la réalité des choses, on arrive à cette conclusion que l'an qui va finir nous a véritablement comblés. Calamités publiques, troubles intérieurs, mauvaises récoltes, disparition de personnages utiles à la paix générale, révolutions à l'étranger, agitation électorale, et, pour couronner le tout, crise ministérielle. Voilà ce que nous a amené l'an de la Comète! Rien n'y a manqué, qu'une grande guerre. Comme l'automobiliste projeté dans une mare boueuse et qui se félicite de ne l'avoir pas été sur les rochers, félicitons-nous d'avoir évité la grande guerre et de n'avoir eu à supporter que le reste.

La série a commencé par les inondations. Les communications coupées, la moitié de Paris sous l'eau, les transactions de toute nature interrompues, tous les travaux arrêtés dans la capitale. Une foule d'industries directement atteintes : chemins de fer, tramways, compagnies de navigation fluviale, Sociétés de distribution d'éclairage, d'énergie électrique, de distribution d'eaux, entrepôts et magasins généraux. La vie paralysée dans un tiers du pays, tel a été le commencement de l'année.

Au moment où l'on commençait à se remettre, arrivent les élections. Pendant un mois, tous les partis politiques s'agitent, les citoyens s'entredéchirent en réunions publiques. Les journaux se déchangent les uns contre les autres. Enfin les scrutins ont lieu dans un calme relatif. On va être tranquille.



Tranquille? C'est la mort du roi d'Angleterre qui, à son tour, vient jeter l'inquiétude. Édouard VII avait pris, tant par son autorité personnelle que par ses qualités de finesse et d'habileté, un rôle prépondérant. Il dirigeait la diplomatie européenne, et son influence à peu près universellement acceptée, s'exerçait dans le sens de la paix. On pouvait craindre que, lui mort, l'Angleterre ne suivit une orientation différente et que l'équilibre de l'Europe n'en fût troublé. On pouvait craindre que la disparition du souverain qui, avec ténacité et

clairvoyance, avait établi cet équilibre, ne fût le signal de complications internationales. Et voici un nouveau sujet d'appréhension.

Là-dessus, les semaines passent. On se ressaisit un peu dans le repos réparateur des vacances.

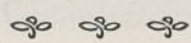
On rentre. Un bruit sinistre se répand : Par suite des inondations, les récoltes sont compromises. La France ne fournira pas les subsistances qui lui sont nécessaires. Les prix des denrées indispensables à la vie vont augmenter dans des proportions considérables.

Heureusement, on se rassure un peu à l'idée que le gouvernement prendra les mesures indiquées, qu'on ouvrira toutes grandes les portes aux importations étrangères, et que nos voies ferrées apporteront des frontières les approvisionnements impatiemment attendus.

Les voies ferrées! C'est précisément à ce moment que les chemins de fer se mettent en grève. Et après les chemins de fer, les électriciens, et après les électriciens, les ouvriers du bâtiment. Un moment, on peut redouter la grève générale, la vraie, la grande; et, de tous les côtés, des actes de sabotage nous prouvent que nous sommes en présence, non pas de manifestations purement économiques, mais d'actes véritables de guerre sociale.

Enfin le gouvernement domine le mouvement. On va respirer. Pas encore. Les passions politiques se déchangent à la Chambre. On assiste à des séances comme on n'en a jamais vu. Le cabinet prend néanmoins le dessus. Il remporte une victoire incontestée.

Et le lendemain, il démissionne, et, à la stupéfaction générale, le président du Conseil quitte le pouvoir pour le reprendre aussitôt.

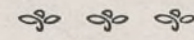


Tel est, retracé à grands traits, le bilan de l'année 1910. On aura rarement vu, il faut en convenir, une période plus agitée.

Eh bien, — et c'est là que nous voulions en venir, — il y a, à côté des impressions pessimistes qui se dégagent de ces événements, une constatation qui les corrige et les efface. Au milieu de ces malheurs, de ces inquiétudes, de ces tristesses, de ces menaces, le pays ne s'est jamais abandonné. Pas un instant, dans les circonstances les plus pénibles, comme au moment des inondations, sa vie économique n'a été interrompue. Il a gardé tout son sang-froid, toute sa puissance de travail. Les capitaux ne se sont pas cachés, l'argent a été constamment abondant. Les industries atteintes ont

rapidement réparé leurs pertes, et l'activité financière du pays a abouti à cet étonnant résultat qu'on a pu émettre, en pleine grève des chemins de fer, l'emprunt de la Ville de Paris et le couvrir quarante fois.

Peut-être ces réflexions n'étaient-elles pas inutiles à formuler, parce qu'elles mettent en lumière la belle énergie de notre race, et parce qu'elles comportent pour l'avenir un précieux encouragement.



L'activité du marché pendant le mois de novembre ne s'est pas démentie; la Bourse a d'ailleurs été influencée par plusieurs éléments favorables.

C'est d'abord la réelle détente qui s'est produite sur le marché monétaire international.

D'autre part, la politique extérieure est tout à fait au calme, en ce moment.

Les transactions, favorisées par la bonne tenue du marché, ont été fort suivies; nous avons remarqué de bonnes demandes en obligations 5 % des États mexicains d'Aguascalientes et de Durango, qui sont fort avantageuses, surtout depuis la conversion en 4 % de la Dette nationale du Mexique.

Nous avons relaté précisément le succès de l'émission de 30.000 obligations de 500 francs 5 % de l'État de Ceara (États-Unis du Brésil); nous avons à enregistrer aujourd'hui, en premier lieu, celui de l'émission de 49.830 obligations de 504 francs, de la Compagnie des chemins de fer du Nord-Ouest du Pérou, qui a été couverte plusieurs fois, ce qui a donné lieu à répartition; en second lieu, l'émission de l'emprunt 1910 de l'État de Maranhão (États-Unis du Brésil) qui a rencontré le meilleur accueil.

Parmi les autres obligations sur lesquelles s'est portée la faveur du public, nous citerons les obligations Compagnie générale de Rio de Janeiro, très avantageuses; les obligations Mexican Union 6 %, et les obligations 5 % des Chemins de fer de l'Est central du Chili. Toutes ces obligations sont à revenu rémunérateur encore que parfaitement gagées.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris

VIENT DE PARAÎTRE : ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.

ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation;
Liste des sociétés abonnées au timbre;
Tableau des tirages des valeurs à lots;

Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes;
Liste des journaux économiques et financiers;
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 27, Boulevard des Italiens, PARIS



ROYAL PALACE HOTEL

KENSINGTON, LONDON, W.

Hôtel Moderne de 1^{ère} classe, le plus rapproché de la Station de Paddington

Facilement accessible de toutes les parties de Londres

Situation ravissante, saine et fashionable, au milieu des Kensington Gardens et de Hyde Park. Loin de la poussière et des bruits de la rue.

CONFORTS MODERNES

Salle à manger et Salons bien aménagés avec une belle vue sur le Parc. - Appartements Privés. - Prix modérés

Arrangements spéciaux pour séjours prolongés et pour la saison calme de l'année

Excellent Grill Room. Nouveau Bar Américain

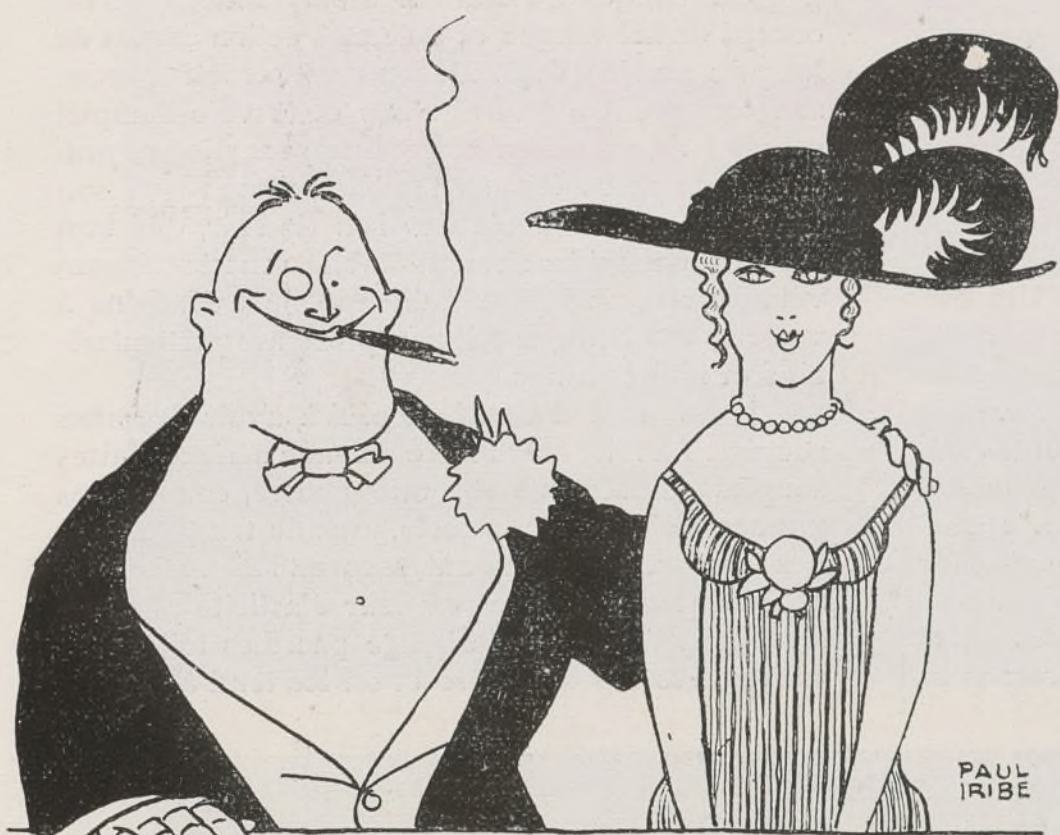
Concerts quotidiens par le Royal Palace Orchestre

Les "EMPRESS ROOMS" sont les plus grandes et les plus élégantes Salles de Londres pour Banquets, Bals, Réceptions, etc.

Adresse Télégraphique: "PRECEDENCE, LONDON"
Téléphone: 3240 Kensington

HENRY FRASS, Directeur

(Autrefois directeur de l'Adelphi Hotel de Liverpool)

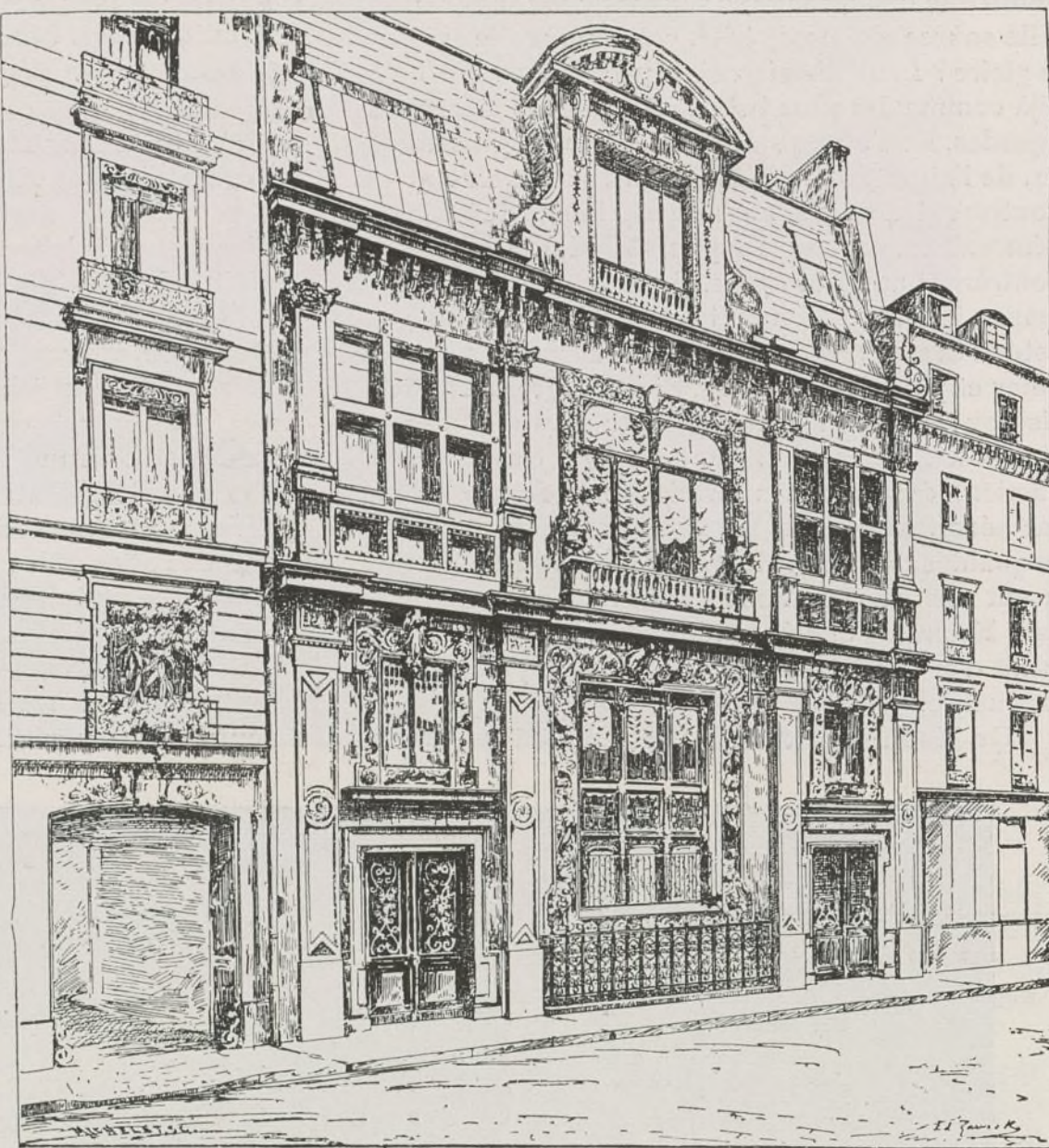


POUR ÊTRE HEUREUX
QUE FAUT-IL ?
UN PEU
d'OR

MAXIMA vous offre
Sur BIJOUX, DIAMANTS, PERLES

le **MAXIMUM**
1^{er} bis Boul^d des ITALIENS 2^e Étage

A
N
T
I
Q
U
I
T
É
S

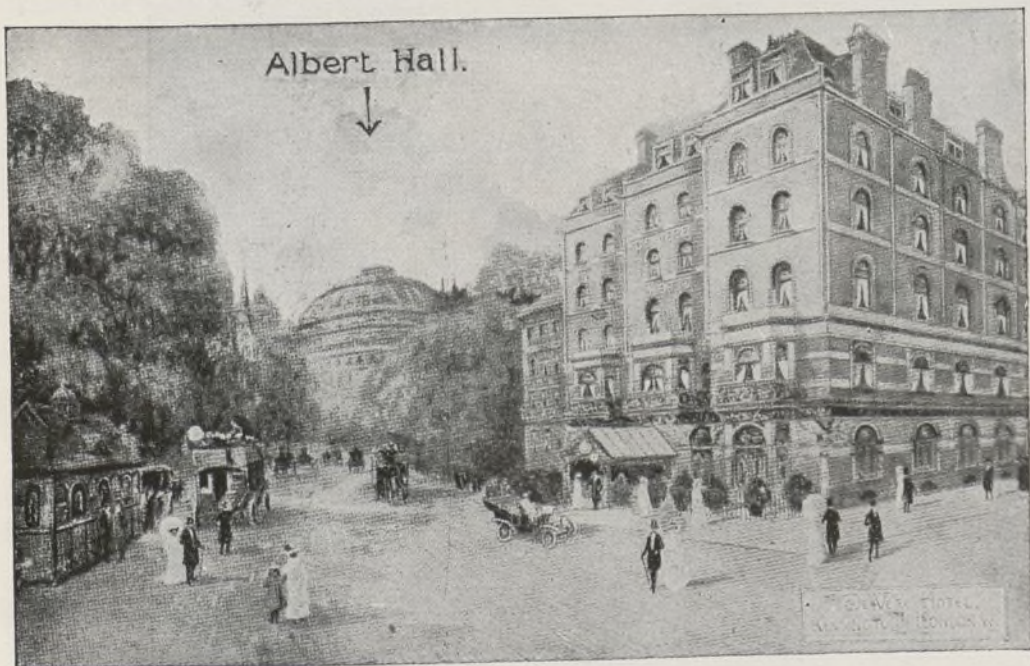


LE VIEUX ROUEN

9, Rue Victor-Massé, PARIS

MEUBLES, SOIERIES, TAPISSERIES, Etc., INSTALLATIONS

UNE VISITE S'IMPOSE



DE VERE HOTEL

En face des Kensington Gardens. LONDON, W.

DE VERE HOTEL

Cet Hôtel, d'un aspect extérieur remarquable, dans une situation qui domine les Kensington Gardens, est une des constructions les plus en vue de ce quartier. Il possède des Salles de Réception et de Repos au Rez-de-chaussée, est pourvu de toutes les autorisations requises pour la vente des boissons, et est considéré comme l'hôtel le plus **select**, le plus **fashionable**, et le **meilleur marché** du quartier.

Prix de la Pension : depuis 10/6 par jour

- et depuis £ 3/3/0 par semaine -

Ascenseur pour tous les étages. Lumière électrique, radiateurs. Chauffage central pour les chambres. Tables séparées. Appartements privés et chambres de réception.

DEMANDER LE TARIF AU GÉRANT :

De Vere Hotel Kensington London, W.

Télégramme : "Impressior, London"

Téléphone : 524, Kensington

La II^e Exposition Internationale de l'Aéronautique

Le premier Salon de la Locomotion aérienne, qui suscita voici deux ans tant de légitime admiration, n'avait été cependant qu'une démonstration de possibilités, par des hommes hardis, à l'heure des premiers essors. Le deuxième Salon, ouvert au Grand Palais du 15 octobre au 2 novembre, a offert l'étonnant spectacle d'une industrie jaillie tout entière du néant, et déjà en pleine activité. En quelques mois, la réalité est sortie du rêve. Il y a deux ans, devant les stands d'aviation, on faisait des projets. Cette année, on y a fait des affaires.

Comment payer un juste tribut de reconnaissance aux quelques hommes dont ce prodige est l'œuvre, dont les efforts ont fait naître au profit de l'humanité cette nouvelle source de vie, cette nouvelle source de prospérité, cette nouvelle source de gloire ? Leur histoire, si courte encore, est belle déjà comme les plus belles et les plus héroïques légendes. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'abnégation, de la hardiesse résolue qu'ils montrèrent d'abord en accomplissant leurs vols mémorables, ou de l'esprit de réalisation qu'ils montrèrent aussitôt après. A peine descendus des nuages, ils ont édifié des ateliers, créé des outillages, instruit des ouvriers, formé des hommes pour les imiter et pour les seconder. Si cette grande industrie nouvelle est née en si peu de temps et a prospéré aussitôt, c'est qu'ils ont su être des hommes d'action, des hommes pratiques après avoir été des héros. Jamais on ne répètera assez que sans les qualités d'organiseurs et de réalisateurs que surent montrer les Voisin, Blériot, Paulhan, Farman, Esnault-Pelterie et tous ceux qui sont ici, il y aurait des prodiges, certes, mais il n'y aurait pas d'industrie.

Or, l'industrie nouvelle, c'est le prodige étendu,

généralisé, grandi, au profit de la nation, au profit de l'humanité.

Le gouvernement de la République a su le reconnaître en inaugurant avec solennité la II^e Exposition internationale de l'Aéronautique. M. Jean Dupuy, ministre du Commerce, était accompagné de MM. le général Brun, ministre de la Guerre ; Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; Boué de Lapeyrière, ministre de la Marine ; Trouillot, ministre des Colonies ; Albert Sarraut, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre ; Dausset, ancien président du Conseil municipal de Paris.

Etaient également présents : MM. Cailletet, membre de l'Institut, président de l'Aéro Club de France ; le comte Henry de La Vaulx, vice-président de l'Aéro Club de France ; Armengaud jeune, ingénieur, etc.

M. le ministre du Commerce a été reçu par MM. Robert Esnault-Pelterie, président, commissaire général et André Granet, architecte, secrétaire général, accompagnés par MM. Darracq, Mengin, Schelcher, Collot et différentes personnalités du Comité d'organisation, MM. Deutsch de la Meurthe, docteur Guglielminetti, Nicolleau, Besançon, Balsan, etc.

La visite officielle, commencée au Stand Blériot, s'est poursuivie à travers le vaste hall et les galeries du Grand Palais durant plus d'une heure. Et l'aspect général de l'immense volière, avec sa décoration gracieuse et simple, avec toutes ces grandes ailes pâles posées sur le fond rouge des tapis, était lui-même sensationnel. C'était réellement un aspect nouveau du génie humain, une vision large et magnifique sur l'avenir. Un peu partout, d'ailleurs, les ministres ont trouvé des idées neuves, des perfectionnements qui assureront la

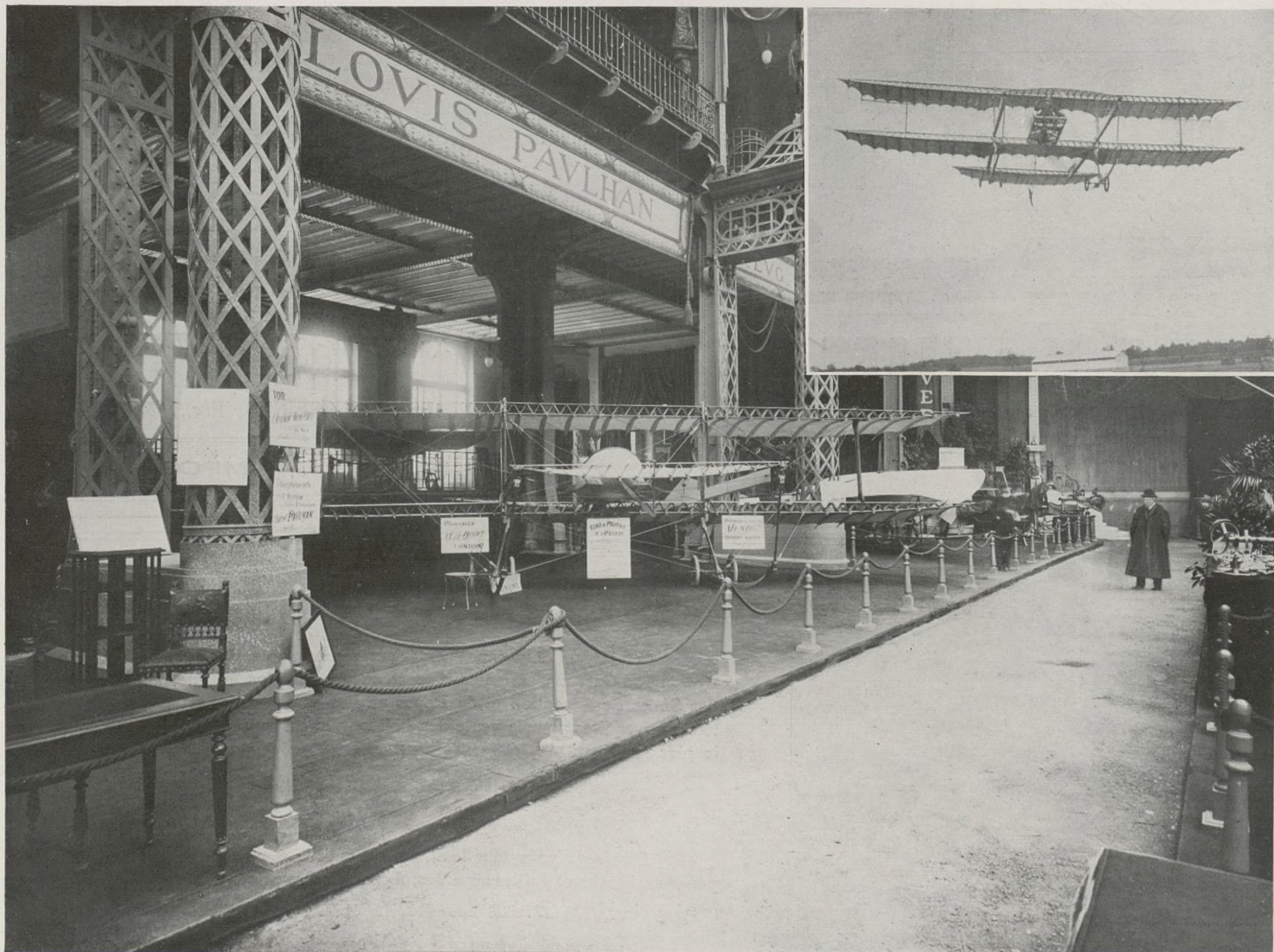
marque en avant de l'industrie nouvelle, soit en augmentant le rendement des appareils, soit en améliorant les conditions de sécurité. Ainsi dans tous ses détails comme dans son ensemble, cette Exposition aura été une manifestation imposante, superbe et féconde.

Parmi les appareils qu'on a pu y admirer, plusieurs des plus importants ont déjà été décrits dans notre rubrique mensuelle d'aviation. D'autres feront l'objet d'études spéciales dans les prochains numéros. Nous ne consignerons donc ici que les quelques notes rapides se rattachant aux principaux stands, dont les photographies ornent ces pages.

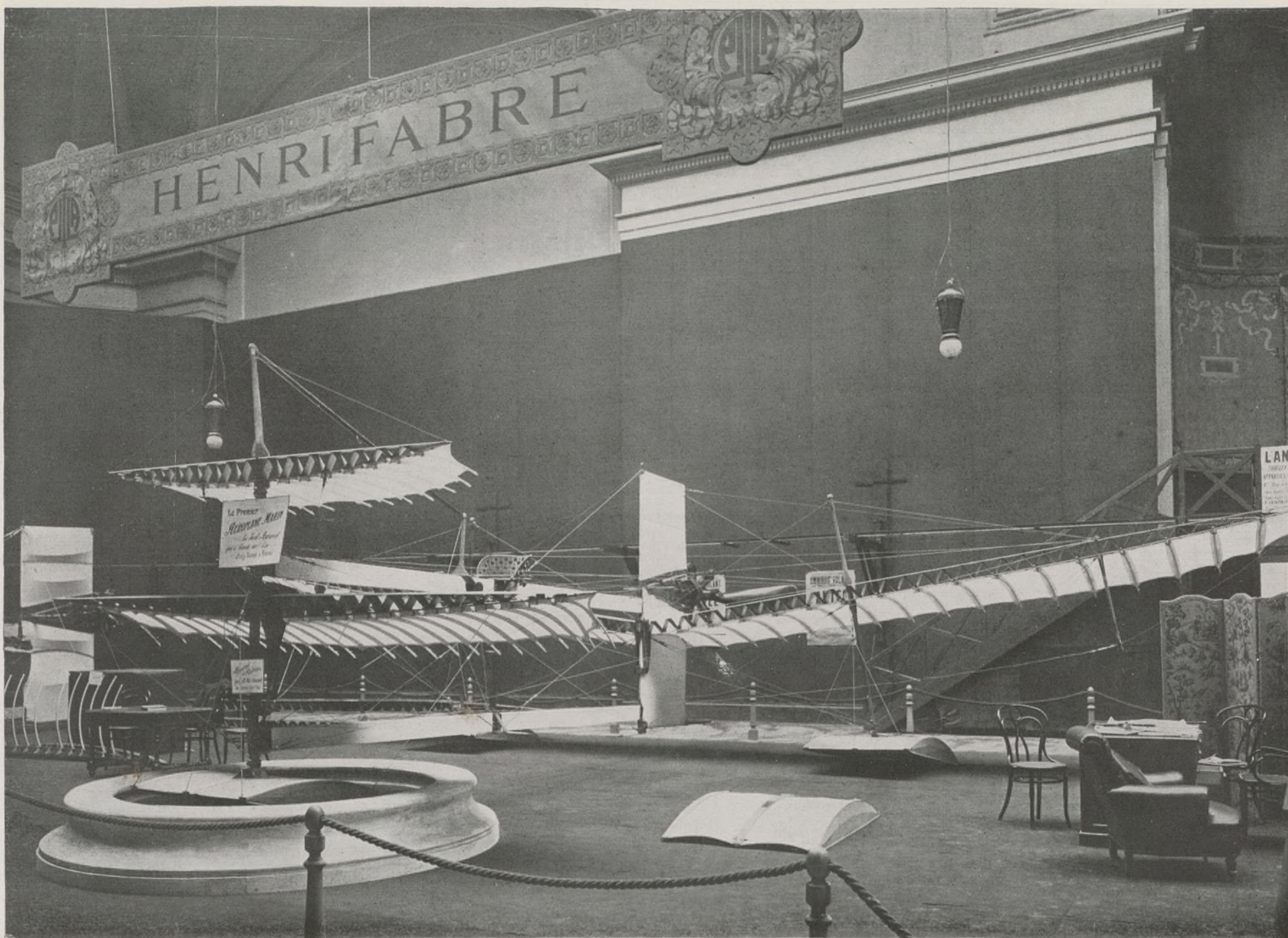
LA MACHINE A VOLER LOUIS PAULHAN

On sait que l'aviateur Louis Paulhan s'est occupé de mécanique et de construction depuis de longues années déjà. Devenu constructeur pour son compte, il a trouvé dans cette voie l'emploi complet de ses connaissances personnelles et pratiques de mécanicien, en même temps que son expérience consommée des lois de l'air, que tant de succès ont si hautement établie. Aussi son nouvel appareil, un biplan qu'il appelle « Machine à voler », se distingue-t-il par plusieurs particularités fort intéressantes.

Il est, tout d'abord, le seul à avoir des ailes souples. La toile est montée sur une série de lattes souples encastrées dans une poutre, comme des plumes d'oiseau. De la sorte, plus de tangage. Prenez l'appareil par un bout, secouez l'aile, les lattes absorbent la secousse par leur élasticité progressive, mais l'appareil ne bouge pas. Les toiles sont enverguées sur la poutre et on les tend à volonté



Le Stand Louis Paulhan. — La machine à voler Louis Paulhan en plein vol (Cliché Agence Générale d'Illustrations)



Le Stand Henri Fabre

en la faisant coulisser sur les lattes, comme une voile. On les cargue au repos, si le vent se lève, toujours comme une voile. Les poutres sont armées avec deux semelles en bois, réunies par des croissillons. Leur solidité a permis la suppression des tendeurs. La nacelle, suspendue aux quatre angles du cadre central par un système de câble triangulé, ainsi que le châssis, le gouvernail équilibreur ne sont pas moins nouveaux, et tout l'appareil donne l'expression d'une robustesse peu commune.

Le nom de Louis Paulhan est déjà bien fait pour donner confiance. Les qualités de sa machine à voler lui assurent un beau et prompt succès.

L'AÉROPLANE MARIN FABRE

Cet appareil a été des plus remarquables au Salon, non seulement parce qu'il est le seul aéroplane qui s'en-voile de l'eau et s'y repose à volonté, mais aussi parce qu'il apporte en Aviation des procédés nouveaux qui ont fait l'admiration de tous les connaisseurs. Nous citerons entre autres :

I° Ses ailes souples repleyables, portées par une seule poutre rigide à l'avant, comme les ailes de l'oiseau, qui lui donnent une qualité portante et une stabilité incomparables ;

II° Ses flotteurs hydroplanes spéciaux, résistant au choc des vagues, qui lui ont permis de résoudre le premier le difficile problème du départ sur l'eau ;

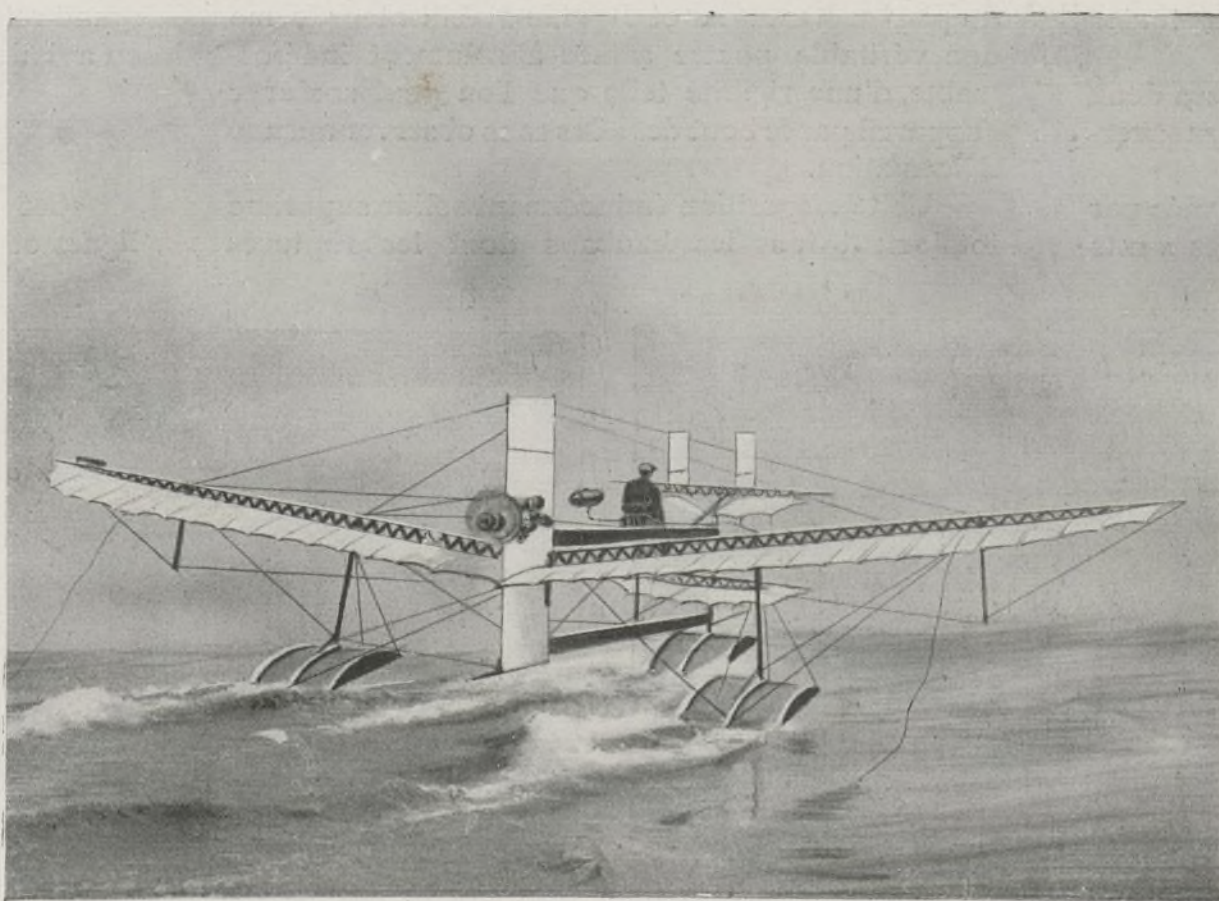
III° Enfin sa construction toute nautique, en fortes poutres et en gros câbles, étudiée par les chantiers d'Aviation Fabre comme celle d'un bateau. Grâce à elle, l'appareil présente une robustesse incomparable, et, chose bien nouvelle, peut être utilisé comme un yacht qu'on laisse au port sans abri, voiles carguées, au retour d'une promenade.

Du reste, l'aviateur Paulhan, avant de confier aux chantiers Fabre l'établissement de sa nouvelle machine à voler sur terre, a longuement

expérimenté la valeur pratique de tous ces procédés, et l'on ne peut faire d'eux un meilleur éloge.

LE MONOPLAN DEPERDUSSIN

Le monoplan construit par M. A. Deperdussin, dans ses ateliers de Courcy, près Reims, est un appareil supérieurement traité et dont toutes les pièces, étudiées et essayées avec soin, présentent les caractéristiques des choses définitives.



L'aéroplane marin Henri Fabre

Svelte, d'une remarquable élégance de lignes, c'est un des plus jolis monoplans du Salon. Signalons ses particularités principales.

Le monoplan Deperdussin a 9 mètres de longueur sur 9 mètres d'envergure. Sa surface portante est de 15 mètres carrés.

Son poids est de 280 kilogrammes environ, sans pilote.

Les ailes étroites ont 1^m80 de largeur moyenne,

et elles sont à courbure géométrique très faible. L'arrière des ailes est flexible, l'haubannage sans chandelle, spécial pour le longeron arrière (trois tendeurs réunis au même point sur le câble de gau-chissement).

Le fuselage à treillis est renforcé à l'avant par une coque marine démontable, de manière à permettre les réparations du fuselage. Ce fuselage est très étroit. La coque qui le renforce ne présente aucune aspérité, et l'ensemble ainsi constitué ne présente aucune résistance à l'avancement.

Une des particularités les plus curieuses réside dans l'hélice qui est à six pales étroites, d'un modèle présentant une entière sécurité, même avec les plus grandes vitesses de rotation. A dimension et poids égaux, le rendement de cette hélice est sensiblement supérieur à celui des autres modèles.

Les commandes brevetées, absolument indéréglables, sont étudiées de manière à donner toute facilité de conduite même d'une seule main.

La barre de direction au pied est très facilement réglable en position au gré du pilote.

Les empennages et gouvernails sont de forme géométrique exempte de toute fantaisie et disposés de manière à ce qu'il soit très facile de retenir l'appareil pendant la mise en marche de l'hélice.

Rappelons que l'aviateur Busson a fait, avec l'aéroplane Deperdussin, de très beaux vols qui ont démontré l'excellence des perfectionnements que nous venons d'énumérer.

LE BICURVE SLOAN

A l'heure où les constructeurs s'appliquent pour la plupart à la recherche et à la construction de l'aéroplane qui donnera les plus grandes vitesses, il y a un réel mérite à borner son étude



Le Stand Nieuport

à la sécurité des aviateurs et il convient de féliciter hautement les constructeurs qui s'y adonnent, car il est de toute évidence que l'Aviation ne deviendra un moyen de locomotion pratique que lorsque l'aviateur aura une sécurité convenable.

C'est cette recherche toute particulière qui caractérise le "Bicurve" Sloan.

Cet appareil d'un type tout nouveau se compose de deux plans superposés parallèles entre eux dans le sens longitudinal mais allant en se rapprochant vers l'extrémité des ailes qui toutes les deux sont incurvées vers le sol.

Il en résulte que l'air comprimé entre ces deux surfaces donne à l'appareil une stabilité transversale automatique.

Cette stabilité transversale a été confirmée par la pratique dans des vols exécutés par des vents

violents au point de faire dériver l'appareil sans cependant lui occasionner aucun roulis.

Il est facile de comprendre l'importance considérable de ce résultat.

Un autre point qu'ont cherché les inventeurs consiste à donner aux ailes une telle rigidité qu'elle rend impossible les accidents analogues à ceux qui ont attristé le monde de l'aviation.

Dans le bicurve Sloan, les deux ailes sont réunies entre elles par des montants, et l'ensemble du plan sustentateur et du plan stabilisateur forme une véritable poutre armée absolument indéformable, d'une rigidité telle que l'on peut soulever l'appareil par le bout des ailes sans observer aucune déformation.

Cette disposition éminemment solide supprime totalement tous les haubans dont les ruptures

ont occasionné tant de malheurs irréparables.

Une autre caractéristique de la machine consiste en la courbure très prononcée du bout des ailes. Ces deux courbes retardent la fuite de l'air pendant la descente en vol plané, de sorte que l'appareil constitue un véritable parachute.

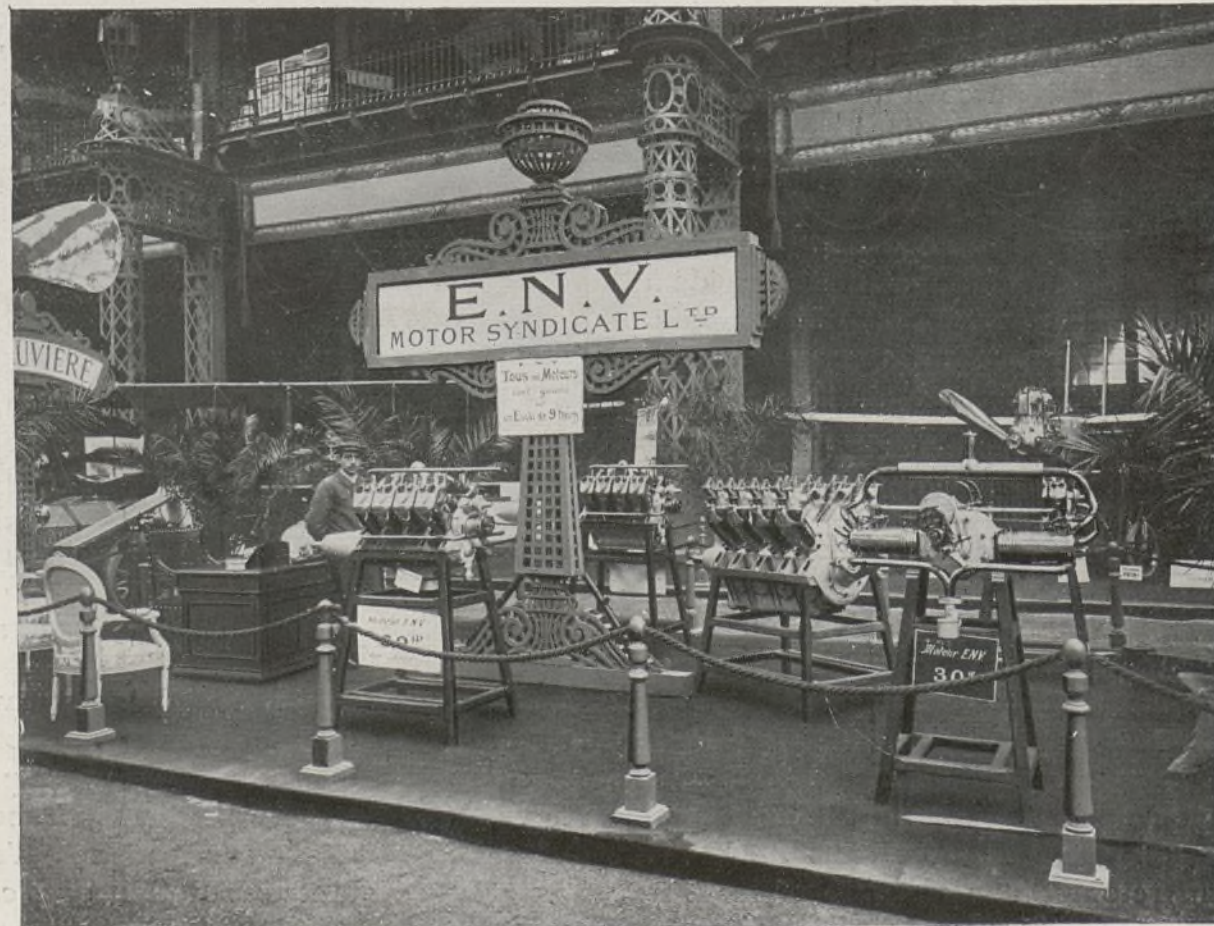
Tous les techniciens qui ont admiré la conception et la construction extrêmement soignée de cet appareil estiment qu'il est appelé à avoir le plus grand retentissement, car il ouvre une ère nouvelle en aviation, celle de la sécurité.

LE MONOPLAN NIEUPORT

Cet appareil, absolument particulier comme lignes et comme aspect, s'est classé en moins d'un



Le Moteur d'Aviation "Oerlikon"



Stand des Moteurs E. N. V

an au tout premier rang. On se rappelle qu'au meeting de Reims sa vitesse fit sensation. Le Nieuport vole à 85 à l'heure avec un moteur de 16 chevaux. Il faut donc qu'il ait un rendement particulier.

MM. Nieuport et Depasse, dont la collaboration étroite a réalisé cette merveille de mécanique, nous font remarquer leur chariot d'atterrissage, entièrement métallique, indéformable et incassable. L'appareil a encore progressé depuis Reims où son gauchissement automatique et sa prodigieuse aptitude au vol plané avaient déjà frappé les connaisseurs.

Trapu et robuste, le monoplan Nieuport donne une impression de sécurité complète. C'est certainement un des appareils sur lesquels on peut le plus compter pour le triomphe définitif de l'aviation.

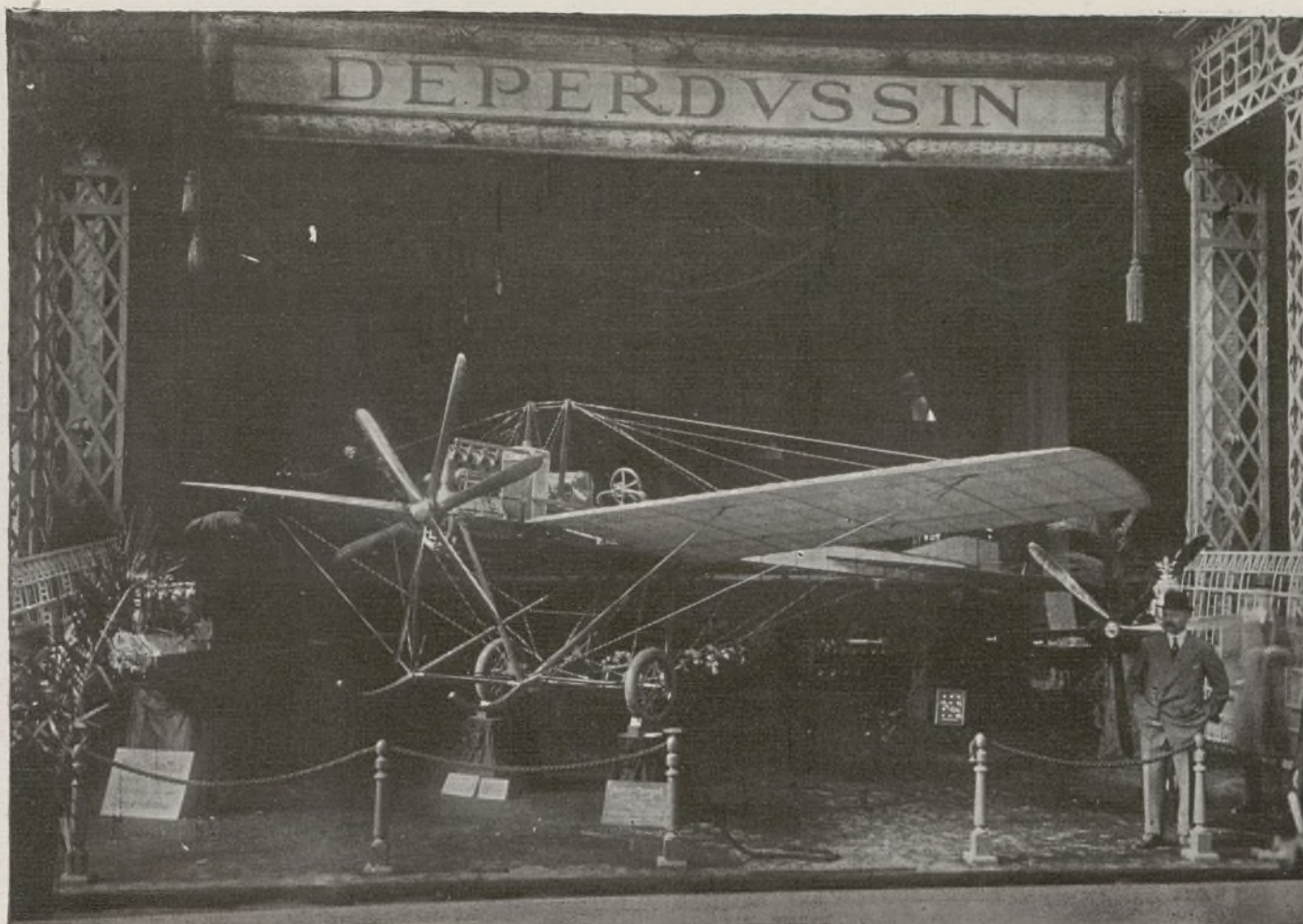
LE STAND AUDINEAU & C^e

Le stand de MM. Audineau et C^e a particulièrement attiré l'attention des nombreux visiteurs du Salon.

Le fuselage du monoplan exposé, dont nos lecteurs trouveront plus loin la photographie, est une réelle nouveauté par sa forme. Ce fuselage fusiforme, complètement entoilé, présente la forme d'un bon projectile et offre le minimum de résistance à l'avancement et au coup de vent de côté.

Il se compose de disques cylindriques assemblés de façon spéciale avec des longerons permettant ainsi d'obtenir une très grande rigidité jointe à une très grande légèreté.

Ce monoplan est monté avec des ailes "Freno Liège". Ces ailes ont fait l'admiration des aviateurs et constructeurs par leur souplesse, leur légèreté et leur solidité.



Le Stand Deperdussin

La construction des ailes "Freno Liège" consiste en un assemblage de nervures au nombre de 3 au mètre. Ces nervures sont assemblées sur plusieurs longerons en frêne ou en tube d'acier, et le tout est bordé par des baguettes de frêne cintrées suivant la forme.

Les nervures sont, dans l'aile, la partie qui joue le plus grand rôle et dont la construction doit être très étudiée. Elles ont, vues de coupe, la forme d'un double T dont les chapeaux sont constitués de lames de frêne plates à angles ronds, reliées ensemble par des blocs de liège et assemblées au moyen de boulons spéciaux.

M. Audineau nous a présenté des nervures d'ailes. Nous avons été frappés par leur grande souplesse; si vous prenez une de ces nervures et

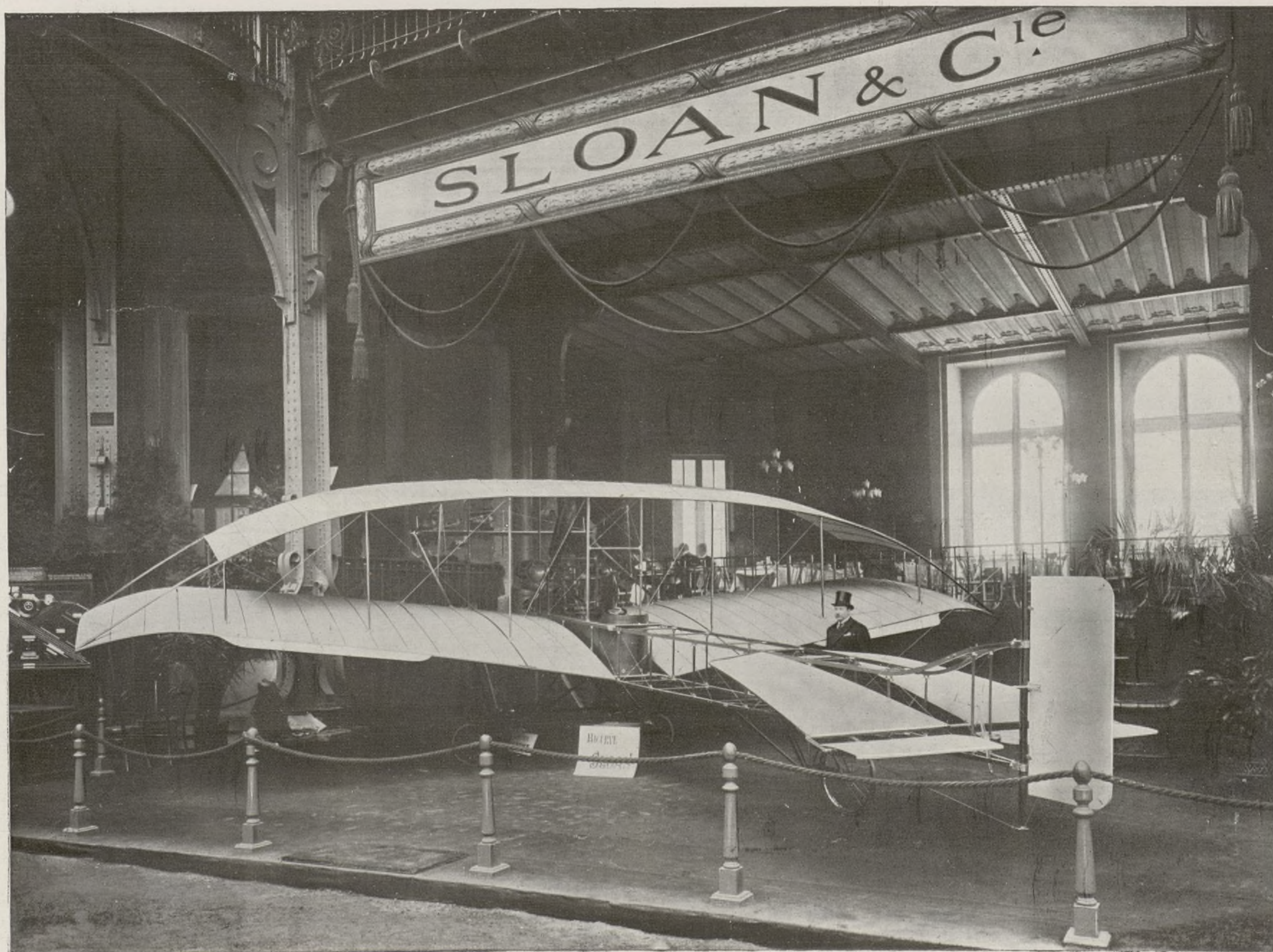
que vous lui fassiez subir un mouvement de torsion, automatiquement elle reprend, en la lâchant, sa position première. Si vous appuyez dessus, vous constaterez, quand vous cessez votre pression, que la flèche formée par cette nervure n'a pas diminué d'un millimètre. Ceci prouve qu'il n'y a pas d'allongement. On comprendra aisément qu'une aile ainsi construite pourra subir n'importe quel choc, elle gardera toujours sa forme. De même, dans le cas où elle subit une pression supérieure à la normale, par suite de coup de vent, le liège comprimé par les lames de frêne se prête à la compression, fléchit, et lorsque la pression redevient normale, reprend sa forme première.

Il est à noter que le bois employé pour leur construction est du frêne de tout premier choix et absolument de fil, le liège est également choisi et d'une essence particulière; il est passé à une préparation spéciale qui l'empêche de subir l'influence de l'humidité et de la sécheresse. A titre d'indication, des morceaux de liège trempent dans un seau depuis des mois, et nous avons constaté que l'eau n'a pas pénétré à l'intérieur.

Il est certain que l'assemblage de frêne ainsi choisi et de liège ainsi préparé ne peut donner que de la résistance inconnue jusqu'à ce jour.

Les ailes "Freno Liège" par leur souplesse supportent mieux que toutes les autres la surpression car, dans ce cas, au lieu de faire obstacle au paquet d'air, elles se dérobent et leur grande souplesse leur donne une grande résistance au choc.

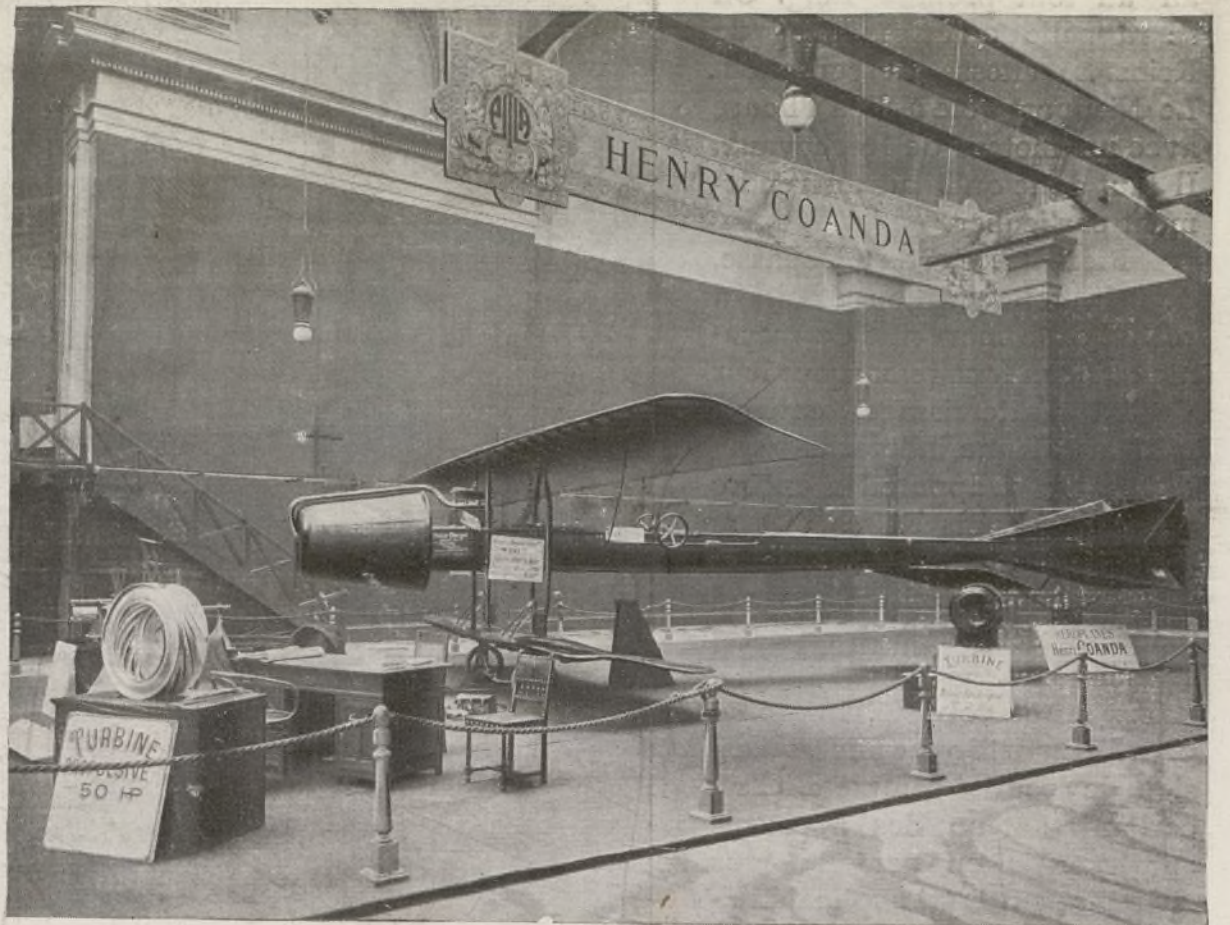
Plusieurs appareils munis de ces ailes, et appartenant à MM. Dufour, Piau, Gauthier et Fumat, ont atterri à plusieurs reprises en portant



Le Stand Sloan & C^e



Le Stand Ratmanoff & Co



Le Stand Henry Coanda

sur leurs ailes et l'on a pu constater que pas une lame n'en était brisée et que leur forme en était absolument identique.

Les ailes "Freno Liège" une fois montées sur leurs longerons, sont absolument rigides et leurs extrémités se prêtent mieux que toutes les autres au gauchissement sans jamais subir aucune déformation.

M. Fumat fait à Juvisy, depuis sept mois, l'école de pilotage avec un monoplane monté avec des ailes "Freno-Liège" et, malgré les chocs, ces ailes sont intactes.

L'HÉLICE NORMALE (Licence exclusive Drzewiecki)

En aviation, cette science née d'hier, il faut se garder d'appareils construits empiriquement et qu'une réclame tapageuse ou des hasards heureux peuvent faire un moment triompher. L'Hélice Normale a conquis le monde de l'aviation de tout autre façon.

Calculée par le savant ingénieur Drzewiecki, auquel la Marine française doit la plupart des dispositifs de ses nouveaux sous-marins, l'Hélice Normale est établie avec une précision mathématique par MM. Ratmanoff et Co (41, rue Émile-Duciaux, à Suresnes (Seine). Indéformable, légère et souple, sa face dorsale concourant à l'avancement au lieu, comme en d'autres systèmes, de lui être nuisible, elle donne le maximum de rendement. Résultat : les plus célèbres aviateurs de ce temps, comme Paulhan, Latham, etc... et les meilleurs constructeurs n'emploient que l'Hélice Normale. Ce choix, dicté par la seule expérience, ne vaut-il pas toutes les réclames du monde ?

LES MOTEURS D'AVIATION E. N. V.

Les moteurs d'aviation E. N. V. ont résolu, avec une élégance remarquable, le problème du moteur léger, de faible encombrement, d'équili-

brage parfait et de grand rendement. Depuis le jour où Louis Blériot, avec un moteur E. N. V., s'empara du record de vitesse (Reims, 28 août 1909), plusieurs perfectionnements ont amélioré ce remarquable chef-d'œuvre de mécanique, et il nous suffira d'en résumer ici les caractéristiques principales.

On sait que le moteur E. N. V. est constitué à huit cylindres disposés par groupes de quatre, en V, de chaque côté de l'arbre, ce qui assure un équilibre parfait, encore garanti par les procédés de fabrication, dans tous leurs détails.

Les cylindres, de poids rigoureusement égal et de capacités de même volume, assurent avec régularité une même compression dans chacun d'eux.

Les bielles des cylindres attaquent les quatre manetons de l'arbre vilebrequin, qui sont calés deux à deux à 180° les uns par rapport aux autres.

L'arbre vilebrequin est supporté dans six roulements à billes d'une grande résistance, une butée à billes est fixée en bout du carter pour soutenir la poussée ou le tirage de l'hélice.

Une des particularités les plus appréciables du moteur d'aviation E. N. V. réside dans l'enveloppe protectrice des cylindres. Cette enveloppe, obtenue par voie électrolytique, est en cuivre pur, de faible épaisseur et de haute conductibilité, ce qui assure un refroidissement rapide. Le montage de l'enveloppe est lui-même à l'abri de toute critique.

Le poids d'un moteur E. N. V. de 60 HP est de 130 kilos. Le rendement moyen est de 1.200 à 1.400 tours à la minute. C'est un appareil sérieux et sûr, réunissant toutes les garanties de sécurité et de haut rendement.

MOTEUR D'AVIATION OERLIKON

La Société Suisse de Machines-Outils Oerlikon, à Oerlikon, près de Zurich, exposait un moteur extra-léger qui, venant d'une maison aussi sérieuse a été l'objet d'une grande attention.

Voici sa description sommaire :

Force : 50/70 HP. Quatre cylindres opposés horizontaux. Alésage : 100 mm. Course : 200 mm. 900 à 1.200 tours. Poids avec magneto et carburateurs : 75 kilogrammes.

Partout des coussinets à billes, même aux têtes et pieds de bielles. Attaque directe de l'hélice sans réducteur de vitesse. Suppression de la pompe à huile, graissage d'une grande simplicité.

Les avantages de ce moteur spécial pour l'aviation découlent de ce qui précède : légèreté, départ rapide, souplesse absolue, grande sécurité de marche, économie d'huile et d'essence.

LES AÉROPLANES COANDA

Absolument différents comme aspect et disposition de tout ce qui a été fait jusqu'ici, ces appareils témoignent d'une étude approfondie, et ils ont suscité un vif intérêt. Malgré sa nouveauté absolue, l'appareil Coanda a inspiré assez de confiance pour que plusieurs appareils aient été vendus pendant la durée de l'Exposition.

Résumons ses caractéristiques essentielles :

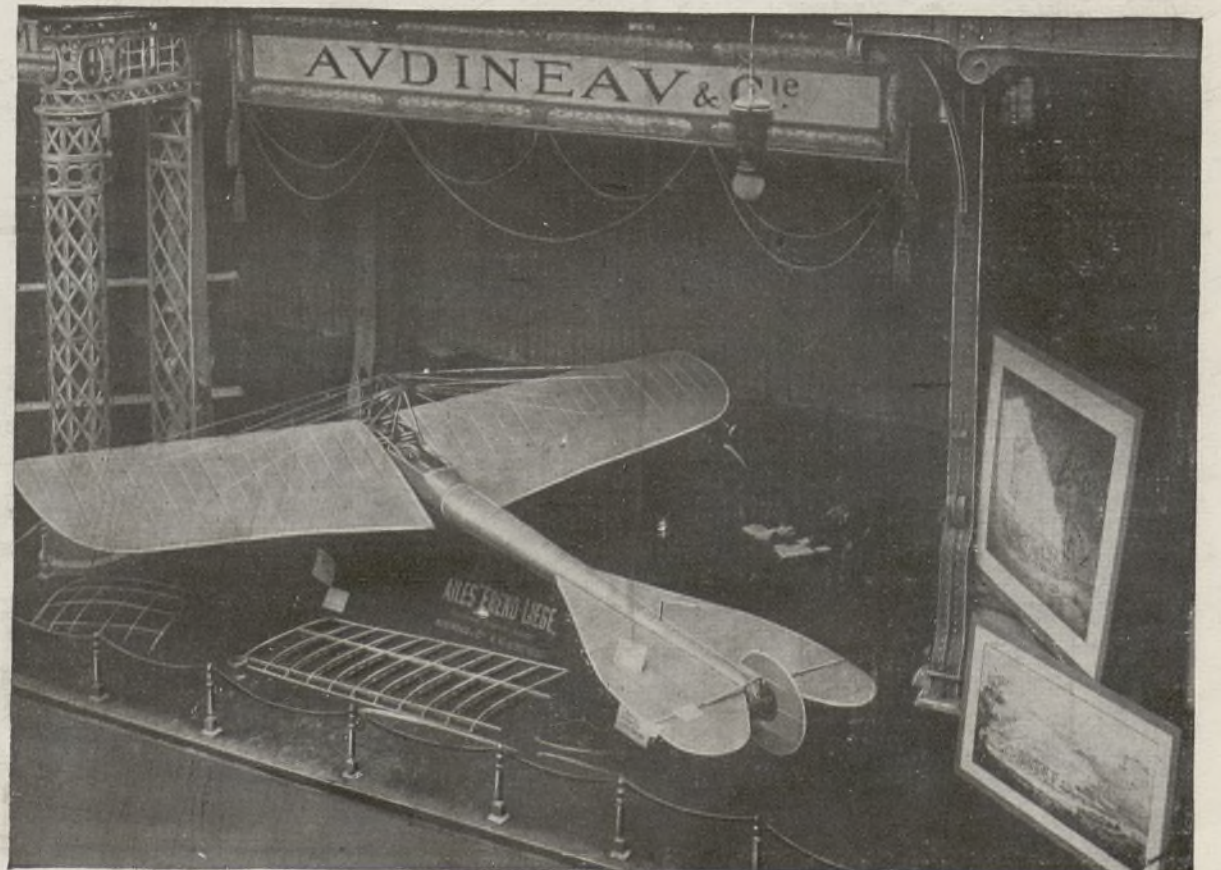
Il s'agit d'un biplan pourvu d'un fuselage, d'un empennage arrière en croix de Saint-André, et d'une petite aile arrière. L'extérieur est entièrement en bois poli et verni. Les ailes (brevetées) comportent une armature intérieure en acier ; elles sont de dimensions inégales, et portent sur la face inférieure des nervures saillantes pour la canalisation de l'air. Elles sont reliées au fuselage par des tubes d'acier, sans aucun tendeur ni câble.

Enfin, l'hélice est remplacée par un turbo-propulseur dont le rendement est bien supérieur et ne varie nullement en marche.

Construit dans les ateliers Coanda (15, avenue Mercédès, à Paris), ce biplan mesure 10m30 d'envergure sur 12m50 de longueur. La surface portante totale est de 32 mq. Le poids, avec un moteur



Le Stand Aug. C. Gomès & Co



Le Stand Audineau & Co